HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

DEPUIS LA FIN DU XVe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J.-J.-E. ROY

SIXIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXIX



BIBLIOTHÈQUE

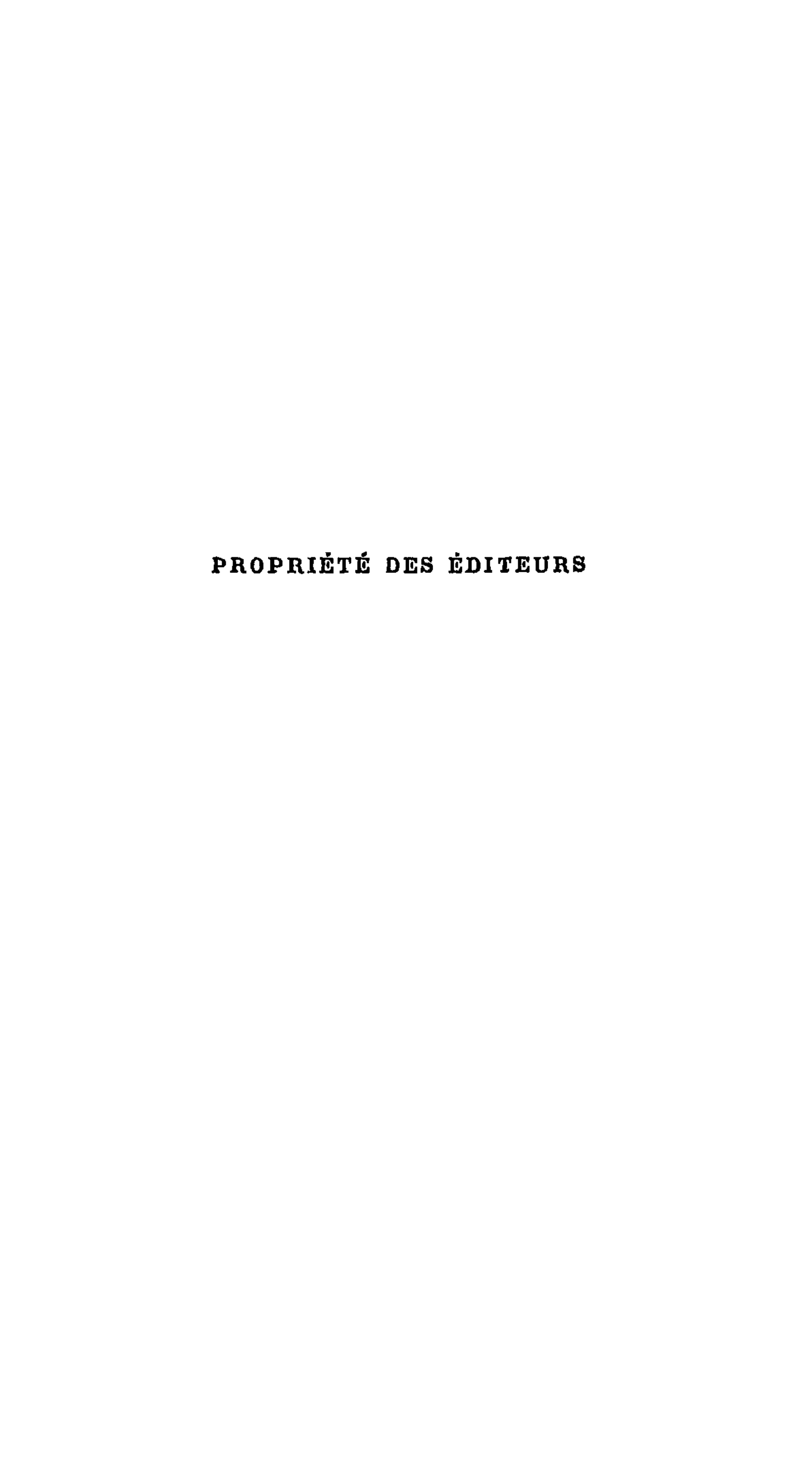
DE LA

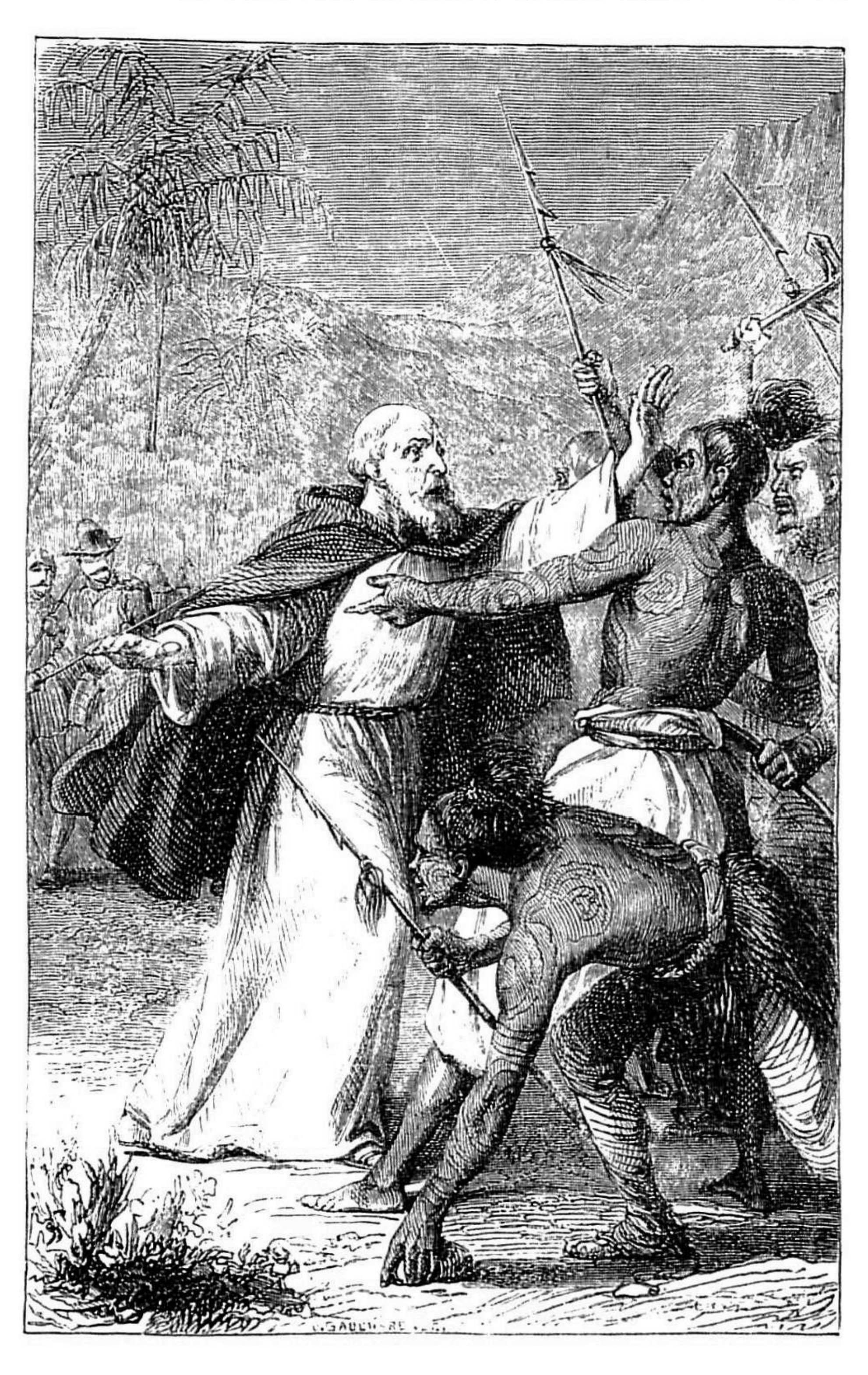
JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

2e SÉRIE IN-8o





Las-Cases réussit à faire déposer les armes aux Indiens révoltés.

HISTOIRE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES



INTRODUCTION.

Les missions remontent jusqu'à l'origine du christianisme. — Apôtres et missionnaires sont des expressions synonymes. — De quel genre de missions il est question dans ce livre. — Ouvrages qu'il faut consulter pour connaître en détail l'histoire des missions.

Faire l'histoire des missions catholiques depuis leur origine, ce serait faire l'histoire de l'Église elle-même; car, docile aux ordres de son divin fondateur, elle n'a pas cessé un instant d'obéir au précepte qu'il lui a donné d'aller enseigner les nations et d'annoncer l'Évangile par toute la terre (1). Les premiers apôtres et leurs disciples ont été les pre-

(1) Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi. (Jean, xx, 21.) — Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. (Matth., xxviii, 19.)

miers missionnaires (1), et leurs successeurs ont continué sans interruption cette œuvre merveilleuse, qui doit se perpétuer jusqu'à ce que tous les peuples de la terre aient reçu la parole divine et aient été régénérés par le baptême. Écoutons ce que dit à ce sujet un écrivain catholique contemporain :

« On voit dans les paroles de Jésus-Christ une mission divine qui doit se perpétuer dans tous les siècles ; car, Jésus-Christ n'ayant pas fondé son Église pour un temps seulement, mais pour toujours, il a fallu que la mission des premiers apôtres pût se transmettre à d'autres et se perpétuer jusqu'à la fin du monde. Aussi ces premiers envoyés de Jésus-Christ se donnèrent des coopérateurs et des successeurs par la communication de leurs pouvoirs divins, et cette nouvelle mission, quoique transférée par une autre voie et sous une autre forme, dérive toujours de la même source. Elle est toujours une mission divine qui remonte à Jésus-Christ lui-même. Ainsi, depuis la naissance de l'Église il existe un ministère perpétuel, une mission non interrom-

(1) Le nom d'apôtre vient du mot grec ἀπόστολος, qui signifie *envoyé*, *chargé d'une mission* (ἀπὸ et στέλλω, envoyer en mission) ; ce mot a donc la même signification que celui de *missionnaire*, qui vient du latin *missus*, envoyé.

pue qui se communique et se transmet par la succession légitime des pasteurs. Comme cette mission ordinaire vient de la même source que celle des apôtres, et qu'elle en est la continuation, elle repose sur les mêmes fondements et présente les mêmes caractères. De là on peut conclure qu'il n'y a pas de ministère légitime sans mission, qu'elle est la condition nécessaire de la hiérarchie, et qu'il ne peut y avoir par conséquent une véritable Église hors la succession légitime des pasteurs.

« On voit aussi par là pourquoi on a donné le nom de missions aux établissements et aux délégations qui ont pour objet de porter l'Évangile chez les nations infidèles, ou de travailler dans certains pays à la conversion des hérétiques et des schismatiques. Ce nom, ainsi que nous l'avons dit, comme les fonctions qu'il exprime, remonte à l'origine du christianisme; il a commencé par les apôtres eux-mêmes, dont les travaux furent les premières missions et le modèle de toutes les autres (1). »

C'est de ce dernier genre de missions et des établissements fondés au delà des mers par les prêtres catholiques pour la conversion des idolâtres, depuis

(1) Encyclopédie du XIX[e] siècle, art. *Missions.*

la découverte du nouveau monde et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, jusqu'au milieu du XIXe siècle, que nous nous proposons d'entretenir nos lecteurs. Pour traiter un pareil sujet avec une étude convenable, il faudrait un grand nombre de volumes; mais nous n'oublions pas que nous écrivons pour des jeunes gens, à qui trop souvent les longs ouvrages font peur. Aussi avons-nous tâché de résumer dans ce livre tous les faits les plus intéressants de l'histoire des missions modernes, en indiquant à nos lecteurs les sources où ils pourront puiser des renseignements plus détaillés et plus complets, si, comme nous l'espérons, cet ouvrage leur donne le goût de pousser plus loin une étude si intéressante sous tous les rapports.

CHAPITRE I

Prédication des apôtres en Orient. — Introduction du christianisme dans l'Occident. — Anciennes traditions à cet égard. — L'empire romain tout entier embrasse le christianisme. — A la chute de cet empire, la religion reste debout et se propage chez les peuples barbares. — Associations et congrégations des missionnaires.

Avant de parler des missions dans le nouveau monde, aux Indes, en Chine et dans l'extrême Orient, nous croyons utile de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de la propagation de la foi dans le monde connu des anciens, depuis les apôtres jusqu'au temps où la Providence ouvrit de nouvelles routes à la prédication de l'Évangile.

Les apôtres, suivant l'ordre de Jésus-Christ, commencèrent leurs prédications par la Judée, où ils restèrent plusieurs années, et ensuite ils se dispersèrent pour continuer leur œuvre dans les provinces de l'Orient, où les esprits étaient préparés à recevoir la nouvelle doctrine. On peut voir dans les Actes des apôtres, en suivant les voyages de saint Paul dans l'Asie Mineure et dans la Grèce, quelles étaient les dispositions des esprits et le succès qu'obtenaient ses prédications. Aussi dès l'origine y eut-il en Orient un grand nombre d'Églises floris-

santes, et l'on voit, par la lettre de Pline à Trajan, combien le christianisme y était déjà répandu à la fin du Ier siècle.

Quant à l'Occident, nous savons, par les livres saints, que les apôtres saint Pierre et saint Paul vinrent prêcher l'Évangile à Rome et dans l'Italie; et de là ils prirent probablement des mesures pour faire porter la foi dans les autres provinces. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'introduction du christianisme dans les Gaules date de cette époque, et, si l'on en croit une certaine tradition, ce fut saint Lazare, premier évêque de Marseille, ce furent ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, et enfin saint Maximin, un des soixante-douze disciples, premier évêque d'Aix, qui vinrent les premiers prêcher l'Évangile dans la Gaule méridionale. Suivant la même tradition, saint Pierre, sous le règne de l'empereur Claude, envoya dans les Gaules, avec d'autres missionnaires, les sept évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves; enfin le pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris.

D'un autre côté, saint Épiphane dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'Apôtre à cet

égard dans sa seconde épître à Timothée (1). Saint Isidore de Séville compte encore l'apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules (2). Aussi, dès l'année 190, saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les Églises du monde, parmi lesquelles il met les Églises établies chez les Celtes ou Gaulois (3). Quelques années après, Tertullien (4) disait aux Juifs que les diverses nations des Gaules, c'est-à-dire les quatre grandes provinces formant la division établie par Auguste, Narbonnaise, Lyonnaise, Belgique, Aquitaine, s'étaient soumises au Christ avec le reste de l'univers (5).

(1) Huic (Lucas) prædicandi Evangelii munus est creditum; idque ipse primum in Dalmatia, Gallia, Italia et Macedonia præstitit; sed in Gallia præ cæteris; ut de nonnullis comitibus suis Paulus in Epistolis testatur : *Crescens*, inquit, *in Gallia.* Non enim *in Galatia* legendum est, ut quibusdam immerito placuit, sed *in Gallia.* (Epiph., *adv. Hæreses*, lib. II, t. I, p. 433, édition du P. Petau.)

(2) Isid., *de Vita et Morte sanctorum*, c. LXXIV.

(3) Iren., liv. I, ch. III.

(4) Tertull., *adv. Judæos*, c. VII.

(5) Cette ancienne tradition de nos pères et même des étrangers sur la première introduction du christianisme dans les Gaules a subsisté sans altération jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Alors un certain nombre d'écrivains jansénistes, s'en rapportant à l'autorité fort suspecte d'un docteur nommé Launoy, attaquèrent cette tradition, et soutinrent qu'elle était fausse et inventée depuis le Xe siècle. Des catholiques même, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire, et bientôt cette opinion prévalut en France. On alla jusqu'à changer la tradition des bréviaires et des missels, tant à Paris que dans quelques autres diocèses. Cependant l'Église romaine, et dans son bréviaire, et dans son missel, et dans son martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs

Les apôtres saint Pierre et saint Paul envoyèrent de Rome sept évêques en Espagne pour y prêcher la foi, ainsi que le déclare le pape Grégoire VII dans une de ses lettres. On sait aussi que saint Pierre envoya son disciple saint Marc en Égypte, où le christianisme fit bientôt d'immenses progrès. On sait également que dès le IIe siècle il y avait une multitude de chrétiens dans les provinces d'Afrique, et c'était une ancienne tradition de ces provinces qu'elles avaient reçu des apôtres ou de leurs premiers disciples, à Rome, les lumières de l'Évangile. Enfin l'empire romain tout entier reçut la divine parole, et après d'horribles persécutions, malgré les déchirements occasionnés par les schismes et les hérésies, la croix triomphante vint briller au Capitole à la place des idoles renversées, et la religion du Christ s'asseoir sur le trône des Césars.

Quand ce vaste empire tomba en lambeaux sous les coups des barbares, quand avec lui périt la civi-

si honorable pour la France. Enfin, il y a quelques années seulement, en 1848, un prêtre français de la congrégation de Saint-Sulpice a démontré, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Église romaine avait raison, et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamment leur liturgie et leurs traditions anciennes, sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres. — Consultez l'ouvrage intitulé : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée : saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe, et les saintes Marie Jacobi et Salomé,* par l'auteur de la *Dernière Vie de M. Olier*, 2 vol. in-4°, chez Migne. — Voir aussi le 39e vol. de l'*Histoire de l'Église*, par M. l'abbé Rohrbacher, aux additions, p. 1, 2, 3, 4 et suivantes.

lisation romaine, la religion seule resta debout sur ses débris, et les sauvages conquérants du peuple-roi furent eux-mêmes conquis au christianisme par les successeurs des apôtres. Mais, tandis que l'Occident régénéré conservait le dépôt sacré de la foi que lui avaient apportée les disciples de Jésus-Christ, l'Orient, le berceau du christianisme, devenait la proie des Arabes, sectateurs de Mahomet, dont les conquêtes s'étendirent bientôt sur le nord de l'Afrique et sur toute l'Espagne. Déjà ils avaient envahi la Gaule et menaçaient le reste de l'Europe, quand Charles Martel, à la tête de ses Francs, les arrêta dans l'Aquitaine et les refoula au delà des Pyrénées. C'est alors que les musulmans connurent pour la première fois la bravoure de ce peuple qu'ils devaient plus tard retrouver en Orient, où le nom de Franc est devenu jusqu'à nos jours synonyme de celui d'Européen et de chrétien.

Si nous voulions suivre pas à pas le progrès du christianisme et la marche des apôtres de l'Évangile, nous verrions ces intrépides soldats de la foi, à mesure qu'une contrée a été éclairée du flambeau de la religion, s'avancer dans d'autres régions, braver les rigueurs de la pauvreté, l'intempérie des climats, et souvent la fureur des hommes, plus redoutable encore, pour aller arracher à la barbarie et à la superstition des peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

De bonne heure il se forma dans l'Église des asso-

ciations ou congrégations de prêtres dévoués à l'œuvre des missions. Nous ne parlerons que de celles qui subsistent encore de nos jours, et dont les deux plus anciennes sont les dominicains et les franciscains. Plus tard parurent les pères de la compagnie de Jésus, les prêtres des Missions étrangères, les lazaristes, les missionnaires de la Propagande, enfin, dans notre siècle même, la congrégation de Picpus, les maristes, et le séminaire du Saint-Esprit. Nous parlerons de ces diverses congrégations selon que l'ordre chronologique des événements nous donnera occasion de les mentionner.

CHAPITRE II

Missionnaires dominicains et franciscains en Afrique, en Égypte, en Syrie, à la suite des croisades. — Saint François d'Assise en Égypte et en Palestine. — Les dominicains envoyés en Espagne et en Afrique. — Nouvelle impulsion donnée aux missions par Grégoire IX. —Sainte rivalité des franciscains et des dominicains. — Création de deux nouveaux ordres : les Trinitaires et les pères de la Merci. — Martyre de deux cents dominicains à Damiette, et de cent quatre-vingt-dix en Dalmatie. — Saint Grégoire *l'Illuminateur,* apôtre de l'Arménie. — État florissant des missions d'Afrique et d'Asie sous le pontificat de Nicolas IV. — Les franciscains sont commis à la garde des lieux saints. — Organisation de ce qu'on appelle *la famille de Terre-Sainte.* — Bien produit par cette institution. — Progrès des missions en Russie, en Servie, en Valachie, dans les Indes et sur la côte occidentale d'Afrique. — Tamerlan arrête les progrès de l'Évangile en Tartarie. — Saint Vincent Ferrier; Alvarez de Cordoue. — La religion est prêchée au Congo par les dominicains, dès l'année 1491. — Conversion du roi de Congo et de sa famille. — Précis de l'histoire du Congo depuis sa conversion jusqu'en 1670. — État de ce pays en 1773.

Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient aux chrétiens d'Europe, les dominicains et les franciscains parurent. Les uns sous le nom de frères prêcheurs, les autres sous celui de frères mineurs, ces enfants de saint Dominique et de saint François d'Assise commencèrent à évangéliser les infidèles, auxquels leurs fondateurs eux-mêmes auraient voulu porter la lumière céleste. Saint François s'était même déjà embarqué pour la Syrie ; mais les vents contraires le poussèrent en Esclavonie, d'où il fut obligé de revenir en Italie, où le rappelaient

les affaires de son ordre. Son premier soin, après son retour, fut d'envoyer des missionnaires en diverses contrées, surtout en Afrique, se réservant pour lui-même la mission de Syrie et d'Égypte, où il espérait trouver la couronne du martyre.

En 1219, pendant que les chrétiens étaient occupés à la sixième croisade, saint François se rendit en Palestine, et de là en Égypte. Il arriva devant Damiette au moment où cette ville était assiégée par l'armée chrétienne. Après un combat où les croisés furent repoussés avec de grandes pertes, saint François ne craignit pas d'aller avec un seul de ses frères trouver le soudan d'Égypte. Ce prince, étonné de l'audace de ces deux hommes qui s'étaient livrés sans défense à ses soldats avides de répandre le sang chrétien, leur demanda qui les avait envoyés vers lui : « Je suis envoyé par le Dieu très-haut pour vous annoncer les vérités évangéliques et vous montrer la voie du salut, » répondit François. Le soudan fut ébranlé par les paroles du saint : il le traita avec bonté, le combla de présents ; et, en le renvoyant avec une escorte sûre, il lui dit : « Priez Dieu pour moi, afin qu'il me fasse connaître la vraie religion et me donne le courage de l'embrasser. » Depuis lors il se montra plus favorable aux chrétiens ; quelques auteurs même ont prétendu qu'il reçut le baptême avant sa mort.

Saint François fit des prodiges de zèle et d'apostolat dans la Palestine ; c'est à ses vertus et à sa

piété que les frères mineurs de l'Observance doivent la pieuse mission de garder les lieux saints. Le patriarche acquit ainsi pour son ordre le privilége de prier et de mourir entre le berceau et le sépulcre de Jésus-Christ : et aujourd'hui encore ces bons religieux, dont l'hospitalité est bénie par de nombreux pèlerins, ont un toit et un autel à Jérusalem, à Bethléhem, à Nazareth, à Jaffa, partout où l'histoire de la rédemption a laissé un souvenir.

Comme saint François, saint Dominique voulait traverser les mers et aller mourir pour le nom de Jésus-Christ en annonçant son évangile aux peuples soumis au Coran ; mais le pape Honorius lui ayant confié d'autres travaux, il se contenta de coopérer à l'œuvre des missions par l'envoi de quelques religieux zélés de son ordre naissant. Ces bons frères eurent des succès remarquables parmi les enfants de Mahomet tant de l'Espagne que de l'Afrique, comme l'atteste le livre intitulé *Monumenta dominicana*, publié en 1217.

Un nouveau mouvement fut donné aux missions par le pape Grégoire IX. Alors on vit de nombreuses entreprises tentées par les religieux de ces deux ordres, dont l'origine était encore toute récente, mais qui comptaient déjà chacun dans leur sein des milliers de religieux ne respirant que la gloire de Dieu et la couronne du martyre.

Une heureuse et sainte rivalité stimulait ces deux ordres, que le souverain pontife employait égale-

ment à la régénération de tant de peuples dans les trois parties du monde connu. Ainsi une mission dominicaine était établie à Naples pour y arracher aux superstitions de l'islamisme les musulmans qui se trouvaient à Nocera, des païens, esprits aveuglés que la vérité éclaira bientôt. D'une autre part, les frères mineurs étaient appelés à éclairer les peuples du Nord ; nous ne pouvons dire ici le nom de toutes les nations qui durent à ces infatigables ouvriers le bonheur de leur foi et de leurs vertus.

Pendant que les deux ordres étendaient ainsi les limites de l'Évangile et ramenaient tant d'hommes au sein de l'Église, deux ordres nouveaux, dans lesquels la charité catholique se personnifiait de la manière la plus touchante, se livraient aux œuvres de miséricorde corporelle en faveur des chrétiens captifs chez les mahométans. Il est glorieux pour la France d'avoir donné le jour à leurs fondateurs. Saint Jean de Matha et saint Félix de Valois avaient fondé l'ordre de la Trinité, dont les membres, voués au rachat des chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles, envisageant dans cette bonne œuvre non-seulement la délivrance des corps, mais le salut des âmes exposées au danger de l'apostasie. Les côtes de la Barbarie et de l'Espagne occupées par les Maures étaient le théâtre du dévouement et du zèle des trinitaires, lorsque saint Pierre Nolasque, Français comme Jean et Félix, établit, avec le concours de saint Raymond de Penna-

fort, un institut à peu près sur le même plan, sous le nom d'ordre de la Merci. Ces deux ordres eurent aussi leurs apôtres et leurs martyrs : le père Sérapion et saint Raymond de Nonnat souffrirent une mort cruelle.

En 1261, les frères prêcheurs qui évangélisaient Damiette et les contrées voisines furent victimes de la cruauté des musulmans, et périrent au nombre de deux cents en confessant la foi : précurseurs glorieux de cent quatre-vingt-dix dominicains dont l'apostolat s'exerçait en Hongrie, en Bosnie, en Dalmatie, et auxquels les peuples de ces contrées firent souffrir différents genres de mort.

Pendant que saint Louis rendait le dernier soupir sur le sol africain, où l'avait conduit sa foi, saint Grégoire dit l'*Illuminateur* illuminait vraiment l'Arménie du divin flambeau de l'Évangile. A la voix de ses prédications, les peuples plongés dans le sensualisme et la barbarie semblaient renaître à une vie nouvelle. Pour porter un coup terrible à l'idolâtrie, il fit construire une église magnifique, dont les ruines ont fait l'admiration d'un voyageur moderne (M. Eugène Boré).

Sous le pontificat de Nicolas IV, qui lui-même avait porté le froc de franciscain, les missions d'Afrique et d'Asie devinrent florissantes. La Perse, les Indes, la Chine elle-même, reçurent des religieux qui leur portaient l'Évangile. Les franciscains, de concert avec les dominicains, parcouraient d'im-

menses contrées; on eût dit que les tourments ne servaient qu'à les multiplier. La Tartarie, la Crimée, la Lithuanie, les virent successivement, et partout ils laissaient sur leurs pas des chrétientés florissantes, dont la foi simple et les mœurs pures rappelaient les premiers âges de l'Église.

En 1342, les franciscains furent commis à la garde des lieux où s'était accompli le mystère de la Rédemption. Depuis le séjour que leur séraphique père y avait fait, jamais les franciscains n'avaient abandonné la terre sainte; mais ce n'est qu'à l'époque dont nous parlons que Calixte III concéda à ces religieux qui demeuraient à Jérusalem et dans toute l'Asie, la faculté de conserver à jamais les lieux dont ils se trouvaient en possession, de recevoir et de construire d'autres églises, même sur le mont Sinaï. Les musulmans ayant profané et dévasté leurs sanctuaires, frère Roger Guérin, qui passa par l'Égypte pour se rendre en Arménie, obtint du soudan que ses frères pussent demeurer en quelques lieux sacrés de la Palestine. Il résulte des monuments de l'ordre qu'en 1336 le prince mahométan commit à huit franciscains la garde du saint sépulcre. Aucun acte formel du souverain pontife ne leur attribuait encore ce privilége; mais deux diplômes émanés de Clément VI sont la source irrécusable du droit des frères mineurs.

Ces religieux se nomment ordinairement la famille de Terre-Sainte. Quoique composée de diffé-

rentes nations chrétiennes, cette famille a toujours été et est encore aujourd'hui sous la protection de la couronne de France; tous les religieux qui la composent ne reconnaissent point d'autres protecteurs que le souverain de la France, et tous les vendredis de l'année on célèbre une messe pour lui. Le père gardien de Jérusalem se nomme aussi *custode* de la Terre-Sainte; il est toujours Italien. Il a le titre et le rang de commissaire apostolique dans le Levant. Il donne la confirmation, et officie en crosse et en mitre. Le vicaire de Terre-Sainte est toujours Français, et le procureur toujours Espagnol. Chacun de ces supérieurs a un assistant ou *discret* de sa nation pour gouverner toute la famille de Terre-Sainte, nommer les supérieurs des autres couvents, pourvoir aux cures et aux chapelles consulaires; en sorte que tout se règle par l'avis et le conseil de ces six religieux, qui composent un petit corps qu'on nomme le *discrétoire de Jérusalem*.

Pour avoir une juste idée du bien que les religieux qui composent la famille de Terre-Sainte ont opéré en Palestine, et de celui qu'ils sont appelés à produire encore, il ne faut pas considérer seulement ces religieux comme gardiens des lieux arrosés du sang de Jésus-Christ, mais il faut les voir faisant rayonner de leurs diverses résidences la lumière de la foi et de la civilisation sur un grand nombre de contrées de l'Orient. Arrêtant la propagande musulmane par leurs exhortations et leurs exemples, ils

ramenèrent souvent à la vérité ceux que l'ignorance, le vice ou la faiblesse avaient précipités dans l'apostasie.

Le divin flambeau de la foi, qui, selon la parole de Jésus-Christ, ne doit pas s'éteindre avant d'avoir brillé sur toutes les nations de la terre, vint éclairer aussi les peuples du nord de l'Europe. Ces contrées, aujourd'hui persécutées et souvent ensanglantées par une autocratie schismatique qui se croit en droit d'exercer une domination absolue sur les consciences ; ces contrées, dis-je, furent redevables de la religion catholique au même zèle des deux ordres célèbres dont nous avons déjà enregistré les glorieuses conquêtes faites au nom de Jésus-Christ. Après avoir prêché l'Évangile en Bulgarie, en Russie, en Servie, en Valachie, dans la Grèce et dans les Indes, ils portèrent le christianisme sur les côtes occidentales de l'Afrique, puis dans les îles Canaries.

Mais le progrès de l'Évangile sembla un instant se ralentir en présence d'un conquérant féroce dont l'ardeur grossière faisait alors trembler tout l'Orient. Tamerlan, qui apparaissait comme un second fléau de Dieu pour ensanglanter par la victoire une vaste partie du monde, Tamerlan ne permit pas aux chrétiens de faire du prosélytisme sur les lieux où s'étendait sa domination. La Tartarie, au point de vue religieux, fut donc soumise à de rudes et nombreuses épreuves ; mais la religion se propage plus

rapidement encore quand elle reçoit une nouvelle consécration dans le sang de ses enfants.

Deux fléaux plus terribles que les armes d'un conquérant barbare, le schisme et l'hérésie, vinrent altérer la beauté de l'Église en altérant son unité. Ses déchirements intérieurs nuisirent momentanément à ses conquêtes extérieures dans le domaine de l'islamisme et de l'idolâtrie. Mais comme à côté du mal Dieu a toujours soin de placer le remède, il suscita, dans ce temps de pénibles épreuves, des hommes d'élite pour la consolation des uns et pour la conversion des autres. Aux premiers il destina un saint Vincent Ferrier, Espagnol de naissance; aux derniers il donna le bienheureux Alvarez de Cordoue, que son zèle ardent pour le salut des âmes porta jusqu'en Palestine ; sur ses traces, mais dans un degré de vertu moins éclatant, se pressèrent de nombreux ouvriers toujours sortis des deux ordres qui occupent une si belle et si vaste place dans l'histoire de l'Église au moyen âge. Un autre titre de gloire qui leur appartient exclusivement, c'est d'avoir fait connaître la religion au Congo dès l'an 1484.

Le Congo avait été découvert par un Portugais nommé Diego Casu. L'idolâtrie la plus grossière, le fétichisme, était la seule religion des peuples de cette contrée, si toutefois on peut donner le nom de religion à cette superstition, la plus stupide de

toutes (1). Diego envoya quelques-uns de ses compatriotes, avec des présents, au roi de Congo ; puis, sans attendre leur retour, il fit voile pour sa patrie, où il emmena quelques indigènes que le roi Jean II fit instruire dans la langue portugaise et dans la religion catholique. Ces nègres revinrent l'année suivante dans leur patrie avec Diego Casu, qui retrouva les Portugais qu'il y avait laissés. Pendant leur séjour, ils avaient fait concevoir au roi idolâtre une telle estime pour la religion catholique, que le prince choisit plusieurs de ses principaux sujets et pria Diego de les mener en Portugal, et de les faire baptiser, pour les renvoyer au Congo avec de nouveaux apôtres de la foi. Ces nègres furent, en effet, baptisés à Béjà ; le roi et la reine tinrent sur les fonts sacrés leur chef, appelé Zaconta, et lui donnèrent le nom de Jean ; les autres reçurent la même faveur des seigneurs dont ils prirent les noms. Enfin, dans le cours de l'année 1491, trois dominicains arrivèrent sur la flotte de Buy de Souza, chargé de ramener l'ambassadeur du roi de Congo, alors bien instruit des principes de la foi catholique. Après avoir baptisé, le jour de Pâques, le magni Sogno, oncle du roi, ils arrivèrent, au milieu d'une marche vraiment triomphale, jusqu'à la capitale. Le roi les reçut avec

(1) Le fétichisme consiste à adorer le premier objet qu'il plaît de regarder comme sacré, et d'en faire un dieu. C'est tantôt un animal, tel qu'un oiseau, un serpent, ou même des êtres inanimés : une pierre, un caillou, un morceau de bois ou de métal, etc. Le fétichisme, sous le nom de *tabou*, se retrouve encore dans quelques îles de l'Océanie.

de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance ; il logea les trois dominicains dans son palais, et fit bâtir une église, où il reçut le baptême avec un grand nombre des principaux de sa cour, au milieu d'un concours de plus de cent mille sujets. Il se fit appeler Jean, par reconnaissance pour le roi de Portugal, et sa femme prit le nom d'Éléonore, en l'honneur de la reine ; leur fils reçut le nom d'Alphonse.

Bientôt les fidèles se multiplièrent au Congo par le zèle et les travaux des missionnaires. En l'an 1505, de zélés franciscains vinrent soutenir cette mission florissante. Le roi de Portugal, Emmanuel, leur donna des maîtres pour instruire les plus jeunes enfants, et des ouvriers habiles dans les arts pour y implanter tous les éléments de la civilisation en même temps que les préceptes de l'Évangile. Lorsque ces hommes de Dieu arrivèrent, Alphonse avait succédé à son père et occupait le trône du Congo. Ce prince et son peuple reçurent les missionnaires comme des anges envoyés du ciel. Alphonse faisait lui-même les fonctions d'apôtre, prêchant de parole, mais surtout d'exemple. Aussi ses sujets s'empressaient à l'envi autour des fonts baptismaux pour devenir enfants de l'Église. Il envoya son fils aîné en Portugal, avec plusieurs jeunes seigneurs, pour s'y instruire à fond dans la religion et la civilisation chrétiennes. A leur tour, ils augmentèrent encore le nombre des conversions. La

capitale du royaume, nommée aussi Congo, fut appelée San-Salvador, en l'honneur du Sauveur des hommes. En 1521 arriva une nouvelle recrue d'une vingtaine de missionnaires, dominicains, augustins, franciscains et prêtres séculiers. Ils partagèrent entre eux les provinces, et prêchèrent l'Évangile avec tant de succès, qu'ils eurent bientôt converti des milliers de personnes.

Don Pedro, fils et successeur d'Alphonse, montra pour la religion catholique le même zèle qu'avait montré son père. Au commencement de son règne, le pape donna à l'évêque de l'île San-Thomé toute la juridiction sur le royaume de Congo, ce qui fit prendre à ce prélat le titre d'évêque de Congo. Lors de la visite qu'il fit dans son nouveau diocèse, il fut accueilli avec une joie et un respect qu'il serait difficile d'exprimer. Quand il approcha de San-Salvador, le roi, suivi de sa cour et de tout le clergé, vint le recevoir et le conduire à l'église Sainte-Croix, dont il fit sa cathédrale.

L'évêque orna magnifiquement cette église, y établit vingt-huit chanoines, et le reste à proportion. Il partagea la ville en paroisses, assigna à chacune son curé, et régla les districts des missions. Il avait formé plusieurs autres projets de même nature, que la mort l'empêcha de réaliser. Il fut vivement regretté du roi et de tout le royaume, qui avaient conçu de lui les plus grandes espérances.

Don Pedro mourut sans enfants, en 1530. Son

frère, qui lui succéda, ne régna que deux ans, aissant le trône à son cousin don Diègue, qui mourut en 1540, aussi sans postérité. Tous ces souverains s'étaient montrés favorables à la religion chrétienne, et elle n'avait cessé de faire d'heureux progrès sous leur règne. Mais la mort de don Diègue fut le signal de grandes calamités qui vinrent fondre sur ce pays. D'abord les Portugais, qui étaient devenus très-nombreux et très-puissants dans le Congo, voulurent mettre sur le trône un seigneur qui leur était dévoué, mais qui n'appartenait pas à la famille royale. Une entreprise aussi hardie souleva tout le royaume contre eux; on courut aux armes, et tous les Portugais furent taillés en pièces. On ne respecta que les prêtres et les missionnaires de cette nation, par respect pour la religion.

Enfin les naturels du Congo choisirent pour souverain un prince appartenant à l'ancienne famille royale; il avait nom Henri et régnait avec sagesse et modération, lorsqu'il fut attaqué par une nation féroce et anthropophage; il perdit contre eux la bataille et la vie. Son fils et successeur, Alvare Ier, prince sage, vaillant et bon chrétien, vit son royaume ravagé par une autre peuplade de cannibales nommés les Giagas. A cette guerre succéda une horrible famine, suivie elle-même de la peste. Rien ne saurait peindre la misère et la désolation de ce malheureux peuple. Au milieu de tant de cala-

mités, l'évêque de San-Thomé, comme un ange consolateur, avait fait la visite du Congo, et resta huit mois parmi cette portion si affligée de son troupeau. Le roi Alvare envoya jusqu'à trois ambassadeurs, tant à Madrid qu'à Rome, afin d'obtenir un nouvel évêque et des missionnaires pour réparer les pertes que la religion chrétienne avait faites pendant un si grand nombre d'années. Philippe II, roi d'Espagne et de Portugal, lui accorda enfin tout ce qu'il demandait, et obtint même du pape un évêque particulier pour le Congo. Ce nouveau prélat y passa sur les vaisseaux portugais, accompagné de quelques ecclésiastiques séculiers et d'un bon nombre de missionnaires de différents ordres. A leur arrivée, ils se dispersèrent de tous côtés, et rétablirent en grande partie, par leur zèle infatigable, la religion chrétienne dans son premier état.

Le roi Alvare II eut la double consolation de voir tout à la fois les étonnants progrès de la religion chrétienne, et de jouir d'une paix profonde pendant un règne de vingt-sept ans. Après lui, c'est-à-dire depuis 1613 jusqu'à 1670, le trône fut occupé par des princes de sa race, dont quelques-uns se signalèrent par leur sagesse, leur modération, leur zèle pour la religion. Nous citerons entre autres Alvare III, qui mourut en 1622, et Alvare VI, dont le premier soin, en montant sur le trône, fut d'envoyer une magnifique ambassade d'obédience au pape Urbain VIII, et de supplier ce pontife de

faire partir pour le Congo de nouveaux missionnaires, afin de rétablir le christianisme déchu. Mais ce roi fut assassiné par son frère Garcie, qui s'empara du trône et régna en tyran. Le fils de Garcie, Antoine Ier, fut un tyran plus cruel encore que son père : il se déclara ennemi de l'Église et ami des prêtres idolâtres. Antoine II et Alvare VII, qui occupèrent le trône après lui, furent des monstres d'impiété, de cruauté et de débauche. Alvare VIII, prince sage et de grande espérance, trouva le royaume déchiré par les factions. Ses efforts furent impuissants pour les apaiser ; il fut détrôné et chassé de ses États en 1670. C'est le dernier roi du Congo dont les historiens fassent mention.

Depuis cette époque on fut plus d'un siècle sans recevoir aucune nouvelle de cette Église du Congo, si florissante à la fin du XVIe et pendant la plus grande partie du XVIIe siècle. Enfin, en 1773, des missionnaires français, envoyés par la Propagande, ayant pénétré dans le royaume voisin de Cacongo, donnèrent des nouvelles de la situation de la religion chrétienne au Congo à cette époque. « La foi, d'après ce qu'ils racontent, s'y était conservée, quoique depuis longtemps le pays manquât de prêtres pour administrer les sacrements. Ces pauvres peuples conservent le souvenir de la plupart de nos mystères et des commandements de Dieu, qu'ils apprennent soigneusement à leurs enfants. Ils ont

horreur de l'idolâtrie. N'ayant point de pasteurs qui les dirigent, ils tâchent de se conduire eux-mêmes de leur mieux : ils s'assemblent régulièrement le dimanche pour chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur du vrai Dieu. Quelquefois le chef ou l'un des plus anciens du village fait une exhortion au peuple, pour l'encourager à vivre chrétiennement et de manière à mériter que Dieu leur envoie des pasteurs et des guides éclairés dans les voies du salut. Généralement parlant, la foi de ce bon peuple est grande, et on doit espérer de la miséricorde du souverain pasteur des âmes qu'il leur en tiendra compte. »

Une colonie d'habitants du Congo, sortie de la province de Sogno, était venue s'établir depuis quelques années dans une plaine stérile du Cacongo. Les missionnaires français, ayant appris que ces nouveaux colons désiraient avec ardeur la visite des prêtres catholiques, se rendirent à Marcguenzo, village principal de la colonie. Ils furent accueillis avec le plus grand enthousiasme et le plus profond respect par le chef et les habitants de la colonie. Ils baptisèrent un grand nombre d'enfants et tous les adultes qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement. Après quelques jours consacrés à raffermir ces peuples dans la foi, les missionnaires furent obligés de les quitter. Les regrets furent vifs de part et d'autre ; mais ce qui affligeait surtout les prêtres français, c'était d'être obligés de laisser sans

secours spirituels une population si heureusement disposée.

Tels sont les derniers renseignements qu'on ait reçus sur les chrétiens noirs du Congo.

CHAPITRE III

Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. — Cruautés des Espagnols. — État malheureux des Indiens. — Soulagement qu'ils reçoivent des missionnaires. — Le père Solozzano et les religieux de la Merci. — Bernard de Bnil, premier vicaire apostolique de l'Amérique. — Le frère Jean Perez de Maschena, fondateur de la première église d'Amérique. — Découverte d'un passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. — Expédition de Pedralvez Cabral. — Relâche au Brésil. — Prise de possession de ce pays au nom du roi de Portugal. — Compte rendu de cette cérémonie adressé au roi par l'amiral. — Cabral continue sa route pour l'Inde. — Il aborde à Calicut. — Les missionnaires sont exposés à un grand danger par suite d'un mouvement populaire suscité contre eux. — Succès des religieux dominicains dans le royaume de Colam et les contrées voisines. — Expédition de Tristan d'Acugna. — Mission de Socotora. — Le missionnaire franciscain Antoine du Laurier. — Son aventure chez le roi de Cambaye. — Haïti, Cuba et la Jamaïque, érigées en provinces par le chapitre général des franciscains. — Efforts des missionnaires pour adoucir le sort des Américains. — Appréciation de ces efforts par le protestant Robertson. — Barthélemi de Las Casas. — Détails biographiques sur ce personnage célèbre. — Sa vie entière consacrée au soulagement des Indiens : ses efforts, ses voyages, ses succès, obstacles de toute nature qu'il a à surmonter, etc. — Il publie la *Brève Relation de la destruction des Indiens*. — Il est nommé évêque de Chiapa.

Nous avons dit qu'une des conséquences désastreuses du grand schisme qui désola le monde chrétien pendant le XVe siècle, fut de mettre un obstacle à la propagation de la foi dans l'ancien continent. Mais tandis que les catholiques européens voyaient avec douleur et effroi cette marche rétrograde, qui semblait en contradiction avec les paroles mêmes

du Sauveur, la Providence, dont les desseins sont impénétrables, dirigeait le génie d'un hardi navigateur vers des terres inconnues, et donnait au zèle des apôtres un nouveau monde tout entier à convertir.

Le 21 octobre de l'an 1494, Christophe Colomb découvrait cette terre nouvelle, et abordait dans l'île de Guahani, l'une des Lucayes, à laquelle il donnait le nom de Saint-Sauveur. En mettant pied à terre, son premier acte fut de se prosterner et d'entonner le *Te Deum*, que ses compagnons répétèrent avec enthousiasme. De ce jour on marcha de découverte en découverte, et l'on put bientôt annoncer à l'Europe qu'il existait au sein de l'Océan un vaste continent et un grand nombre d'îles jusqu'alors inconnus. Mais en l'absence de Christophe Colomb, ces vastes pays devinrent le théâtre de crimes affreux de la part des Espagnols ; une cupidité insatiable pour l'or qu'ils trouvaient en abondance dans ces contrées, une débauche inouïe, une férocité digne des peuples les plus sauvages : voilà ce que les indigènes virent d'abord dans ces étrangers nouvellement débarqués. C'était là, il faut l'avouer, une singulière manière de témoigner sa reconnaissance à un peuple qui leur avait fait un si loyal accueil ; et c'était aussi donner à ces peuplades sauvages un singulier exemple de la civilisation qu'ils leur apportaient.

Tant de cruauté put être toléré pour un temps ;

mais le jour de la vengeance ne tarda pas à se lever, et ce jour fut terrible pour les Espagnols, mais plus fatal encore aux indigènes. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres, et de ne plus planter ni manioc ni maïs, espérant qu'au milieu des bois et des montagnes où ils se retiraient, la chasse et les fruits sauvages leur fourniraient amplement de quoi subsister, tandis que leurs ennemis seraient forcés par la disette d'abandonner le pays. Ils se trompèrent; les Castillans se soutinrent par les ressources qu'ils tirèrent d'Europe, et ne furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyaient être inaccessibles. Sans cesse harcelés, ces malheureux fuyaient de montagnes en montagnes. La misère, la famine, en firent peut-être plus périr que le glaive. Ceux qui échappèrent à ces fléaux furent forcés de se livrer aux vainqueurs, qui les réduisirent à l'esclavage et se les partagèrent comme des bêtes de somme; dans cette nouvelle condition, ils éprouvèrent de si odieux traitements, que leur sort était en quelque sorte plus déplorable que quand ils étaient réduits à mourir de faim.

La religion seule et la présence des ministres de Jésus-Christ pouvaient réhabiliter la civilisation européenne aux yeux des Américains opprimés. Le père Solozzano, religieux de la Merci, avait été donné à Christophe Colomb comme confesseur et aumônier; il s'acquitta avec tant de zèle et de succès de ses importantes fonctions, qu'il fut le premier

apôtre du nouveau monde. Son ordre en fut récompensé par les grands établissements qu'il créa dans l'Amérique, où il posséda huit vastes provinces, et où ses religieux firent d'admirables conversions; mais ce ne furent là encore que les prémices de l'apostolat chrétien sur le nouveau continent.

Au second voyage de Christophe Colomb, en 1493, il avait été accompagné par Bernard de Buil, bénédictin catalan, revêtu par le souverain pontife de la dignité de vicaire apostolique pour l'Amérique. Douze prêtres, en partie religieux de divers ordres et en partie séculiers, faisaient partie de cette expédition. Bernard, ayant eu quelques démêlés avec Colomb, retourna en Espagne, ramenant avec lui une partie des ecclésiastiques qui l'avaient accompagné. L'un de ceux qui étaient restés, nommé frère Jean Perez de Maschena, gardien des observantins de l'Arabida, s'établit à Isabelle, première ville construite par les Européens à Haïti, appelée plus tard Saint-Domingue. Il obtint la concession d'une humble chaumière, dans laquelle il célébra les saints mystères, et où il conservait l'eucharistie. Telle fut la première église que les Espagnols possédèrent en Amérique. Lorsque Barthélemi Colomb, frère de l'amiral, eut fondé la ville de San-Domingo, frère Jean y fit bâtir la seconde église, sous le vocable de Saint-François-d'Assise, avec une demeure pour les religieux de l'observance. Un autre Jean, franciscain aussi et surnommé

de Bourgogne, évangélisa spécialement le royaume de la Magna ; il opéra de nombreuses conversions ; mais les Espagnols ayant maltraité le roi Guarionax, les missionnaires furent chassés et dépouillés par les indigènes.

Quelque temps après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les Portugais s'étaient ouvert un passage aux Indes en doublant le sud de l'Afrique, et franchissant ce cap fameux qu'ils appelèrent d'abord le cap des Tempêtes, et que le roi de Portugal nomma le cap de Bonne-Espérance. A peine ce nouveau chemin fut-il ouvert, que les missionnaires catholiques s'élancèrent à la suite des navigateurs pour aller porter la foi dans ces régions nouvelles, habitées par des peuples plus nombreux et plus civilisés que ceux de l'Amérique.

Après Vasco de Gama, qui le premier avait abordé sur la côte de Malabar en suivant la route nouvellement découverte, Pedro Alvarez (ou par contraction Pedralvez) Cabral fut envoyé avec une flotte pour fonder un établissement dans les Indes. Le frère Henri de Coïmbre s'embarqua sur cette flotte avec sept franciscains et quelques prêtres séculiers. On mit à la voile de Lisbonne le 9 mars 1500 ; le 14 on passa devant les Canaries, et le 22 on rangea les îles du Cap-Vert. Des vents contraires firent dévier la flotte portugaise de sa route, et le 24 avril elle se trouva en vue d'une terre inconnue. Cette terre faisait partie du continent de l'Amérique méridio-

nale. Les Portugais y abordèrent pour reconnaître le pays, qu'ils nommèrent d'abord *Vera-Cruz*, nom qu'il ne garda que quelques années, pour prendre celui de *Brésil*, qui lui est resté. Après s'être mis en rapport avec les indigènes, dont ils reçurent un accueil affectueux, ils s'occupèrent de la prise de possession du pays au nom du roi de Portugal. Voici comment l'amiral rend compte au roi de cette cérémonie dans une lettre qui a été conservée :

« Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix ; nous l'avons trouvée environnée de religieux et de prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante à quatre-vingts Indiens rassemblés ; et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents. La croix a été placée avec les armes et la devise de Votre Altesse ; on a élevé au pied un autel, et le père Henri y a célébré la messe, assisté de tous les

religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce qu'on faisait; et lorsqu'on vint à dire l'évangile et que nous nous levâmes tous, ils nous imitèrent, et attendirent, pour se mettre à genoux, que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à Votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés... » Plus loin, il ajoute : « Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre... » Sans doute cela était facile si l'on eût laissé agir seuls les missionnaires; malheureusement, là comme ailleurs, le résultat de leurs travaux fut souvent compromis par les Européens eux-mêmes, qui ne venaient dans ces contrées que pour chercher de l'or et se livrer sans contrainte aux plus honteuses passions. Tel fut l'événement, en apparence si peu remarquable, qui donna au Portugal la plus riche et la plus vaste de ses colonies devenue aujourd'hui le plus grand empire catholique du monde.

Dès le lendemain de cette cérémonie, la flotte mit à la voile et reprit la route des Indes. Après une pénible navigation, elle arriva à Calicut, où Cabral conclut un traité de commerce avec le samorin ou roi du pays. A la faveur des relations établies, frère Henri et ses compagnons annonçaient l'Évangile, lorsque la jalousie des marchands égyptiens et musulmans, dont la concurrence portugaise détruisait

le monopole, suscita contre ceux-ci un mouvement populaire. Frère Henri et quatre autres missionnaires, couverts de blessures, réussirent avec grand'peine à gagner la flotte. Trois autres missionnaires périrent sous les coups des musulmans et des Malabares. Après avoir tiré vengeance de cette trahison et de ce massacre, Cabral alla traiter avec le roi de Cochin, par l'entremise d'un Indien que les missionnaires avaient converti, et à qui le Portugal dut l'établissement de ses premiers comptoirs dans l'Inde.

L'ordre des Dominicains, émule de la famille de Saint-François, fournit également à l'Inde son tribut; en 1503, douze missionnaires de l'ordre furent désignés par frère Jean, leur provincial, pour aller porter un concours efficace aux autres apôtres. Ce fut même à la prière du roi de Portugal, qui désirait qu'il y eût aux Indes un évêque pour exercer les fonctions pontificales et élever des sujets aux ordres sacrés, que le père Édouard Nunius, évêque de Laodicée et prédicateur illustre, reçut cette destination du souverain pontife. Le zélé prélat évangélisa surtout, avec les autres dominicains, le royaume de Colam et les contrées voisines, où plusieurs idolâtres reçurent la foi de l'Évangile. Le vicaire général, Dominique de Sousa, ayant réclamé, trois ans après, des auxiliaires de son ordre, Jules II, informé du progrès de la religion dans les Indes, voulut qu'on y envoyât d'autres frères prêcheurs.

En 1505, le roi de Portugal dirigea vers les Indes une forte escadre commandée par Tristan d'Acugna; de nombreux missionnaires franciscains et prêtres séculiers étaient embarqués sur cette flotte. Ils abordèrent à l'île de Socotora, où ils trouvèrent des chrétiens qui s'y étaient perpétués depuis que l'apôtre saint Thomas avait porté la foi dans ces contrées. Mais les erreurs des jacobites altéraient la pureté de l'Évangile, et de plus les chrétiens gémissaient sous le joug des mahométans d'Asie, qui avaient envahi cette île. Tristan d'Acugna chassa les musulmans de Socotora et changea leur mosquée en église. Le franciscain Antoine du Laurier, Français d'origine, fut chargé du soin de ce nouveau temple, et il s'appliqua pendant plusieurs années à purifier la foi de ce peuple non moins que les mœurs, qui sont l'expression des croyances.

Ce zélé religieux se rendit en 1509 de l'île de Socotora à celle de Goa, alors au pouvoir des Portugais, quand une tempête vint le jeter sur la côte de Cambaye. Il fut conduit captif au roi, avec tous ceux qui venaient comme lui d'échapper à la mer. Après quelques mois de captivité, il fut envoyé par ses compagnons pour aller solliciter leur rançon auprès des Portugais; le roi était tellement frappé de la vertu du frère Antoine, qu'il lui permit de faire ce voyage, à condition que si le religieux n'obtenait pas la rançon convenue du gouvernement de

Goa dans le délai fixé, il reviendrait se constituer prisonnier. Antoine du Laurier laissa la corde qui lui servait de ceinture au roi idolâtre, comme gage de sa parole, et partit.

Le gouverneur était absent de Goa quand le missionnaire y arriva; il ne put donc traiter de sa délivrance ni de celle de ses compagnons de captivité. Alors, fidèle à sa parole, il reprit la route de l'exil. Cette conduite causa une telle admiration au roi de Cambaye, qu'il eut dès lors une haute estime de la parole et de la probité des chrétiens, confiance que partagèrent les autres nations de l'Inde, chez lesquelles ce trait remarquable ne tarda pas à être connu.

Le roi de Cambaye ne se borna pas à une admiration stérile : il mit en liberté le religieux et tous ses compagnons, les traita avec distinction et les combla de présents. Le missionnaire recommença aussitôt avec eux ses travaux apostoliques, et il obtint des fruits merveilleux dans ces diverses contrées.

Tandis que le Portugal propageait la foi dans les Indes orientales, l'Espagne ne montrait pas moins d'ardeur à répandre le christianisme avec ses conquêtes dans les Indes occidentales, nom qu'on donnait alors à l'Amérique. En 1505, les franciscains de l'observance, ou observantins, possédaient déjà assez de résidences à Haïti, à Cuba, à la Jamaïque, pour que le chapitre général, célébré à

Laval, en France, eût cru devoir les ériger en province, à laquelle on donna le nom de Sainte-Croix. Leurs maisons étaient donc déjà nombreuses dans ces contrées, et c'était un bonheur pour les indigènes ; car de ces asiles s'élevaient des voix courageuses qui rappelaient aux dominateurs de l'Amérique les devoirs sévères de la morale et de l'humanité, qu'ils transgressaient avec une audace effrénée.

Nous avons dit que les Espagnols avaient réduit en esclavage les malheureux Indiens forcés de se soumettre. Les vainqueurs s'étaient partagé entre eux ces créatures humaines comme on se partage de vils troupeaux ; cela se nommait *répartition*. Les missionnaires voulurent en vain s'opposer à ces violences, qui tendaient à rendre leur ministère auprès des Indiens entièrement infructueux. Voilà à ce sujet comment s'explique le protestant Roberston :

« Les missionnaires envoyés dans l'Amérique, se conformant à l'esprit de la religion qu'ils étaient chargés de prêcher, blâmèrent hautement les maximes de leurs compatriotes au sujet des Américains, et condamnèrent les répartitions des Indiens en qualité d'esclaves, comme contraires à la justice naturelle, aux préceptes du christianisme et à la véritable politique. Les dominicains, auxquels on avait d'abord confié l'instruction des Indiens, furent ceux qui s'opposèrent le plus à ces partages.

L'an 1511, le père Monterino, un de leurs plus fameux prédicateurs, invectiva contre cette coutume dans la grande église de Saint-Domingue, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Les gouverneurs, les principaux officiers de la colonie et tous les laïques qui avaient assisté à son sermon, s'en plaignirent à ses supérieurs, lesquels, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme pieuse et convenable aux circonstances actuelles. »

Ce fut à cette occasion que les Indiens trouvèrent un de leurs plus zélés défenseurs dans Barthélemi de Las Casas, la plus brillante personnification de la charité chrétienne à cette époque. Le rôle remarquable qu'il joua alors, et la part immense qu'il eut à la conversion des peuples de l'Amérique, nous engagent à entrer dans quelques détails sur la vie d'un homme dont le nom est resté populaire et béni dans le nouveau monde.

Barthélemi de Las Casas naquit à Séville en 1474. Sa famille était originaire de France, et il en existe encore une branche d'où descendait le comte de Las Cases, compagnon et historien de l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène. Barthélemi n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il suivit son père, qui accompagna Christophe Colomb à son second voyage en Amérique. Témoin des excès de ses compatriotes, le jeune Las Casas conçut le projet de les réprimer. De retour en Espagne, il entra dans les ordres sacrés, et

revint en Amérique protéger les Indiens de son saint caractère.

Après plusieurs années passées au milieu de périls et de fatigues de tous genres, Las Casas, qui avait tenté vainement d'adoucir la férocité des Espagnols et d'arrêter leurs injustices, prit le parti de les attaquer ouvertement. Il leur reprocha avec énergie le crime dont ils se rendaient coupables devant les hommes et devant Dieu ; puis il déclara libres publiquement un certain nombre d'Indiens qui lui avaient été attribués dans le *repartimiento.* Cet exemple, loin de trouver des imitateurs, ne fit qu'enflammer les haines contre lui : sa vie fut menacée ; mais il n'en continua pas moins de consoler les opprimés, de les secourir, de réclamer pour eux l'exécution des règlements, et de braver la colère des vainqueurs. Il fatiguait la cour de Madrid de ses réclamations et de ses suppliques. Les malheureux Indiens, qui n'avaient d'espérance qu'en lui, le respectaient comme un être au-dessus de l'humanité ; son nom fut bientôt connu dans toutes les îles et sur le continent. Mais, voyant qu'il n'était point écouté des chefs qui représentaient en Amérique l'autorité royale, il se rendit en Espagne, dans l'espoir d'ouvrir les yeux et de fléchir le cœur de Ferdinand par le tableau frappant qu'il lui ferait de l'oppression sous laquelle gémissaient ses nouveaux sujets.

Il obtint d'autant plus aisément audience du roi,

que la santé de ce monarque dépérissait de jour en jour. Le zélé missionnaire lui représenta avec autant de franchise que d'éloquence les funestes effets des répartitions dans le nouveau monde. Il lui fit un crime d'avoir autorisé par un décret un usage impie, qui avait fait périr une multitude d'hommes innocents placés par la Providence sous sa protection. Ferdinand, affaibli par la maladie, fut alarmé de ce reproche d'impiété, qu'il eût peut-être méprisé dans un autre temps. Il écouta avec beaucoup de componction le discours de Las Casas, et lui promit de remédier aux maux dont il se plaignait; mais la mort l'empêcha d'exécuter sa résolution. Charles d'Autriche, son successeur (connu plus tard sous le nom de Charles-Quint), résidait alors en Flandre, le domaine de ses pères. Las Casas, avec son ardeur ordinaire, résolut d'y aller pour instruire ce jeune monarque de ce qui se passait dans les Indes; mais le cardinal Ximenès, qui venait d'être nommé régent du royaume, lui ordonna de n'en rien faire, lui promettant de lui donner une audience particulière.

Le cardinal, touché de l'éloquence du missionnaire, examina cette affaire avec toute l'attention qu'elle méritait. Après mûre réflexion, il résolut d'envoyer trois personnes en Amérique pour veiller sur les colonies en qualité de surintendants, avec pouvoir, après qu'ils auraient examiné les choses sur les lieux, de décider définitivement le point en

question. Il choisit, d'accord avec Las Casas, pour remplir cette commission, trois religieux hiéronymites, dont l'ordre était peu nombreux, mais très-respecté en Espagne. Il leur adjoignit Zuazo, jurisconsulte d'une probité éprouvée, auquel il donna le pouvoir illimité de juger tous les procès qui surviendraient dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre officiellement reconnu de *protecteur des Indiens*.

A leur arrivée, les commissaires débutèrent par rendre à la liberté les naturels qui avaient été arbitrairement attribués à des hommes puissants; mais après un long examen, ils reconnurent qu'il était impossible, vu l'état de la colonie, d'adopter en entier le plan proposé par Las Casas et recommandé par le cardinal. Ils jugèrent qu'il fallait tolérer les répartitions, en faisant toutefois des règlements sévères pour prévenir les mauvais effets de cet établissement, et pour assurer aux Indiens le meilleur traitement possible dans leur état de servitude.

Las Casas se plaignit tout haut d'une pareille décision, qu'il taxait de pusillanimité. Malgré des menaces de mort et la nécessité de se réfugier chaque soir dans le couvent des dominicains, dont il avait embrassé la règle, l'infatigable missionnaire ne se découragea point, et il se décida à revenir en Europe pour faire une nouvelle tentative.

Il se présenta devant Charles-Quint, qui venait

de prendre en Espagne les rênes du gouvernement. Il proposa un plan de colonisation au moyen duquel il se faisait fort de réunir les Indiens en villages et de les convertir. C'était à peu près le même plan que les jésuites suivirent plus tard dans le Paraguay.

Ce projet, visiblement avantageux, ne fut point repoussé, mais on l'ajourna sans cesse. L'ordre des Dominicains finit par s'émouvoir de ces lenteurs. Les huit prédicateurs du roi se présentèrent ensemble, et sommèrent le conseil des Indes d'en finir. Sur ces entrefaites arriva d'Amérique l'évêque de Darien, envoyé par les partisans des répartitions pour soutenir la justice de l'esclavage des Indiens. La cause fut appelée en audience solennelle du conseil, présidé par le roi. L'évêque prononça un long discours pour prouver que les Espagnols avaient eu raison d'agir comme ils l'avaient fait à l'égard des Indiens, qui ne pourraient jamais être civilisés, *parce qu'ils étaient esclaves de la nature.* Las Casas lui répondit par un discours que terminaient ces nobles paroles : « Notre religion chrétienne est universelle ; elle se communique à tous les peuples du monde, elle les reçoit tous également, et elle n'ôte à aucun sa liberté ou ses seigneurs, ni ne met les personnes en servitude, sous prétexte qu'*elles sont esclaves de la nature.* »

On se rendit enfin et l'on concéda à Las Casas un territoire de trois cents milles, compris entre Paria

et Sainte-Marthe, et connu sous le nom de province de Cumana.

Mais, pendant que tout ceci se passait en Europe, la guerre était déjà commencée entre les Indiens et les Espagnols sur le territoire même qui venait d'être concédé à Las Casas. Il trouva le pays en feu. Les Indiens, aigris par des vexations de tout genre, corrompus par l'usage des liqueurs fortes qu'ils devaient aux Espagnols, profitèrent d'une absence de Las Casas pour massacrer les gens qu'il avait laissés parmi eux : c'était le dernier coup porté à l'autorité du missionnaire ; il comprit que désormais tous ses efforts seraient inutiles, et il se retira au couvent d'Hispaniola, où il prit l'habit de dominicain (1521).

Cependant les colons de cette île eurent besoin de son intervention dans une circonstance difficile. La guerre allumée entre eux et les Indiens durait depuis quatorze ans ; on conjura Las Casas de s'entremettre et de négocier la paix. Il y consentit, s'enfonça dans les montagnes de Baoraco, où s'étaient réfugiés les insurgés, et réussit à leur faire déposer les armes. Dès qu'ils furent soumis, les Espagnols les surprirent et les massacrèrent.

Cette dernière trahison ralluma l'ardeur du saint missionnaire ; il repassa en Espagne pour demander justice ; mais les difficultés recommencèrent. On n'était pas bien persuadé que les Indiens eussent le droit de vivre à leur guise et de conserver leur

liberté. Ce fut alors que Las Casas se décida à écrire sa *Brève Relation de la destruction des Indiens*, un des livres les plus curieux qui aient été publiés sur le nouveau monde. L'édition fut saisie ; mais deux ou trois exemplaires de l'ouvrage avaient échappé ; on le réimprima en Hollande, et il fut bientôt traduit dans toutes les langues.

L'auteur termine le terrible procès-verbal des cruautés commises sur les peuplades de l'Amérique par cette touchante péroraison :

« Moi, frère Barthélemi de Las Casas, religieux de Saint-Dominique, venu par la miséricorde de Dieu dans cette cour d'Espagne pour que l'enfer soit retiré des Indes, et aussi poussé par le soin et la compassion de ma patrie, qui est Castille, afin que Dieu ne la détruise pas pour les grands péchés commis contre sa foi, son honneur et le prochain, j'achève ce traité sommaire à Valence, le 2 décembre 1542.

« Le dommage qu'ont reçu les couronnes de Castille et de Léon de ces dégâts et tueries, les aveugles le verront, les sourds l'ouïront, les muets le crieront et les sages le jugeront.

« Et parce que je ne puis désormais vivre longtemps, j'appelle à témoin Dieu et toutes les hiérarchies et les ordres des anges, et tous les saints de la cour céleste et tous les hommes du monde, de l'attestation que j'en donne et de la décharge que j'en fais de ma conscience. »

Cet éloquent plaidoyer n'eut aucun résultat ; on se contenta de nommer Las Casas évêque de Chiapa au Mexique. Il partit pour son évêché, où il continua à protéger les malheureux auxquels il avait voué toute sa vie, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Découverte du détroit de Magellan et des îles Philippines. — Introduction du christianisme dans ces îles, et notamment à Zébu. — Découverte et conquête du Mexique par Fernand Cortez. — Barthélemi d'Olmedo, premier apôtre du Mexique. — Zèle éclairé de ce missionnaire. — Cortez appelle de nouveaux missionnaires au Mexique. — Moyen employé par eux pour suppléer à l'ignorance de la langue. — Établissement des franciscains dans l'Yucatan. — Organisation des siéges épiscopaux. — Soins donnés à l'éducation des enfants de l'un et de l'autre sexe. — Conquête du Pérou par Pizarre. — Trente missionnaires suivent l'expédition. — Difficultés qu'ils rencontrèrent. — Cruauté des conquérants espagnols. — Las Casas fait le voyage d'Europe pour réclamer l'exécution des lois en faveur des Péruviens. — L'évêque de Cuzco. — Son zèle, son dévouement, sa mort. — Détails sur les provinces de Sainte-Marthe, de Carthagène et de Venezuela. — Thomas Ortiz, premier évêque de Sainte-Marthe. — Thomas de Thoro, premier évêque de Carthagène. — Gonzalo Ximenès et ses compagnons prêchent l'Évangile sur le plateau de Cundinamarca. — Six religieux franciscains vont annoncer la foi sur les bords du Rio de la Plata. — Relation du frère Bernard, l'un d'entre eux. — Antonio Mendoza, gouverneur du Mexique. — Nombre prodigieux de néophytes. — Manière de leur administrer le baptême, à cause de leur grand nombre. — Question soulevée par les Espagnols, si les Indiens ont une âme raisonnable et intelligente. — Indignation des missionnaires, et surtout de Las Casas. — De concert avec d'autres missionnaires, il adresse un mémoire au pape. — Décret du souverain pontife. — Las Casas va évangéliser la province de Nicaragua. — Il s'oppose à l'envoi d'une armée dans ce pays. — Nouveau voyage de Las Casas en Europe. — François Marzoquin, évêque de Guatemala. — Activité et travaux de cet évêque. — Conversion des habitants de la terre de Gueraes. — Ingénieux moyens employés par les missionnaires. — Leurs succès. — Le nom du pays changé en celui de *Vera-Paz*. — Le père Caruer est massacré par les Floridiens. — Dernières années et mort de Las Casas.

La rapidité des découvertes et des conquêtes des Espagnols dans le nouveau monde pendant la pre-

mière moitié du XVIe siècle tient du prodige ; mais toujours et partout, à côté des guerriers farouches qui portaient avec eux la guerre et la désolation, on rencontre les missionnaires, véritables messagers de consolation et de paix. Nous n'avons pas à nous occuper ici des expéditions brillantes, mais souvent trop ensanglantées, des premiers ; nous n'avons à parler que des travaux des seconds, et encore l'espace ne nous permet de le faire que d'une manière succincte, nous réservant seulement d'entrer dans quelques détails, comme nous l'avons déjà fait, sur les événements les plus importants, et sur ceux de ces hommes apostoliques qui se sont le plus signalés par leur zèle et leurs vertus. Quant aux faits politiques et militaires, nous ne ferons que les indiquer sommairement, et en tant seulement qu'ils se rattacheront à notre sujet.

Dans les derniers mois de l'année 1520, Ferdinand Magellan, Portugais au service d'Espagne, découvrit un passage pour pénétrer dans la mer Pacifique ou grand Océan par l'èxtrémité méridionale de l'Amérique. Sorti du détroit qui porte son nom, le 28 novembre 1520, il entra dans l'océan Pacifique, où, après trois mois d'une pénible traversée, il arriva au milieu d'un archipel qu'il nomma Saint-Lazare, et qui reçut plus tard le nom d'îles Philippines, du nom de Philippe II, fils de Charles-Quint. Les peuples de ces îles, et notamment ceux de l'île de Zébu, se montrèrent disposés

à embrasser le christianisme. Le 14 avril 1521, le roi de cette île se fit baptiser, et bientôt tous ses sujets l'imitèrent. Le christianisme n'a cessé dès lors d'être florissant dans les îles Philippines..

Pendant ce temps-là on apprenait qu'il existait sur le continent américain un vaste empire dont la civilisation, sans être aussi avancée que celle des Européens, annonçait toutefois des progrès remarquables dans les arts, les sciences et diverses connaissances, et par conséquent différait complétement de ce qu'on avait jusque-là rencontré dans les peuples du nouveau monde. Cet empire était le Mexique. En 1518, Velasquez, gouverneur de Cuba, chargea Fernand Cortez de soumettre ce pays à l'Espagne. Il lui donna pour missionnaire de l'expédition Barthélemi d'Olmedo, religieux de la Merci, qui, avec un de ses confrères, Jean de Zambrana, annonçait depuis quelque temps, et avec grand succès, la religion catholique aux insulaires de Cuba et des îles voisines.

Le zèle de Barthélemi d'Olmedo s'accrut avec la grandeur de l'entreprise, et ses succès égalèrent son zèle. Le chef espagnol arriva bientôt sur les côtes du Mexique, et s'empara aussitôt de la ville de Tebasco. La fille du grand cacique de cette ville fut baptisée par Olmedo et reçut le nom de Maline; elle fut dès lors l'instrument dont Dieu se servit pour la conversion d'une infinité de ses compatriotes. La jeune chrétienne découvrit au père Barthélemi

d'Olmedo le lieu écarté où les Indiens adoraient leurs idoles. Ce père, les ayant enlevées, dressa un autel au vrai Dieu dans le même endroit. Il y éleva une croix, il y prêcha Jésus-Christ crucifié, et, après avoir célébré la messe, il y reçut le serment de fidélité que les Indiens firent entre ses mains aux rois catholiques.

Olmedo est le premier apôtre de la Nouvelle-Espagne, mais un apôtre bienveillant et éclairé, qui savait au besoin retenir le zèle souvent trop ardent mais aveugle du chef de l'expédition. Ainsi, lorsque, par un religieux empressement, Cortez eut détruit les idoles du principal temple de Zempoalla et les eut remplacées par l'image de la Mère de Dieu, cette démarche faillit jeter la division entre les naturels et les Espagnols. Heureusement le père Barthélemi d'Olmedo vint rétablir la paix. Cortez voulait triompher par la force des armes de la résistance que les indigènes mettaient à embrasser le christianisme; mais le missionnaire, s'élevant bien au-dessus des idées de son siècle, parce que son zèle était éclairé et dirigé par la foi, s'opposa de toutes ses forces à ce projet barbare, et soutint avec une sainte fermeté que la foi n'entre pas dans les âmes à l'aide de l'épée, mais de la parole et de la conviction.

Un jour cependant, Cortez trompa la vigilance de Barthélemi; ayant eu un entretien avec le roi Montezuma, il voulut le forcer à embrasser la religion

chrétienne ; quelque complaisance que montrât Montezuma pour tout ce que Cortez demandait de lui, il fut inflexible à l'endroit de la religion ; alors Cortez fut si irrité de son obstination, que, dans le transport de sa colère, il se mit à la tête des Espagnols pour aller renverser les idoles dans le grand Téocalli. Mais, voyant les prêtres de ce temple prendre les armes et le peuple accourir en foule pour défendre leurs autels, le chef espagnol modéra son ardeur, et abandonna une entreprise aussi téméraire, qui eût fini par faire couler des flots de sang. Toutefois il y eut dès ce moment entre les Mexicains et les Espagnols une haine implacable.

Malgré ces écarts de zèle, Cortez n'en était pas moins un homme désireux d'étendre l'empire de Jésus-Christ. Il avait toujours près de lui des frères mineurs, et des lettres écrites l'an 1520 pour solliciter un plus grand nombre d'apôtres, témoignent combien il s'applaudissait de leur concours. Bientôt il reçut en réponse à ses lettres douze missionnaires, sous la conduite de Martin de Valence. Averti de leur arrivée, Cortez envoya des messagers pour les féliciter de leur heureux voyage et pour les escorter jusqu'à Mexico, capitale de l'empire.

Une difficulté assez grave se présenta d'abord aux nouveaux missionnaires ; c'était leur ignorance des idiomes du pays. Voici ce qu'ils imaginèrent pour y suppléer. Après avoir annoncé aux indigènes que leur présence n'avait d'autre but que le bien de leurs

âmes, ils demandèrent et obtinrent des écoles pour les enfants, dont la mémoire plus facile pouvait plus aisément ainsi apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, pour les propager ensuite au sein de leurs familles. Le nombre fut si grand dès le principe, que chaque maison en renferma plus de huit cents. Ce moyen réussit; les talents naturels aux enfants de ce pays les mirent à même d'apprendre et de pouvoir enseigner en peu de temps tout ce qui est nécessaire pour recevoir le baptême. Le progrès fut si rapide, qu'en peu d'années sept millions d'indigènes avaient été baptisés.

Un tel succès demandait de nouveaux renforts, et ce désir fut promptement satisfait. On ne se borna pas seulement à faire de nombreux envois d'apôtres; mais, par ordre de Charles-Quint, il fut réglé, en 1526, que toutes les flottes espagnoles qui passeraient en Amérique pour y découvrir de nouvelles terres, y porteraient aussi des religieux approuvés par leurs supérieurs, pour y planter la foi en même temps que le drapeau de la domination espagnole.

C'est vers cette époque que les frères mineurs prirent possession de la presqu'île de Yucatan et fondèrent un couvent dans la Nouvelle-Valladolid. Tout en travaillant à la conversion des idolâtres, ils devaient veiller à ce que le gouverneur François de Monlejo respectât leurs libertés et leurs biens; c'était le mandat qu'ils avaient reçu de l'empereur;

mais la force morale fut impuissante à modérer la soif dévorante qu'excitait chez le gouverneur l'or des habitants ; il continua donc à s'enrichir de leurs dépouilles et à faire dévorer leurs enfants par des chiens dressés à cette abominable chasse de créatures humaines.

Après les premiers travaux des missionnaires, vinrent les organisations des siéges épiscopaux. Le pape créa des centres d'action permanente, et fit ainsi prendre à l'Église catholique des racines très-profondes au milieu des colonies espagnoles. Aussi les premiers pasteurs qui montèrent sur ces nouveaux siéges n'eurent qu'à continuer l'œuvre des missionnaires, et à en hâter le développement par tous les moyens en leur pouvoir. Or un des moyens les plus efficaces fut celui des établissements pour l'enseignement de la jeunesse. En donnant un soin extraordinaire aux jeunes garçons, on ne négligeait pas l'éducation des filles. Des monastères de clarisses furent fondés en divers endroits. Les pensionnats étaient divisés en cinq classes, dans lesquelles les Américains apprirent les éléments de la foi, et en outre la lecture, l'écriture, et les autres travaux ordinaires aux enfants de leur sexe. Quand elles étaient instruites et d'âge à choisir un état, les unes entraient en religion, les autres se mariaient et enseignaient à leur famille ce qu'elles avaient appris.

Tandis que Cortez soumettait l'empire du Mexi-

que, Pizarre marchait à la conquête du Pérou. Vingt-quatre pères de la Merci et six dominicains se mirent à la suite des conquérants de ce pays. Tous ces missionnaires, aussitôt après leur arrivée dans les nouvelles contrées, s'étaient répandus sur divers points pour y semer la doctrine évangélique. Mais Pizarre était altéré d'or et de sang. Les Espagnols, imitant ce déplorable exemple, donnèrent aux Péruviens une idée si défavorable des mœurs des chrétiens, que le succès des prédicateurs fut bien amoindri par de tels antécédents. Cependant le zèle des apôtres, fécondé par la grâce de Jésus-Christ et quelquefois par leur sang, ne fut pas tout à fait stérile dans les premiers âges des missions péruviennes. Si Pizarre détruisait par la cruauté ce que les missionnaires édifiaient par la douceur, la protection constante dont il les environna servit utilement leurs desseins. D'ailleurs il aimait à ériger de nombreuses églises sur les terres soumises, comme des monuments de son passage et des preuves de son désir de convertir ces peuples ; Lima, fondé par ce conquérant, vit tout d'abord s'élever de somptueuses églises parmi les premiers édifices construits dans son enceinte.

Pendant que les franciscains, appliqués à instruire les indigènes, s'appliquaient à les protéger contre la violence des vainqueurs, la triste nouvelle des abus commis au Pérou parvint à Las Casas. Il ne perd pas un instant, court en Espagne, où il

réclame pour ce pays, désolé par tant de carnage, l'exécution des lois protectrices de la liberté des Américains, puis vole au Pérou, joint Pizarre auprès de Quito et lui remet ses dépêches. Malheureusement pour les Péruviens, il ne put rester que peu de jours dans cette contrée, et il fut forcé de retourner au Mexique et dans son diocèse de Chiapa.

L'évêque de Cuzco, aidé par plusieurs dominicains qu'il avait amenés d'Espagne, travailla dans son diocèse avec beaucoup de zèle et quelque fruit. Ses vives exhortations finirent par ramener plusieurs Espagnols à une modération plus chrétienne vis-à-vis des indigènes. Ceux-ci, de leur côté, qui s'étaient enfuis dans les montagnes, où ils avaient moins à redouter les bêtes féroces que leurs vainqueurs, revinrent, à sa voix, dans leurs anciennes habitations. Mais, son zèle l'emportant un jour au milieu d'une population plus que barbare, il fut massacré par ces sauvages, et reçut ainsi la couronne du martyre, récompense à laquelle aspire tout missionnaire.

Les provinces de Carthagène, de Sainte-Marthe et de Venezuela, situées à l'est de l'isthme de Darien, furent, ainsi que le Pérou, le théâtre de la violence des Espagnols d'une part, et de la charité des missionnaires de l'autre.

La province de Sainte-Marthe a une étendue de plus de seize cents kilomètres. Le dominicain Thomas Ortiz en fut le premier évêque. Les indigènes

l'aidèrent de toutes leurs ressources à élever une cathédrale, dont les principaux ornements étaient les vertus édifiantes des prêtres, occupés jour et nuit à chanter l'office divin ou à instruire les néophytes. De la ville épiscopale brilla ce rayon de la foi qui opéra en peu de temps un bien immense au milieu des tribus les plus hostiles aux missionnaires.

Carthagène reçut la foi presque le même jour où elle fut bâtie ; car les Espagnols, qui en jetèrent les fondements, arrivèrent accompagnés de plusieurs missionnaires. Ce fut encore un dominicain qui en fut le premier évêque, Thomas de Toro, religieux du couvent de Salamanque. Il s'entoura, dans son vaste diocèse, de nombreux religieux de son ordre, dont les conseils et l'expérience ne lui servirent pas moins que le zèle et l'ardeur de l'apostolat. Par ses soins on vit bientôt s'élever de nombreuses paroisses, et les idoles des faux dieux disparaître du pays. Il fit plus, il se mit à la recherche des prêtres des idoles, les réunit, et, dans une allocution pleine de charité, les engagea à se laisser instruire de la religion chrétienne. Sa charité fut récompensée par de nombreuses conversions. Mais un fléau terrible vint visiter sa florissante mission : ce fut l'arrivée de plusieurs vaisseaux amenant à Carthagène des multitudes d'Espagnols attirés par l'appât de l'or et des richesses que renfermait cette province. Sans respect pour les ordres du roi, sans distinguer les

chrétiens d'avec les idolâtres, ils se ruèrent avec fureur contre les indigènes, les réduisirent en esclavage et les forcèrent d'aller travailler aux mines. L'évêque supplia et gémit; mais, voyant ses efforts inutiles, il dénonça à Charles-Quint les oppresseurs de son troupeau. Malheureusement, avant d'avoir reçu la réponse à sa supplique, le saint prélat, épuisé par les mortifications et les fatigues, succomba, après avoir recommandé à ses coopérateurs de ne jamais craindre la colère des hommes, et d'attendre avec confiance le secours de Dieu, dont ils sont les envoyés.

La province de Venezuela avait été concédée par Charles-Quint à des habitants d'Augsbourg. Appartenant à la nouvelle religion prétendue réformée, ils ne vinrent pas en ce pays dans des vues de prosélytisme religieux. La cupidité seule les y attirait, et leurs violences à l'égard des indigènes furent telles, que les Espagnols semblaient humains, comparés à ces nouveaux chercheurs d'or. Du reste, ils n'y firent pas un long séjour; quand ils furent gorgés d'or, ils retournèrent en Allemagne, ne laissant d'autre souvenir que celui de leur cruauté et de leur rapacité.

Cependant l'Évangile, prêché dans les gouvernements de Carthagène et de Sainte-Marthe, venait d'être porté sur le plateau de Cundinamarca, troisième centre de civilisation de l'Amérique. Comme dans beaucoup d'autres provinces, on y trouva un

certain degré de civilisation, mais flétri par d'abominables souillures que les siècles avaient comme enracinées dans les entrailles de ce peuple plus qu'à demi barbare ; il appartenait au christianisme seul de le purifier de ces taches et de le faire renaître à une vie nouvelle.

Le 5 avril 1536, Gonzalo Ximenès partit de Sainte-Marthe, accompagné de plusieurs missionnaires, la plupart religieux, et, après huit mois de fatigues et de combats, on arriva sur une hauteur d'où l'on découvrit un peuple riche et nombreux dont l'abord ne parut pas hostile aux Espagnols. Au mois de janvier on rencontra un autre peuple nommé Chipata, dont les dispositions vis-à-vis des chrétiens ne furent pas moins favorables. Dominique de Las Casas éleva une croix au milieu de ce peuple en signe de salut, et, dressant un autel, il célébra la première messe qui ait été dite chez cette nation. L'autel s'élevait sur le lieu qui servit plus tard d'emplacement à la ville de Velez, que bâtirent les Espagnols.

Sur un autre point de l'Amérique méridionale, c'est-à-dire sur les bords du Rio-de-la-Plata, les franciscains combattaient déjà l'idolâtrie avec les lumières de la foi. Six religieux de l'ordre de Saint-François y arrivèrent sur les vaisseaux mêmes que Charles-Quint y envoyait pour en faire la conquête. Le frère Bernard, qui en était le supérieur, nous fait connaître, dans une lettre assez curieuse, quel était

ce peuple et ses dispositions pour embrasser la religion chrétienne. « Nous sommes arrivés heureusement, dit-il, à l'embouchure du fleuve d'Argent (c'est ce que signifie Rio-de-la-Plata); nous avons essayé trois fois d'y entrer pour passer outre, mais la force du vent nous a toujours repoussés, et nous avons été forcés de nous arrêter au port de Saint-François, qu'on nommait auparavant le port Dom-Rodriguez. Nous y avons trouvé trois chrétiens qui peuvent nous servir d'interprètes, parce qu'ils entendent très-bien la langue du pays. Ils nous ont dit qu'il y avait quatre ans qu'un Indien nommé Étiguara avait parcouru l'espace de plus de deux cents lieues pour annoncer aux indigènes qu'ils verraient bientôt de véritables chrétiens, frères de l'apôtre saint Thomas, qui leur administreraient le baptême; aussi leur ordonnait-il de faire bon accueil à ces saints hommes. Le peuple fut tellement touché des paroles de ce prophète, que nos frères en ont été très-bien reçus. » Nous allons maintenant reporter nos regards vers le Mexique ou la Nouvelle-Espagne, comme on l'appelait alors.

En 1535, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne fut confiée à Antonio de Mendoza, dont le zèle éclairé fut d'un grand secours aux missionnaires. Le nombre de ceux qui se firent chrétiens parmi les indigènes s'éleva à sept millions dans l'espace de quinze ans, de 1524 à 1539. Or, vu le petit nombre

d'ouvriers évangéliques, il était impossible de leur administrer le baptême selon le rituel romain. On adopta donc un autre mode pour conférer ce sacrement aux nouveaux convertis. On réunissait les néophytes sur une grande place, et on les divisait en trois classes, l'une des enfants, la seconde des femmes, la troisième des hommes. En commençant par les enfants, on en baptisait trois ou quatre avec toutes les cérémonies en usage dans l'Église; pour les autres, on se bornait à ce qui est rigoureusement essentiel au baptême. On agissait ainsi à l'égard des hommes et des femmes, et le même nom était attribué à tous les individus de chaque sexe qui se présentaient le même jour. Quoiqu'on abrégeât beaucoup cette cérémonie, elle absorbait souvent le jour entier, et les ministres du sacrement étaient si fatigués, qu'ils étaient obligés de se servir tantôt du bras droit, tantôt du bras gauche, jusqu'à ce que la faiblesse les empêchât de lever les mains. Mais cette manière de conférer le baptême souleva bien des difficultés dans les écoles de théologie. Alors une bulle intervint, qui, tout en validant ces baptêmes, parce que l'essentiel s'y trouvait et que les circonstances motivaient cette conduite, prescrivait que désormais on ne pourrait administrer le baptême, hors le cas de nécessité, sans employer les cérémonies ordinaires.

Une autre question, d'une nature assez singulière, vint à cette époque agiter les esprits. Des

Espagnols, pour tâcher de voiler aux yeux du monde l'injustice et la férocité de leur conduite envers les Indiens, s'avisèrent de soutenir que ces créatures n'étaient pas des hommes, mais des êtres privés d'une âme raisonnable et intelligente ; qu'en un mot ils étaient en tout semblables aux brutes, et qu'il était licite de les traiter comme tels. A cette odieuse interprétation, un cri d'indignation s'éleva de toutes parts parmi les missionnaires ; mais nul ne le fit entendre avec plus de force et d'énergie que cet apôtre de la charité dont nous avons déjà eu plus d'une fois occasion de parler, Las Casas, qu'on pourrait appeler à juste titre le saint Vincent de Paul des Américains. Cet homme de Dieu s'était lié avec Antonio de Mendoza, qu'il trouva toujours animé de douceur pour la conversion des indigènes. Les conseils de l'évêque de Chiapa eurent une heureuse influence sur la conduite du vice-roi envers eux, et, de concert avec deux autres évêques, ils rédigèrent un long mémoire adressé au pape, pour lui faire connaître les mœurs, la langue, la religion des Américains. Ils y prouvaient que ces peuples étaient en état de comprendre les vérités du christianisme ; ils y attestaient même que ces Indiens avaient plus de talent, de docilité et de vertus que les Espagnols. Un religieux dominicain, le père Bernardin de Minaya, fut chargé de porter ce mémoire ; il devait compléter de vive voix ce qui pouvait manquer dans l'exposé historique, et

achever de prouver devant le pape que les Américains étaient des êtres doués de raison et capables de recevoir le baptême. Le souverain pontife accueillit avec faveur l'envoyé de Las Casas ; il approuva en tout point les conclusions du mémoire, et, par un décret du 2 juin 1537, il déclara que non-seulement les indigènes de l'Amérique étaient aptes à recevoir la foi chrétienne et tous les sacrements de l'Église, mais qu'on ne pouvait, sans violer les lois divines et humaines, les priver de leur liberté et de leurs biens.

De Mexico, Las Casas était allé, en 1536, évangéliser la province de Nicaragua et les pays voisins. Comme le gouverneur se disposait à y envoyer une armée, le saint missionnaire s'y opposa avec succès, se fondant sur ce que le roi d'Espagne n'avait chargé que lui de découvrir l'intérieur de ces terres et d'y prêcher la foi. Envoyer une armée dans ces contrées, c'était y porter le plus terrible des fléaux, la ruine et le pillage. Au lieu d'hommes armés, Las Casas fit partir pour cette contrée six religieux franciscains sous la conduite du frère Antonio Ciudad-Rodrigo, ministre de la province franciscaine. Ces religieux, en explorant les contrées du Nord, recueillirent en deux ans beaucoup de fruits de conversions.

L'accord qui régnait entre les vues de Mendoza et celles de Las Casas assura le succès de plusieurs incursions pacifiques que ce dernier fit en diffé-

rentes provinces d'Andradas, aidé de trois autres dominicains. Mais il retourna bientôt en Espagne, à la prière de l'évêque de Guatemala, vivement affligé de ce qu'un chef particulier avait songé à une expédition militaire pour cette contrée. Las Casas était en outre chargé non-seulement de demander un grand nombre de missionnaires, mais encore d'agir efficacement pour faire renouveler les anciennes ordonnances relatives aux indigènes, spécialement celles qui défendaient de procéder à de nouvelles conquêtes sans l'avis des prêtres, et qui voulaient qu'ils fussent chargés d'explorer les lieux et les peuples avant d'entrer chez eux avec la force armée. Ce voyage fut couronné de succès, et Las Casas revint bientôt en Amérique avec de nouveaux coopérateurs, et les décisions royales qu'il avait provoquées, décisions toutefois qu'il était plus facile d'obtenir que de faire exécuter.

Cet évêque de Guatemala, dont nous venons de parler, était le premier qui occupait ce siége après son érection par Paul III. Il se nommait François Marzoquin. Aussitôt après son installation, on vit sa ville épiscopale se couvrir de monuments pieux et utiles : des écoles, des colléges, des hôpitaux, des maisons de retraite pour les deux sexes s'élevèrent à sa voix, et ce spectacle d'une sainte activité pour servir l'humanité et la religion se montrait de toutes parts sur le sol américain que la foi avait sanctifié.

François Marzoquin eut pour auxiliaires, dans les travaux de son ministère, de saints et savants prélats, comme Las Casas, pris dans divers ordres religieux ou appartenant au clergé séculier. Parmi ces missionnaires, nous citerons Pierre de Angulo et Louis Caruer, qui se signalèrent dans les circonstances que nous allons rapporter.

Au nord de Guatemala se trouvait un peuple belliqueux qui avait toujours repoussé les Espagnols; mais là où le soldat ne put pénétrer avec son épée, le missionnaire y aborda avec l'Évangile sous le bras. Voici comment cet événement eut lieu : les missionnaires firent apprendre quelques cantiques à des colporteurs accoutumés à pénétrer dans la *Terre de Guerre* (c'était le nom que les Espagnols avaient donné au pays habité par ce peuple indomptable); ils recommandèrent à ces marchands ambulants de chanter ces cantiques au milieu des peuplades qu'ils visiteraient, et ils leur donnèrent des instructions à ce sujet. Les colporteurs s'acquittèrent de cette mission avec intelligence, et même avec plaisir; car le chant de ces cantiques réunissait autour d'eux la foule, et ils en profitaient pour débiter les objets de commerce qu'ils importaient dans ce pays. Un cacique surtout fut frappé de ces chants; il ne se lassait pas d'interroger les marchands sur les mystères qu'ils contenaient. Ceux-ci répondirent de leur mieux aux questions qui leur étaient adressées, ajoutant que pour avoir

de plus amples explications il fallait s'adresser aux savants dans cette religion qui étaient à Guatemala. Le cacique résolut alors d'envoyer des députés aux missionnaires, pour les engager à venir dans son pays.

Les dominicains furent fort agréablement surpris à l'arrivée de cette députation. Pierre de Angulo et Louis Caruer furent chargés d'aller chez ce peuple guerrier lui annoncer la parole de Dieu. Les indigènes écoutèrent avidement les vérités que ces deux religieux leur proposaient, et les réponses faites à leurs doutes. En même temps ils observaient d'un œil inquiet les nouveaux venus, ne leur accordant de confiance qu'après avoir vu la douceur de leurs mœurs, la simplicité de leur vie, leur application au travail et leur désintéressement. Le cacique fut un des premiers à demander le baptême, et il contribua depuis à la conversion de la peuplade. Il fit bâtir une chapelle et un autel où l'on commença à dire la messe. Les principaux d'entre eux y assistaient dans l'intérieur de cette chapelle, les autres rangés autour, mais tous dans une attitude qui révélait le respect dont ils étaient pénétrés pour cette sainte cérémonie.

Les ministres de l'Évangile, contents de leurs conquêtes, voulurent en tenter d'autres en s'avançant dans le pays. Le cacique eût bien désiré les retenir près de lui; mais il n'osa pas s'opposer au dessein qu'ils avaient manifesté de porter ailleurs le bienfait que lui-même avec reçu. Seulement il

pria les missionnaires de vouloir bien accepter une escorte ; l'expérience prouva qu'elle n'était pas nécessaire : Dieu veillait sur ses apôtres, que les indigènes reçurent partout avec les mêmes témoignages d'affection, et dans la bouche desquels la parole de Dieu fut également féconde.

Le cacique de cette autre peuplade ne seconda pas moins que le premier les efforts des dominicains, qui, apportant ici l'œuvre de la civilisation, tirèrent de la barbarie ces peuples à demi sauvages pour les réunir en bourgades, où des liens civils se formèrent en même temps que la société spirituelle s'affermit. Les progrès furent si heureux, que François Marzoquin, évêque de Guatemala, voulût visiter lui-même ce point naguère si redouté de son diocèse. Les difficultés de ce voyage ne rebutèrent point son zèle paternel; et quand, parvenu dans cette terre bénie, il se vit entouré de ces loups transformés en agneaux, le prélat ne put contenir la joie de son âme ; il rendit de grandes actions de grâces à Dieu, toujours admirable dans ses œuvres. Alors la *Terre de Guerre* perdit son nom pour prendre celui de la *Véritable Paix*, *Vera Paz*, qui devait perpétuer le souvenir de son heureuse transformation. On y bâtit une ville destinée à en devenir la capitale. Pierre de Angulo en fut nommé le premier évêque; mais avant d'avoir été revêtu du caractère épiscopal, il rendit son âme à Dieu, le 1er avril 1562.

Le père Louis Caruer, qui avait tant contribué avec Pierre de Angulo à transformer la *Terre de Guerre* en *Terre de Paix*, voyant l'heureux succès qui avait couronné ses travaux, voulut aller chez d'autres nations porter les lumières de l'Évangile. Il se dirigea vers la Floride; mais le peuple qui l'habitait, indigné des cruautés commises par les Espagnols, prit le religieux pour un de ces hommes féroces, et, victime d'une cruelle méprise, le missionnaire périt égorgé; son corps, divisé en morceaux et rôti, fut ensuite dévoré.

Cette fin déplorable du père Caruer est racontée par le vénérable Las Casas dans un des nombreux ouvrages qu'il composa dans sa retraite. C'est ici le lieu de faire connaître les dernières années de cet illustre apôtre de l'Amérique.

Après avoir passé soixante-six ans dans les travaux de l'apostolat, Las Casas donna sa démission d'évêque de Chiapa, et se retira en Espagne, où il vécut dans la retraite, sans abandonner la cause des Américains, en faveur desquels il ne cessa d'écrire qu'en cessant de vivre. Il mourut à Madrid en 1566, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Ses labeurs ne furent pas sans fruit: avant sa mort il eut la consolation de voir l'Américain et l'Espagnol égaux devant la loi, et près de l'être en toutes choses, si quelque âme généreuse voulait marcher sur ses traces. Les missionnaires le voulurent tous. Aussi avec le temps l'esclavage des

indigènes fut aboli ; il est vrai qu'il fut remplacé par celui des nègres, que l'on transporta des côtes d'Afrique dans les colonies du nouveau monde, et les ennemis de Las Casas l'ont accusé d'avoir imaginé la traite des noirs pour sauver les Indiens de l'esclavage. Ce reproche, élevé par Herrara et accueilli trop légèrement par Robertson, tombe de soi-même quand on connaît le caractère et les écrits de Las Casas. D'abord on ne peut l'accuser d'avoir imaginé la traite ; car ce commerce était exploité par les Portugais longtemps avant la première expédition de Christophe Colomb, et les Espagnols eux-mêmes amenèrent des nègres à Hispaniola et à Cuba avant que Las Casas fût en âge d'exercer le saint ministère. Non-seulement il ne recommande pas la traite dans ses ouvrages, mais il y parle des nègres pour plaindre leur sort, qu'il voudrait pouvoir adoucir. Enfin, si l'on considère que Las Casas traversa quatorze fois les mers qui séparent les deux continents ; qu'il parcourut plus souvent encore les vastes régions du nouveau monde dans toutes les directions ; qu'il ne cessa d'exercer en Amérique les fonctions de missionnaire et de pacificateur ; qu'il courut les dangers les plus imminents, fut en butte aux persécutions des hommes puissants dont il dénonçait les crimes, on ne pourra s'empêcher de reconnaître dans Las Casas une de ces âmes sublimes dévorées par l'amour de Dieu et du prochain, et que le Ciel envoie de temps en temps à

la terre pour remplir quelque grande et importante mission ; et certes il ne doit venir à la pensée de personne que cet amour de l'humanité ait pu se fractionner en quelque sorte pour se porter sur une seule race d'hommes, à l'exclusion d'une autre race non moins malheureuse et non moins digne de pitié.

Pendant que les lumières de la foi pénétraient en Amériqué à l'aide des saints missionnaires dont nous venons d'esquisser rapidement les travaux, d'autres contrées, situées à l'extrême Orient, entendaient aussi la parole de Díeu, annoncée par les membres d'un nouvel ordre religieux qui devait procurer aux missions catholiques d'immenses et rapides conquêtes.

CHAPITRE V

Origine de la compagnie de Jésus. — But que se proposait son fondateur, saint Ignace. — Saint François Xavier, un de ses premiers disciples. — Son départ pour l'Orient. — Ses travaux pendant la traversée. — Son arrivée à Goa. — État de la religion dans cette contrée. — Ses prédications au cap Comorin et sur la côte de la Pêcherie. — Moyen qu'il emploie pour se faire entendre des habitants. — Ses succès dans ce pays. — Son retour à Goa. — Chargé du séminaire, il le remet aux jésuites. — Son retour sur la côte de la Pêcherie. — Son excursion dans le royaume de Travancor. — Sa réputation répandue dans les Indes. — Conversion des Manarais. — Voyage de Xavier à Cochin. — Il va prêcher à Malacca. — Il convertit un Japonais qui s'embarque avec le saint pour Goa. — Il convertit un roi de l'île de Ceylan. — De retour à Goa, il achève l'instruction du Japonais qu'il a amené de Malacca. — Celui-ci est baptisé par l'évêque et reçoit le nom de Paul de Sainte-Foi. — Xavier prend la résolution d'aller prêcher l'Évangile au Japon. — Son arrivée à Cangoxima. — Il apprend la langue japonaise et commence aussitôt à prêcher. — Ses premiers succès. — Il se rend à Firando. — Conversion d'un prince nommé Ekandono. — Succès extraordinaires qu'il obtient à Firando. — Voyage à Méaco; prédication à Amanguchi. — Fatigues que le saint missionnaire eut à endurer pendant ce voyage. — Arrivée à Méaco. — Importance de cette ville, l'une des deux capitales de l'empire. — Retour à Amanguchi. — Sa présentation au roi. — Il se rend à Fuchéo, et est reçu par le roi de Bungo. — Conversion de quelques bonzes. — Xavier retourne aux Indes. — Il se propose d'aller évangéliser la Chine. — Il surmonte toutes les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ce projet. — Il tombe malade dans l'île de Sancian. — Sa mort. — Éloge de ce saint par les écrivains protestants. — Coup d'œil sur les événements qui suivirent la mission de saint François Xavier au Japon. — Révolution dans cette contrée. — Persécution contre la religion chrétienne. — Dernières nouvelles de cet empire.

« Le Seigneur, qui veille sur son Église pour lui donner les secours dont elle a besoin, fit naître dans

le XVI[e] siècle saint Ignace, et avec lui une nouvelle compagnie d'hommes que nous verrons souvent concourir avec un zèle mêlé de bonheur à l'œuvre des missions. La compagnie de Jésus a eu ses gloires dans l'histoire des missions étrangères, comme dans les sciences et les lettres ; il faudrait plusieurs volumes pour dire les noms et les faits principaux de ceux qui, sortis de son sein, sont allés porter le nom de Jésus-Christ chez les nations idolâtres ; il nous suffira d'indiquer les traits les plus saillants, et nous renverrons les lecteurs, pour les détails circonstanciés, aux ouvrages spéciaux.

« Saint Ignace, en jetant les fondements d'un nouveau corps religieux, avait surtout en vue la conversion des idolâtres, dont le malheureux état excitait toutes ses sympathies. Plus d'une fois il exprima le désir qui l'animait d'aller lui-même porter la foi chez les musulmans et de la cimenter par le martyre. Et quand il eut réuni autour de lui ses premiers disciples en société, le vœu qu'il leur fit faire dans les cryptes de l'église de Montmartre (1) fut celui d'aller en Palestine pour prêcher Jésus-Christ.

« Parmi ces premiers disciples de saint Ignace se trouvait un jeune Espagnol plein d'ardeur et d'am-

(1) C'était une profonde et obscure carrière où saint Ignace se retirait quelquefois pendant qu'il habitait Paris, et qui lui rappelait la caverne de Manresa, près du mont Serrat, en Espagne, où il avait passé les premières années de sa conversion.

bition, mais d'une ambition toute pure et toute sainte, depuis qu'Ignace lui avait fait entendre ce mot comme un remords au milieu de ses projets d'avenir : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Les passions sont d'inestimables bienfaits du Ciel quand elles sont bien dirigées ; elles deviennent des leviers puissants dont Dieu se sert pour faire le bien. Saint François Xavier n'a été un apôtre étonnant le monde par la rapidité de ses conquêtes, que parce qu'il avait dans son cœur une ambition immense. Une fois lancé dans la carrière évangélique, son zèle n'eut plus de bornes ; il traversait des royaumes et convertissait des nations entières (1). »

Xavier quitta Rome avec l'ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1538. Passant près du lieu de sa naissance, il ne voulut point rendre une dernière visite à ses parents, peut-être dans la crainte de trop affliger leur tendresse.

A Lisbonne, il reçut plusieurs lettres de son oncle Martin d'Azpileneta, professeur de théologie à Coïmbre, qui le pressait de se rendre auprès de lui. Xavier refusa constamment. Le docteur lui ayant témoigné de l'inquiétude sur son genre de vie, il lui répondit qu'il ne devait point s'arrêter à ce qu'on disait du nouvel institut ; qu'il importait peu

(1) *Encyclopédie catholique*, art. *Missions*, par M. l'abbé J. de la Coste.

d'être jugé par les hommes, par ceux surtout qui jugent sans connaissance de cause.

Quand le temps du départ fut arrivé, le roi de Portugal lui remit quatre brefs du pape Paul III. Dans les deux premiers, le souverain pontife l'établissait nonce apostolique et lui donnait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Éthiopie; et dans le quatrième, aux autres princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter aucune provision. Il ne prit que quelques livres de piété, destinés à l'usage des nouveaux convertis.

La flotte mit à la voile sous le commandement d'Alphonse de Sousa, nommé vice-roi des Indes, lequel voulut avoir le saint sur son navire. Il s'y trouvait bien mille personnes; Xavier les regarda comme un troupeau confié à ses soins. Il catéchisait les matelots, et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Les froids insupportables du cap Vert, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et des viandes sous la ligne ayant produit des maladies fâcheuses, il donna les plus grandes preuves de charité pour les besoins spirituels et corporels de l'équipage; ce qui le fit surnommer dès lors le saint Père; et ce nom lui demeura le reste de ses jours, même parmi les mahométans et les idolâtres.

Après cinq mois de navigation, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance et aborda vers la fin

d'août à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, où elle fut obligée de passer l'hiver. Elle ne quitta ce port que le 13 mars 1542, et arriva à Goa le 6 mai suivant, treize mois après son départ de Lisbonne. Xavier n'eut pas plutôt pris terre qu'il se rendit à l'hôpital, où il choisit son logement; mais il ne voulut exercer aucune fonction sans avoir vu l'évêque de Goa et sans avoir obtenu le consentement de ce prélat.

L'état où se trouvait la religion dans le pays qu'il devait évangéliser fit couler ses larmes et enflamma son courage. Les Portugais lui parurent privés de tout sentiment religieux, tant il voyait en eux un oubli profond de la morale et de l'humanité. L'évêque de Goa et ses collaborateurs essayaient vainement de les ramener à une conduite moins scandaleuse, leur montrant la triste influence de leur conduite sur les indigènes : tout était inutile, il n'y avait pas de digue qu'on pût opposer à ce torrent. Xavier n'en résolut pas moins de travailler à leur conversion; plus l'obstacle paraissait difficile à franchir, plus son zèle augmenta de vivacité, et bientôt, avec le secours de la grâce, il obtint des fruits précieux de ses travaux.

Xavier, apprenant qu'à l'orient de la presqu'île, sur la côte de la Pêcherie, il y avait un peuple connu sous le nom de *Paravas* ou Pêcheurs, résolut d'y aller établir sa mission. Ce qui le détermina surtout, c'est que ces peuples parlaient la langue

malabare, dont il avait déjà quelque connaissance. Il s'embarqua donc pour ce pays, et prit terre au cap Comorin. Il commença l'exercice de son apostolat dans un village rempli d'idolâtres. Mais à tout ce que le missionnaire leur disait en fait de religion, ils répondaient qu'ils ne pouvaient changer la leur qu'après en avoir obtenu permission du seigneur du pays. Cependant la vue des miracles dont le saint accompagnait ses prédications en toucha un grand nombre, qui n'attendirent la permission de personne pour se faire instruire et baptiser. Encouragé par ce premier succès, il gagna la côte de la Pêcherie. Après avoir mieux étudié la langue malabare, il traduisit dans cet idiome les principales prières du chrétien, le signe de la croix, le Symbole, le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*, et enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur ce qu'il put de sa traduction, et se mit à parcourir les villages une sonnette à la main, rassemblant ainsi autour de lui un grand nombre d'enfants et quelques adultes auxquels il enseignait la doctrine chrétienne. Les enfants étaient surtout dociles à ses leçons, et apprenaient facilement par cœur ce qu'il leur disait; quand il les voyait suffisamment instruits, il les chargeait de répéter à leurs parents, à leurs domestiques et à leurs voisins tout ce qu'ils avaient retenu de ses leçons.

Le dimanche il assemblait dans une chapelle les hommes, les femmes, les garçons et les filles. Il

leur faisait des instructions simples et familières pour mettre à la portée de leur intelligence les sublimes vérités de la religion, puis il leur apprenait et leur faisait répéter les formules des prières du chrétien.

Le saint homme forma des catéchistes (1) qui lui furent d'un grand secours pour achever les conversions que ses discours avaient commencées. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable. La multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande, qu'à force de baptiser continuellement il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait souvent en redisant tant de fois les prières usitées pour la célébration de ce sacrement.

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas. La moisson était si abondante, qu'il crut devoir partir pour Goa, sur la fin de 1543, pour se procurer des coopérateurs. On lui confia le soin du séminaire dit de Sainte-Foi, lequel avait été fondé pour l'éducation des jeunes Indiens. Son zèle l'appelant ailleurs, il remit le gouvernement de cette mission entre les mains des membres de la compagnie de Jésus qu'on avait envoyés aux Indes. Il agrandit le séminaire et dressa les règlements qu'on y devait suivre pour former les jeunes

(1) On donne ce nom à ceux qui sont chargés d'initier aux préceptes de la religion chrétienne les enfants ou les idolâtres, et de les préparer à recevoir les sacrements.

gens aux lettres et à la piété. Ce séminaire prit alors le nom de Saint-Paul, de son église, qui était dédiée sous le vocable de cet apôtre. Par la même raison, les disciples de saint Ignace attachés à cet établissement furent appelés pères de Saint-Paul, ou paulistes.

L'année suivante, Xavier retourna chez les Paravas avec quelques ouvriers évangéliques, tant Indiens qu'Européens, qu'il distribua dans différents villages. Il en emmena quelques-uns avec lui dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. Il vit quelquefois un village entier recevoir le baptême en un jour. Le saint s'avança dans les terres; mais, comme il ne savait pas la langue du pays, il se contentait de baptiser les enfants et de servir les malades qui faisaient suffisamment connaître leur état par signe. Mais bientôt il sut se faire comprendre, et souvent il prêchait dans la plaine devant cinq à six mille personnes rassemblées. Ses prédications, et les miracles éclatants qui les accompagnaient, touchèrent tellement ce peuple, que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois.

La réputation du saint missionnaire se répandit dans toutes les Indes; les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser. Il lui vint entre autres des députés des Manarais, qui

demandaient le baptême avec instance. Comme il ne pouvait encore quitter le royaume de Travancor, parce qu'il fallait affermir la chrétienté qu'il avait établie, il leur envoya un missionnaire dont il connaissait le zèle. Il y en eut un très-grand nombre qui se convertirent et reçurent le baptême. L'île de Manar, située vers la pointe la plus septentrionale de Ceylan, était alors sous la domination du roi de cette partie de l'île qu'on nomme le Jafanapatan. Ce prince, qui haïssait la religion chrétienne, voulut en arrêter les progrès dans l'île de Manar. Il fit périr six à sept cents chrétiens manarais, qui tous confessèrent la foi et aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie que de la conserver en retournant à l'idolâtrie. Depuis, ce roi fut tué par les Portugais quand ils firent la conquête de l'île de Ceylan.

Xavier fit un voyage à Cochin pour conférer avec le vicaire général des Indes sur les moyens de remédier aux désordres des Portugais, qui étaient un grand obstacle à la conversion des idolâtres. Il l'engagea même à retourner en Portugal pour instruire le roi de ce qui se passait; et il lui remit une lettre pour ce prince, dans laquelle il le conjurait, par les motifs les plus pressants, de faire servir sa puissance à procurer la gloire de Dieu, et d'employer les moyens propres à réprimer les scandales.

Il résolut alors d'exécuter le projet qu'il méditait d'aller prêcher l'Évangile dans l'île de Manassar. Il s'embarqua pour Malacca, ville fameuse de la pres-

qu'île du Gange. Le commerce y attirait, outre les Indiens, les Arabes, les Perses, les Chinois et les Japonais. Les Sarrasins l'enlevèrent au roi de Siam et y établirent le mahométisme. Mais Albuquerque s'en empara en 1511, et elle appartenait aux Portugais dans les temps dont nous parlons. Le saint y arriva le 25 septembre 1545. Par ses instructions, appuyées de divers miracles, il retira du vice de mauvais chrétiens, et convertit un grand nombre de mahométans et d'idolâtres. Parmi ces derniers, nous citerons un Japonais nommé Auger, qui, sur la renommée de Xavier, vint le trouver à Malacca, écouta ses instructions avec ferveur, et accepta la proposition que lui fit le saint missionnaire de l'accompagner à Goa avec ses domestiques.

Le vaisseau qu'ils montèrent était en destination de Cochin. Ils y abordèrent après une violente tempête qui mit le navire en péril, et qui ne fut apaisée que par les prières du saint. De Cochin, Xavier alla visiter les villages de la côte de la Pêcherie. Il fut singulièrement édifié de la ferveur de la nouvelle chrétienté qu'il y avait établie. Il demeura quelque temps à Manassar, près du cap Comorin, et retourna dans l'île de Ceylan, où il convertit le roi de Candy.

Enfin il partit pour Goa, et y arriva le 20 mars 1548. Étant dans cette ville, il acheva d'instruire Auger et ses deux domestiques. Ils furent baptisés solennellement par l'évêque de Goa. Auger

voulut porter le nom de Paul de Sainte-Foi ; un de ses domestiques reçut le nom de Jean, l'autre celui d'Antoine.

Ce fut alors que le saint missionnaire prit la résolution d'aller prêcher l'Évangile dans le Japon. En attendant que la navigation devînt libre, il se prépara par la prière à cette importante mission, puis il partit pour Malacca, dans la vue de passer de là au Japon. Il surmonta toutes les difficultés qu'on lui opposa pour empêcher ce voyage. Après être resté quelque temps à Malacca, il s'embarqua pour sa destination sur un vaisseau chinois, emmenant avec lui Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques baptisés à Goa. Ils arrivèrent le 15 août 1549 à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma, au Japon. La langue japonaise est difficile ; mais Xavier s'y appliqua avec un travail si assidu, qu'après en avoir appris les éléments de Paul de Sainte-Foi pendant le voyage, il se trouva presque dès le moment de son arrivée en état de traduire dans cet idiome le Symbole des apôtres avec les explications qu'il en avait déjà faites autrefois. Il apprit ensuite cette traduction par cœur, et commença aussitôt à prêcher.

Paul de Sainte-Foi, qui était de la ville de Cangoxima, seconda de tout son pouvoir le zèle de l'apôtre, et usa de son influence sur sa famille et sur ses amis pour les engager à écouter les paroles de l'apôtre. Il fit plus encore : il alla trouver le roi

de Saxuma, qui faisait sa résidence à six lieues de Cangoxima ; il lui parla des vertus et des miracles de Xavier, et lui inspira le désir de le connaître. Il présenta le saint missionnaire au prince, qui lui fit l'accueil le plus bienveillant, et lui permit d'annoncer la foi à ses sujets. Dès lors il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux apostoliques, n'ayant d'autre obstacle à surmonter que l'opiniâtreté des bonzes (prêtres des idoles), qui firent tous leurs efforts pour arrêter les progrès de son apostolat.

La connaissance que Xavier avait de la langue du pays, quoique peu développée encore, fut néanmoins pour lui une source de succès dans ses travaux évangéliques. Il répandit partout la traduction qu'il avait faite du Symbole avec ses commentaires, et cette exposition du dogme catholique entretint les conversions qu'il avait opérées, et en détermina de nouvelles.

Après un an de séjour à Cangoxima, Xavier en partit pour aller à Firando, capitale d'un autre petit royaume. Il ne pouvait plus exercer son ministère à Cangoxima : le roi de Saxuma, irrité de ce que les Portugais abandonnaient les côtes de son royaume pour transporter leur commerce à Firando, lui avait retiré la permission d'instruire ses sujets ; il donna même le premier signal de cette persécution contre le christianisme qui devait plus tard en détruire tous les vestiges, au moment où le zèle de ses pieux missionnaires rappelait les vertus et

l'héroïsme des premiers âges de l'Église. Mais ceux de ses sujets qui avaient embrassé l'Évangile furent fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, et déclarèrent qu'ils souffriraient plutôt l'exil et la mort que de renoncer à la foi.

En allant à Firando, il prêcha dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono et vassal du roi de Saxuma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ. De ce nombre fut l'intendant du prince. C'était un homme âgé, qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion qu'il avait embrassée. Xavier, en partant, lui recommanda d'avoir soin des autres chrétiens ; il les assemblait tous les jours dans sa maison pour réciter avec eux différentes prières. Il leur lisait, le dimanche, l'explication de la doctrine chrétienne. La conduite de ces fidèles était si édifiante, qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le roi de Saxuma lui-même redevint favorable au christianisme et s'en déclara le protecteur.

Enfin le saint missionnaire arriva à Firando. Il fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses États. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire ; il baptisa plus d'idolâtres à Firando en vingt jours qu'il n'avait fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté florissante sous la conduite de l'un des deux jésuites qui l'accompagnaient, et il partit pour Méaco, avec l'autre et deux chrétiens japonais. Ils

allèrent par mer à Fataia, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale du royaume de Naugato, renommé pour ses mines d'argent, les plus abondantes du Japon. Il régnait dans cette ville une effroyable corruption de mœurs. Le saint y prêcha en public, devant le roi et sa cour; mais ses prédications y produisirent peu de fruits, ou plutôt il n'en retira guère que des insultes et des affronts. Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Méaco avec ses trois compagnons. On était alors à la fin de décembre 1550. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables; la terre était couverte de neige, et le froid était très-piquant. On rencontrait de toutes parts des torrents impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire la route nu-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier y prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mots convenables pour exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc que, n'ayant jamais connu ce Dieu, il n'était pas surprenant qu'ils ne pussent exprimer son nom, mais que les Portugais l'appelaient *Deos*. Il répétait souvent ce mot; et il le prononçait avec une onction et un ton de voix qui inspiraient aux païens mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il parla dans deux

bourgs avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à échapper au danger qui le menaçait. Enfin il arriva à Méaco au mois de février de l'année 1551.

Méaco est l'ancienne capitale du Japon, Jeddo la nouvelle. En 1551, le dairi, le cubosama et le saço tenaient leur cour à Méaco. Le dairi est le chef souverain religieux du Japon; le cubosama, le chef laïque ou l'empereur, et le saço est le grand prêtre. Les dairis étaient autrefois pour les Japonais à peu près ce qu'étaient les califes pour les mahométans. Dans l'origine, ils réunissaient tous les pouvoirs, spirituel et temporel : les cubos n'étaient que leurs généraux ou lieutenants, comme les sultans l'étaient des califes. Avec le temps, les cubos, comme les sultans, se rendirent maîtres absolus, mais en gardant toujours une apparence de soumission envers le souverain ecclésiastique, duquel ils recevaient leur investiture. Les divers rois, et il y en avait un grand nombre, étaient vassaux de l'un et de l'autre.

La ville de Méaco, située dans l'île de Niphon, la principale du groupe qui compose l'empire du Japon, est célèbre par ses manufactures de toiles peintes, par ses vernis, ses peintures, ses ouvrages en or, en cuivre, en acier, etc. Sa population, à la fin du XVIIe siècle, s'élevait à environ six cent mille âmes. Jeddo, située dans la même île, est présente-

ment la plus grande ville de l'empire. C'est là que le cubo ou cubosama (l'empereur séculier) fait sa résidence.

Saint François Xavier, arrivé à Méaco, fit d'inutiles efforts pour obtenir une audience du dairi, du cubosama ou du saço. Les troubles occasionnés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât, et il vit que les esprits n'étaient pas encore disposés à ouvrir les yeux à la vérité. Il sortit de Méaco au bout de quinze jours pour retourner à Amanguchi. La pauvreté de son extérieur l'empêchant d'être reçu à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays. Il se présenta donc avec un appareil et un cortége capables d'imposer, et il fit quelques présents au roi. Il lui donna entre autres choses une horloge sonnante. Par là il obtint la protection du prince avec la permission de prêcher l'Évangile. Il baptisa trois mille païens dans la ville d'Amanguchi.

Xavier, après avoir recommandé les nouveaux chrétiens aux deux jésuites qu'il laissait à Amanguchi, partit de cette ville vers la mi-septembre 1551. Suivi de deux chrétiens japonais qui avaient sacrifié tous leurs biens pour embrasser l'Évangile, il se rendit à pied à Fucheo : c'était là que le roi de Bungo faisait sa résidence. Il avait entendu parler du père François Xavier, et il désirait ardemment le voir : aussi le reçut-il de la manière la plus honorable. Quelques bonzes furent

touchés de ses paroles et se convertirent; mais le plus grand nombre ne cherchait qu'à lui nuire. Ses prédications et ses entretiens particuliers eurent beaucoup d'efficacité sur le peuple, qui venait en foule lui demander le baptême. Le roi lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme; mais, n'ayant pas la force de résister à ses passions, il ajourna sa conversion. Toutefois les instructions de Xavier ne furent pas perdues: il se les rappela plus tard, quitta le désordre dans lequel il vivait, et reçut le baptême. Le saint missionnaire, après avoir pris congé du roi, s'embarqua pour retourner dans l'Inde le 20 novembre 1551. Il était resté au Japon deux ans et quatre mois. Comme il faisait veiller à la conservation de cette chrétienté naissante, il y envoya trois jésuites, qu'un grand nombre d'autres suivirent bientôt après.

En quittant le Japon, une pensée dominante occupait l'esprit de Xavier: il voulait aller annoncer l'Évangile dans l'empire de la Chine. Ce qui l'avait porté à cette résolution, c'était d'avoir souvent entendu les Japonais de la classe élevée lui objecter, lorsqu'il les pressait de se convertir, que les sages et les savants de la Chine n'avaient point embrassé la foi. Les difficultés de toute nature qui s'opposaient à l'exécution de son dessein ne purent l'arrêter ni même le faire hésiter un instant. Il avait surmonté tous les obstacles, et déjà il touchait au but tant désiré, quand il tomba malade dans l'île de

Sancian, à vingt-cinq lieues des côtes de la Chine, vis-à-vis de Canton. Le mal fit des progrès rapides, et le 2 décembre 1552 le saint rendit son âme à Dieu en prononçant ces paroles : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum :* « Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu. » Il était seulement âgé de quarante-quatre ans, dont il avait passé dix et demi dans ses laborieuses missions.

Le cadre resserré de cet ouvrage ne nous a pas permis d'entrer dans tous les détails si intéressants de la vie du saint apôtre des Indes; nous engageons nos jeunes lecteurs à consulter les historiens qui se sont spécialement occupés d'écrire une vie si courte et cependant si bien remplie. L'histoire du père Bouhours est la plus complète qui existe sur ce sujet. On y verra les nombreux et éclatants miracles qu'il fit dans le cours de ses missions, et qui durent contribuer beaucoup à leur succès (1). Cependant nous ne pouvons résister au désir de citer l'éloge de ce saint fait par deux écrivains qu'on ne pourra soupçonner de partialité ; car ils sont l'un et l'autre protestants : l'un est Richard Haklvit, mininistre anglican. Voici comment il s'exprime à l'égard de Xavier :

(1) Un des plus remarquables de ses miracles, la résurrection d'une jeune fille opérée au Japon, a été le sujet d'un tableau capital, fait par le Poussin, pour le noviciat des jésuites de Paris, et qui est aujourd'hui au musée du Louvre, dans la grande galerie.

« Sancian est une île dans les confins de la Chine, et proche du port de Canton, fameuse par la mort de François Xavier, ce digne ouvrier évangélique, et ce divin maître des Indiens en ce qui concerne la religion; qui, après de grands travaux, après plusieurs injures et des croix infinies souffertes avec beaucoup de patience et de joie, mourut dans une cabane sur une montagne déserte, le 2 décembre de l'année 1552, dépourvu de toutes les commodités de ce monde, mais comblé de toutes sortes de bénédictions spirituelles, ayant fait connaître auparavant Jésus-Christ à plusieurs milliers de ces Orientaux. Les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres miraculeuses de ce saint homme (1). »

Le voyageur protestant Tavernier parle également de ce saint comme pourrait le faire un catholique. « Saint François Xavier, dit-il, finit en ce lieu (à Sancian) sa mission avec sa vie, après avoir établi la foi chrétienne avec des progrès admirables dans tous les lieux où il avait passé, non-seulement par son zèle, mais aussi par son exemple et par la sainteté de ses mœurs. Il n'a jamais été dans la Chine; néanmoins il y a beaucoup d'apparence que le christianisme qu'il avait établi dans l'île de Niphon s'étendit dans les pays voisins et se multi-

(1) *Les Principales Navigations de la nation anglaise,* t. II, part. II, par le R. Richard Haklvit.

plia par les soins de ce saint homme, qu'on peut nommer à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes (1). »

Nous terminerons ce chapitre en jetant un coup d'œil rapide sur les événements qui suivirent au Japon le départ de saint François Xavier. La semence de l'Évangile qu'il avait jetée dans cette contrée fructifia à tel point, que, quand la persécution s'y alluma, on comptait dans cet empire quatre cent mille chrétiens. Paul de Sainte-Foi, le père de cette Église, mourut dans de grands sentiments de piété, en 1557. Le prince d'Omura reçut le baptême en 1562. Ce prince et les rois de Bungo et d'Arima, qui avaient été également baptisés, envoyèrent au pape Grégoire XIII, en 1582, des ambassadeurs choisis parmi leurs proches parents. Ce fut le père Valegnani, jésuite, qui les accompagna dans ce voyage. On les reçut d'une manière fort honorable en Portugal, en Espagne, en Italie, partout où ils passèrent; mais la réception fut plus brillante encore à Rome. (Voir à ce sujet notre Histoire du pape Sixte V.)

La foi devenait de jour en jour plus florissante au Japon. Il y avait en 1586 deux cent cinquante églises, trois séminaires, un noviciat de jésuites et plusieurs religieux de Saint-François. Le cubo ou empereur Nabunanga, rempli de haine contre les

(1) Recueil de plusieurs relations, etc.

bonzes, était très-favorable aux missionnaires, et Vatadono, son premier ministre, se déclarait hautement le protecteur de la religion chrétienne. On se flattait enfin de l'espérance de convertir en entier le Japon ; mais une révolution inattendue vint tout à coup changer la face des choses.

Nabunanga ayant péri de mort violente, Fide-Jos, vingt-neuvième cubosama ou général des troupes qui résidaient à Jeddo, se fit donner, par le dairi, le titre de combacu et celui de taïcosama, s'empara de la régence, puis de l'empire, après avoir fait mettre à mort l'héritier de la couronne impériale. Il soumit tout le Japon ; soit par politique, soit par la force des armes ; il supprima tous les petits rois ou jacotas, vassaux de l'empire, et son autorité s'étendit directement et sans intermédiaire sur tous les Japonais. Il fut quelque temps favorable aux chrétiens ; mais on les lui rendit depuis suspects à cause de leur nombre et des progrès que faisait leur religion. En 1586, il publia un édit pour défendre à tous les Japonais d'embrasser la foi. Peu de temps après, il fit crucifier plusieurs chrétiens. Vingt mille moururent pour Jésus-Christ en 1590. Dès lors la religion fut aux prises avec la persécution, qui ne cessa que lorsqu'on la vit anéantie dans l'empire japonais (1).

(1) Voir, pour les détails de la persécution de l'Église du Japon, la grande Histoire de Charlevoix, ou l'abrégé de cet ouvrage, publié par Alfred Mame et fils.

Espérons toutefois que le sang de tant de martyrs n'aura pas été répandu en vain. Le temps n'est peut-être pas éloigné où le Japon renaîtra à la foi. Les États-Unis viennent d'obtenir l'entrée libre de deux ou trois ports de cet empire. Cet exèmple sera sans doute suivi par les nations maritimes de l'Europe, et notamment par l'Angleterre et la France. Alors les missionnaires catholiques auront la faculté de pénétrer encore une fois dans ces contrées, et d'y rallumer le flambeau de la foi, qui doit peut-être un jour y briller d'un éclat tout nouveau, et pour ne plus s'éteindre.

CHAPITRE VI

Jugement porté par le protestant Robertson sur les missionnaires catholiques de l'Amérique. — Réflexions d'un écrivain catholique sur le même sujet. — Conversion du Chili. — Érection de l'église de Santa-Fé-de-Bogota en cathédrale par l'évêque de Sainte-Marthe. — Saint Louis Bertrand prêche dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans la province de Carthagène, etc. — Ses succès sur les montagnes de Sainte-Marthe. — Travaux apostoliques des jésuites dans le Brésil. — Difficultés et succès de leur mission. — Le révérend père Joseph Anchieta. — Établissement des jésuites au Brésil. — Quarante missionnaires de cet ordre se rendant au Brésil sont pris sur un vaisseau portugais par les hérétiques, qui les massacrent tous, à l'exception d'un seul.

Avant de continuer l'histoire des missions catholiques en Amérique, nous croyons utile de faire connaître ici le jugement porté sur ces apôtres de l'Évangile par le protestant Robertson, dans son Histoire de l'Amérique. Après avoir montré que la dépopulation de cette contrée ne devait pas être attribuée à une politique calculée de la cour d'Espagne, il ajoute :

« C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et accusé les ecclésiastiques espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocents, comme des idolâtres et des ennemis de Dieu.

Les premiers missionnaires de l'Amérique, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux. Ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforçaient de le noircir les conquérants, qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marqués du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit du zèle constant des missionnaires espagnols pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions. Ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer de la main de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les règlements qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, dans les établissements espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont souvent exposés (1). »

Ajoutons à cette appréciation faite par un protestant ces réflexions d'un écrivain catholique qui nous a souvent servi de guide dans cet ouvrage. Voici

(1) Robertson, *Histoire d'Amérique*, liv. VIII.

comment il rend raison de la confiance sans bornes qu'inspiraient les missionnaires aux indigènes :

« Tous les missionnaires qui se sont dévoués aux durs travaux de l'apostolat dans le nouveau monde vécurent pauvres, humbles et pénitents. Tous chargés de la croix de Jésus-Christ, ils ne songèrent qu'à la rendre chère aux peuples que la Providence leur destinait. Ils s'oublièrent eux-mêmes, mortifièrent leur chair, subjuguèrent leurs passions; tous respiraient une sainte ambition pour travailler plus efficacement à éclairer les âmes et leur faire connaître et aimer le nom de Jésus-Christ. Dieu permit ce désintéressement d'une part, et cette ardeur de l'apostolat de l'autre, pour confondre la cupidité dévorante des Européens qui traversaient les mers pour aller recueillir un peu d'or dans le carnage, et pour leur montrer que la foi a des vues bien différentes de celles de l'orgueil et de l'ambition.

« Cette vie des conquérants chrétiens scandalisait les indigènes, les prévenait contre les maximes du christianisme et les portait à juger de la religion par la conduite de ceux qui la pratiquaient; il fallait donc, pour ôter le scandale et lever le plus grand obstacle à leur conversion, opposer chrétien à chrétien et faire contraster toutes les vertus avec tous les crimes. Les naturels, éclairés par les exemples de ces hommes de foi, comprirent la différence qu'il convenait d'établir entre ceux qui croyaient bien,

quoiqu'ils vécussent mal, et ceux qui honoraient une religion toute divine par la sainteté de leurs mœurs et par la régularité de leur conduite. Ils finirent par donner toute leur confiance aux missionnaires, qu'on peut appeler les anges gardiens de leur liberté et de leur fortune ; ils écoutèrent avec docilité ces voix qui leur annonçaient de nouvelles croyances et de nouvelles vertus, après avoir défendu leurs intérêts et plaidé leur cause ; ils se rendirent à leurs instructions, ils aimèrent la doctrine de ceux qui ne cherchaient que leur bonheur. Ainsi, par une intention particulière de la Providence, le bien se trouva à côté du mal, et le mal fut heureusement vaincu (1). »

Nous avons vu les progrès rapides qu'avait faits la religion au Pérou et en quelques contrées limitrophes dans les temps qui suivirent la conquête de Pizarre. Au midi du Pérou, des missionnaires s'appliquèrent à convertir les habitants du Chili, dont Valdivia poursuivait la conquête, abandonnée par Almagro. Fontana attribue d'heureux succès aux frères prêcheurs, et Jean de Luca ajoute qu'en 1553 cinq religieux de l'observance de Saint-François fondèrent un couvent près de la ville de Sant-Iago. Charles-Quint, déterminé par l'importance et l'étendue des régions qui formaient le nouveau royaume

(1) *Encyclopédie catholique,* art. *Missions,* par M. l'abbé J. de la Coste.

de Grenade, donna tous ses soins aux progrès de la foi dans ce pays. A cause de son étendue, il songea à le détacher de l'audience de San-Domingo, et une autre fut établie le 7 avril 1550 dans la ville de Santa-Fé-de-Bogota, déclarée capitale de la Nouvelle-Grenade, mais toujours soumise à la juridiction de l'évêque de Sainte-Marthe. Ce prélat, de concert avec l'audience royale, s'occupa de multiplier les maisons religieuses dans toutes les parties du nouveau royaume, et de former des monastères destinés à devenir des maisons d'instruction et des maisons de retraite.

Vers l'an 1563, l'évêque de Sainte-Marthe avait été chargé d'ériger l'église provinciale de Santa-Fé-de-Bogota en cathédrale. Mais les fondements de l'église étaient si peu solides, que pendant la nuit qui précéda le jour choisi pour cette cérémonie l'église s'écroula. Alors on vit un spectacle admirable : l'évêque, sans inviter son clergé et son peuple à lui prêter secours, s'en va à la carrière la plus voisine, et chargeant une pierre sur son épaule, il l'apporte pour commencer la reconstruction de son église. Cet exemple fut bientôt suivi par le clergé et les fidèles, et l'édifice ne tarda pas à sortir de ses ruines.

Mais une consolation plus douce encore était réservée à l'évêque de Sainte-Marthe comme à l'évêque de Carthagène : ce fut l'arrivée de saint Louis Bertrand, religieux dominicain, un des hommes

apostoliques qui contribuèrent le plus à la conversion des peuples de l'Amérique. Il était né à Valence en Espagne, le 1er janvier 1526. Il était parent de saint Vincent Ferrier, et dès qu'il eut atteint l'âge de raison, Louis se proposa Vincent pour modèle. Il entra jeune encore, et malgré les représentations de sa famille, dans l'ordre des Dominicains. Il fut ordonné prêtre en 1547. Après une peste qui désola le royaume de Valence en 1557, Louis Bertrand, pour rendre grâces à Dieu, qui lui avait conservé la vie, demanda à ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique.

Il s'embarqua à Séville, en 1562, avec un religieux de son ordre. Durant le voyage, il faisait des instructions aux personnes qui étaient dans le vaisseau, pour les exhorter à conformer leur vie aux maximes de l'Évangile. Étant arrivé dans la partie de l'Amérique méridionale que les Espagnols appelaient Castille-d'Or, Louis se retira au couvent de Saint-Joseph, où il se prépara à son ministère par la pratique d'héroïques vertus, qui lui obtinrent d'admirables succès dans l'isthme de Panama, dans l'île de Tabago, dans toute la province de Carthagène et dans tous les autres pays où il fut envoyé par ses supérieurs. On raconte de lui de nombreux miracles, que l'espace ne nous permet pas de reproduire.

Louis, après avoir jeté la semence de l'Évan-

gile dans les contrées environnant Paluata, et chez les peuples nommés Callinago, Caraïbes qui poussaient la superstition aussi loin que la férocité, travailla avec un succès plus sensible sur les montagnes appelées Sainte-Marthe. Les indigènes reçurent l'apôtre comme un ange descendu du ciel pour leur en montrer le chemin; ils s'empressèrent de l'entendre et de mettre ses instructions à profit. Leur exemple stimula les peuplades voisines, et l'on vit en peu de temps un changement heureux dans tous ces pays. A Carthagène, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, de ses travaux apostoliques ou de ses miracles. Les habitants de la Nouvelle-Grenade ont toujours conservé un souvenir reconnaissant pour ce grand serviteur de Dieu, que Clément X a mis au nombre des saints. Malheureusement son apostolat en Amérique fut de trop courte durée; ses supérieurs le rappelèrent en Europe en 1569. Le reste de sa vie fut un modèle de perfection chrétienne; mais comme elle n'a plus trait aux missions étrangères, elle n'appartient pas à notre sujet.

Maintenant jetons un regard rapide sur les travaux des jésuites dans le Brésil. Cette contrée immense avait déjà été arrosée des sueurs des franciscains; mais le succès avait été peu rapide jusque-là, à cause des guerres nombreuses qui surgirent lors de l'occupation.

Le premier gouverneur général envoyé au Brésil

fut Thomas de Souza ; il emmena avec lui six jésuites. Aussitôt après leur arrivée, les révérends pères mirent la main à l'œuvre pour se construire une église et un abri, faisant eux-mêmes pour ces constructions les fonctions de maçons et de manœuvres. Dès que les travaux furent achevés, ces zélés missionnaires se livrèrent à toute leur ardeur pour la conversion des indigènes. A l'exemple de saint François Xavier, ils traduisirent dans la langue du pays les principaux dogmes de la foi, et, les ayant appris par cœur, ils parcoururent le pays pour prêcher et baptiser les Indiens. Ceux-ci trouvaient ces instructions attrayantes, et venaient avec plaisir les entendre ; mais ils faisaient mieux encore, ils embrassaient la pratique de cette doctrine, après avoir accepté le symbole de notre foi par le baptême.

Quelquefois cependant les missionnaires avaient affaire à des barbares ne vivant guère que de chair humaine; alors les difficultés étaient bien plus grandes. Les jésuites, après avoir soustrait, à leurs risques et périls, le cadavre d'un prisonnier de guerre que les Tupinambas voulaient dévorer, l'enterrèrent et se retirèrent dans Baliva pour se mettre à couvert de leurs coups. La colère des indigènes s'apaisa; alors les révérends pères recommencèrent leur ministère de charité au milieu des cannibales ; mais ils ne se servirent désormais que de la persuasion pour les détourner des repas de chair humaine.

Ils firent renoncer les uns à cette abominable nourriture; moins heureux envers les autres, tout ce qu'ils purent obtenir fut de pouvoir converser avec ceux qu'on engraissait pour servir de pâture : ne pouvant sauver leurs corps, ils s'attachaient à sauver leurs âmes, en les préparant au saint baptême avant que le coup de massue vînt les frapper. Bientôt cette permission ne leur fut pas même laissée. Les anthropophages se persuadèrent que l'eau répandue sur la tête des victimes rendait leur chair moins succulente, et ils ne permirent plus qu'on les baptisât. Les révérends pères ne purent alors administrer le baptême qu'avec des précautions qui protégeaient leur propre existence.

Cependant la compagnie de Jésus, prenant dès sa naissance en Europe des proportions grandioses, et par le recrutement des intelligences les plus distinguées, et par la position sociale de ceux qu'elle recevait dans son sein, et enfin par le nombre même de ses membres, se trouva en état d'envoyer au Brésil de nombreux renforts de missionnaires. Parmi ceux qui arrivèrent vers ce temps, on peut citer le nom de Joseph Anchieta, dont les travaux et les vertus servirent efficacement à la conversion des Brésiliens.

La compagnie de Jésus avait au Brésil des maisons organisées dans les villes et les bourgades, des écoles dans les localités de moindre importance, avec leurs églises et des logements destinés à abriter

les missionnaires à certaines époques. De ces résidences principales, les révérends pères entreprenaient deux sortes de voyages pour instruire les indigènes : tantôt ils allaient au milieu des chrétiens convertis pour les maintenir dans le bien, tantôt ils pénétraient à quatre cents kilomètres de distance parmi les peuplades encore idolâtres. Cette dernière manière de travailler au salut des Brésiliens n'était pas la plus commode; mais elle était la plus féconde en bons résultats.

La moisson croissant de jour en jour, il fallut aussi multiplier les moissonneurs. Le père Azevedo, provincial au Brésil, passa en Europe pour y venir chercher de nouveaux missionnaires. Le révérend père François de Borgia, alors général, accueillit fort bien une telle demande, et lui permit même de recruter dans les diverses maisons de la compagnie en Europe tous les sujets qu'il jugerait propres à cette mission. Alors le provincial brésilien parvint à réunir soixante-neuf religieux, tous prêtres ou près de le devenir. Avec ce renfort, il part pour sa mission, ayant avec lui sur le même vaisseau quarante-quatre compagnons. Après avoir laissé en route quatre de ces religieux, il fit voile pour Palma. Mais le vaisseau qu'il montait se trouva bientôt en face d'une flotte française conduite par Jacques Soulie, natif de Dieppe, vice-amiral de la reine de Navarre et zélé calviniste. Le vaisseau portugais, après s'être courageusement défendu, tomba

au pouvoir des hérétiques, dont la fureur s'acharna sur les quarante missionnaires jésuites avec une rage inouïe. Tous périrent à l'exception d'un seul, Jean Sanchez, cuisinier, à qui Dieu permit de survivre pour attester le martyre héroïque de ses trente-neuf compagnons. Cet événement ne ralentit point le zèle des missionnaires; d'autres remplacèrent ceux qui avaient péri, et l'œuvre apostolique se poursuivit avec un nouveau zèle et de nouveaux succès.

CHAPITRE VII

Établissement des missions du Paraguay. — Détails sur leur origine, leur formation, leur constitution, leur administration intérieure, leur durée, etc.

Un des plus merveilleux résultats des missions dans l'Amérique du Sud est sans contredit la transformation de nombreuses peuplades indiennes en un peuple de chrétiens et de frères. Voici comment Chateaubriand résume ce fait historique et religieux, un des plus remarquables qu'aient offerts non-seulement les annales des missions, mais les annales de l'humanité.

« Malgré les réclamations des missionnaires et du clergé, malgré les lois existantes et les ordres formels des rois catholiques, partout où les Espagnols pénétraient, ils commençaient par réduire en esclavage les peuples indigènes qu'ils soumettaient. Il restait encore au pied des Cordilières, vers le côté qui regarde l'Atlantique, un pays rempli de sauvages, où les Espagnols n'avaient point porté la dévastation. Ce fut dans ces forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner, du moins à un petit nombre

d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avaient pu procurer à tous. Ils commencèrent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté des sauvages qu'ils parviendraient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent: ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les déserts du nouveau monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaines, méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio-de-la-Plata*.

« C'est dans ce fleuve que vient se perdre l'autre fleuve qui a donné son nom au pays et aux missions dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des sauvages, signifie *le fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir *Rio-de-la-Plata*, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uruguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des régions que le Paraguay y arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues sur la

verdure des arbres. Un missionnaire français qui s'était égaré dans ces solitudes en fait la peinture suivante :

« Je continuai ma route sans savoir à quel terme « elle devait aboutir, et sans qu'il y eût personne « qui pût me l'enseigner. Je trouvais quelquefois « au milieu des bois des endroits enchantés. Tout « ce que l'étude et l'industrie des hommes ont « pu imaginer pour rendre un lieu agréable n'ap- « proche point de ce que la simple nature y avait « rassemblé de beautés. Ces lieux charmants me « rappelaient les idées que j'avais eues autrefois « en lisant les Vies des anciens solitaires de la Thé- « baïde. Il me vint en pensée de passer le reste de « mes jours dans ces forêts, où la Providence « m'avait conduit, pour y vaquer uniquement à « l'affaire de mon salut, loin de tout commerce « avec les hommes; mais comme je n'étais pas « maître de ma destinée, et que les ordres du Sei- « gneur m'étaient certainement marqués par ceux « de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme « une illusion (1). »

« Les Indiens que l'on rencontrait dans ces retraites ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve davantage la dégénération

(1) *Lettres édifiantes*, t. VIII, p. 381.

de la nature humaine que la petitesse du sauvage dans la grandeur du désert.

« Arrivés à Buenos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio-de-la-Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent avec un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que la confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans tous les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue, d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le père Lizardi fut trouvé percé de flèches sur un rocher ; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres, et, plein d'une grande joie, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

« De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes des barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient auprès du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel, que

l'apôtre leur montrait ; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : la religion les suivait en leur tendant la main au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude : un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

« Quand les jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle en-

chantee. L'arc et la flèche échappaient de la main du sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait un torrent de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

« Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la Fable raconte des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle, qu'elle s'est présentée même aux missionnaires : tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité en ayant l'air de raconter une fiction.

« Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des jésuites furent les *Guaranis*, peuples répandus sur les bords du Paraguay, du Pirapé et de l'Uruguay. Ils composèrent une bourgade sous la direction des pères Maceta et Cataldino, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée Lorette; et dans la suite, à mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent comprises sous le nom général de *réduction*. On en compta jusqu'à trente dans peu d'années, et elles formèrent entre elles cette *république chrétienne* qui semblait un reste de l'antiquité découverte au nouveau monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est

avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes et qu'on fonde les empires.

« Chaque bourgade était gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeaient les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours; et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il était défendu d'apprendre à parler la langue espagnole; mais les néophytes savaient la lire et l'écrire correctement. Dans chaque réduction il y avait deux écoles, l'une pour les premiers éléments des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servait aussi de fondement aux anciennes républiques, était particulièrement cultivé par les Guaranis. Ils savaient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares et nos instruments guerriers.

« Dès qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudiaient son caractère. S'il paraissait propre aux emplois mécaniques, on le fixait dans un des ateliers de la réduction, et dans celui-là même où son inclination le portait. Il devenait orfévre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avaient eu pour instituteurs les jésuites eux-mêmes. Ces pères avaient appris exprès les arts utiles pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de

recourir à des étrangers. Les jeunes gens qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenaient quelque humeur vagabonde de leur première vie erraient avec les troupeaux. Les femmes travaillaient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine ou de coton, qu'elles devaient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employaient enfin à des soins champêtres, qui occupaient leurs loisirs sans surpasser leurs forces.

« Il n'y avait point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes on donnait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvaient dans chaque cabane. Les travaux commençaient et cessaient au son de la cloche. Elle se faisait entendre aux premiers rayons de l'aurore. Aussitôt les enfants s'assemblaient à l'église, où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la messe, d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir à deux parties et en grande musique.

« La terre était divisée en plusieurs lots, et

chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait en outre un champ public appelé la *Possession de Dieu.* Les fruits de ces terres communales étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes. Ils servaient encore de fonds pour la guerre. S'il restait quelque chose du trésor public au bout de l'année, on appliquait ce superflu aux dépenses du culte et à la décharge du tribut de l'écu d'or que chaque famille payait au roi d'Espagne.

« Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justicè, des *regidores* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formaient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étaient nommés par l'assemblée générale des citoyens; mais il paraît qu'on ne pouvait choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires : c'était une loi empruntée du sénat et du peuple romains. Il y avait en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public élu par les vieillards. Il tenait un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *teniente* veillait sur les enfants; il les conduisait à l'église et les accompagnait aux écoles en tenant une longue baguette à la main : il rendait compte aux missionnaires des observations qu'il avait faites sur les mœurs, le caractère, les qualités et les défauts de ses élèves.

« Enfin la bourgade était divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avait un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolents et sans prévoyance, un chef d'agriculture était chargé de visiter les charrues et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

« En cas d'infraction aux lois, la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires; la seconde par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles, la troisième par la peine du fouet. Mais pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfants, dit le père Charlevoix; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. » Les paresseux étaient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun; ainsi une sage économie avait fait tourner les défauts mêmes de ces hommes innocents au profit de la prospérité publique.

« On avait soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes qui n'avaient pas d'enfants se retiraient, pendant l'absence de leurs maris, dans une maison particulière appelée *maison de refuge*. Les deux sexes étaient à peu près séparés, comme dans les républiques grecques; ils avaient des bancs distincts à

l'église et des portes différentes par où ils sortaient sans se confondre. Tout était réglé, jusqu'à l'habillement, qui convenait à la modestie sans nuire aux grâces. Les femmes portaient une tunique blanche rattachée par une ceinture ; leurs bras et leurs jambes étaient nus ; elles laissaient flotter leurs cheveux, qui leur servaient de voile. Les hommes étaient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils allaient au travail, ils couvraient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étaient distingués par des traits de courage ou de vertu portaient un sarrau couleur de pourpre.

« Les Espagnols, et surtout les Portugais du Brésil, faisaient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevaient souvent des malheureux qu'ils réduisaient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canons, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne voulait pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique. Il y avait des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces

et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculait jamais, et qu'elle se ralliait sans confusion sous le feu de l'ennemi. Elle avait même une telle ardeur, qu'elle s'emportait dans ses exercices militaires, et l'on était souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

« On voyait ainsi au Paraguay un État qui n'avait ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvénients d'une société toute pacifique, comme la fraternité des quakers. Le problème politique était résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvaient réunies. Les Guaranis étaient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces : immenses et sublimes avantages, qu'ils devaient à la religion chrétienne, ce dont n'avaient pu jouir sous le polythéisme ni les Grecs ni les Romains.

« Ce sage milieu était partout observé : la *république chrétienne* n'était point absolument agricole, ni tout à fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce ; elle avait un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'était ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes ; le citoyen n'était ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avaient su distinguer dans le troupeau les

enfants que la nature avait marqués pour de plus hautes destinées. Ils avaient, ainsi que le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçaient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfants choisis s'appelaient la *congrégation ;* ils étaient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnait entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes jetait un élève dans le désespoir. C'était de cette troupe excellente que devaient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

« Les bourgades des réductions occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Les maisons étaient uniformes, à un seul étage, et bâties en pierres ; les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvaient la place publique formée par l'église, la maison des pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étaient fort belles et fort ornées ; des tableaux, séparés par des festons de verdure naturelle, couvraient les murs. Les jours de fête, on répandait des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire était jonché de fleurs et de lianes effeuillées.

« Le cimetière, placé derrière le temple, formait un carré long environné de murs à hauteur d'appui ;

une allée de palmiers et de cyprès régnait tout autour, et il était coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers : celle du milieu conduisait à une chapelle où l'on célébrait tous les lundis une messe pour les morts. Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres partaient de l'extrémité des rues du hameau et allaient aboutir à d'autres chapelles bâties dans la campagne, et que l'on voyait en perspective. Ces monuments religieux servaient de termes aux processions les jours de grande solennité. Le dimanche, après la messe, on faisait les fiançailles et les mariages, et le soir on baptisait les catéchumènes et les enfants. Ces baptêmes se faisaient, comme dans la primitive Église, par trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

« Les principales fêtes de la religion s'annonçaient par une pompe extraordinaire. La veille, on allumait des feux de joie, les rues étaient illuminées, et les enfants dansaient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paraissait en armes. Le cacique de guerre, qui la précédait, était monté sur un cheval superbe, et marchait sous un dais que deux cavaliers portaient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisait un festin aux étrangers, s'il s'en trouvait quelques-uns dans la république, et l'on avait permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avait des courses de bagues, où les deux pères assistaient pour distribuer les prix

aux vainqueurs. A l'entrée de la nuit, ils donnaient le signal de la retraite, et les familles, heureuses et paisibles, allaient goûter les douceurs du sommeil.

« Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du saint Sacrement présentait surtout un spectacle extraordinaire. Les jésuites y avaient introduit les danses à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avait rien à craindre pour les mœurs chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyait rien de précieux à cette fête ; toutes les beautés de la simple nature sont ménagées avec une variété qui la représente dans son lustre; elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante; car sur les fleurs et les branches des arbres qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le saint Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les couleurs qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement aux chants des musiciens et de tout le peuple, et bénir à leur manière Celui dont la providence ne leur manque jamais... D'espace en espace on voit des tigres et des lions bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très-beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau ; en un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent comme par

députation, pour rendre hommage à l'Homme-Dieu dans son auguste Sacrement.

« On fait entrer aussi dans cette décoration toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit semer afin qu'il donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait entendre sans confusion, et forme un concert unique. Dès que le saint Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage. Ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur : le reste est partagé à tous les habitants de la bourgade. Le soir, on tire un feu d'artifice ; ce qui se pratique dans toutes les grandes solennités et au jour des réjouissances publiques.

« Avec un gouvernement si poétique et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nombreux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la vue du nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de Buenos-

Ayres : « Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces « peuplades nombreuses, composées d'Indiens na« turellement portés à toutes sortes de vices, il « règne une si grande innocence, que je ne crois « pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

« Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyait ni procès ni querelles : le *tien* et le *mien* n'y étaient pas même connus ; car, ainsi que l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie ; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et qu'ils regardaient à juste titre comme des espèces de divinités ; jouissant dans leurs familles et dans leur patrie des plus doux sentiments de la nature ; connaissant les avantages de la vie civile sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société sans avoir perdu ceux de la solitude, ces Indiens se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découlaient naturellement de leur cœur à la parole de la religion, comme les oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite : *Le Christianisme heureux* (1). »

(1) Chateaubriand, *Génie du christianisme, Mission du Paraguay.*

Muratori et Chateaubriand ne sont pas les seuls à faire l'éloge des missions en général et de celles du Paraguay en particulier. Voici comment s'exprime Buffon à ce sujet : « Les missions ont formé plus d'hommes dans les nations barbares que n'en ont détruit les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. La douceur, la charité, le bon exemple, l'exercice de la vertu, constamment pratiqués chez les jésuites, ont touché les sauvages et vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont venus d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits : ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien n'a fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté les fondements d'un empire sans autres armes que celles de la vertu (1). » Enfin le protestant Robertson, dans son *Histoire de Charles-Quint*, parle ainsi des missionnaires jésuites : « C'est dans le nouveau monde que les jésuites ont exercé leurs talents avec le plus d'éclat et de la manière la plus utile au bonheur de l'espèce humaine. Les conquérants de cette malheureuse partie du globe n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer ses habitants ; les jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. »

Quand on a lu les détails si intéressants que nous

(1) Buffon, *Histoire naturelle de l'homme.*

racontent les historiens sur les missions du Paraguay, on se sent le cœur serré en pensant que cette belle république chrétienne n'existe plus; on se demande avec amertume quelles causes ont pu amener sa destruction. Nous répondrons avec M. l'abbé de la Coste : « La prospérité des nations ressemble à celle des individus : aujourd'hui florissante, demain elle fait place à l'adversité. Il y a trop de haine dans le cœur de l'homme pour pouvoir longtemps se résigner au bonheur de ses semblables, leur bonheur fait leur crime, et les passions viennent en aide au temps pour établir l'empire du malheur là où l'on ne voyait que des choses prospères (1). »

(1) *Encyclopédie catholique*, art. *Missions*, par M. l'abbé J. de la Coste.

———

CHAPITRE VIII

Le christianisme en Chine. — Le père Ricci. — Ses travaux, ses succès. — Il parvient, après de grandes difficultés, à être introduit à la cour. — Conversions éclatantes. — La religion se répand dans le peuple. — Prédications de Paul Sin, néophyte chinois. — Mécontentement des mandarins. — Sa cause. — Le père Ricci parvient à l'apaiser. — Établissement d'un noviciat à Péking. — Immenses travaux du père Ricci. — Sa mort. — Révolutions de Chine et interruption des missions. — Le père Adam Schall, nommé président du tribunal des mathématiques. — Persécutions contre la religion pendant la minorité de l'empereur Khang-Hi. — Le père Verbiest, jésuite français, succède au père Ricci. — Approbation de la religion chrétienne par le tribunal des rites. — Savants jésuites français en Chine. — Tableau de leur mission par Chateaubriand. — Progrès de la religion chrétienne en Chine. — L'exercice public de la religion autorisé par l'empereur Khang-Hi. — Son fils, Yong-Tching, persécute les chrétiens. — Exception en faveur du père Parennin. — Travaux de ce missionnaire. — Division ecclésiastique de l'empire chinois.

Nous avons vu saint François Xavier mourir en vue des côtes de la Chine, où il aspirait à aller prêcher l'Évangile. Plusieurs fois déjà le christianisme avait tenté de pénétrer dans ce vaste empire par l'intérieur de l'Asie et la route de terre. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle qu'il s'y introduisit par la voie de mer et la route des Indes, qu'avaient découverte les Portugais.

Le premier missionnaire qui réussit dans cette entreprise fut le père Matthieu Ricci, de la compagnie de Jésus. Après plusieurs tentatives infruc-

tueuses, il obtint en 1853, du vice-roi de Canton, la permission de s'établir à Tchao-King-Fou avec deux de ses collègues. Ricci étudia d'abord le génie de la nation qu'il voulait convertir ; il comprit que le meilleur moyen de s'assurer l'estime des Chinois était de montrer dans les prédicateurs de l'Évangile des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences, et bien différents en cela des *bonzes,* avec lesquels ces peuples ont toujours été disposés à les confondre... Ce fut dès ce temps que le père Ricci, qui avait appris la géographie à Rome sous le célèbre Clavius, fit pour les Chinois une mappemonde, dans laquelle, se conformant aux habitudes de ces peuples, il plaça la Chine dans le centre de la carte, et disposa les autres pays autour du *royaume du milieu.* Il composa aussi un petit catéchisme en langue chinoise, lequel fut, dit-on, reçu avec de grands applaudissements par les gens du pays.

Depuis 1589, le père Ricci était seul chargé de la mission de Tchao-King, ses compagnons ayant été conduits ailleurs par le désir de multiplier les moyens de convertir les Chinois au christianisme. Il eut souvent à souffrir des difficultés que lui suscitaient les gouverneurs de la province ; il se vit même forcé de quitter l'établissement qu'il avait formé à grand'peine dans la ville de Tchao-King, et de venir résider à Tchao-Tcheou. Dans ce dernier lieu un Chinois nommé Thin-Taï-So pria le père Ricci de lui apprendre la chimie et les mathémati-

ques. Le missionnaire se prêta volontiers à ce désir, et son disciple devint par la suite un de ses premiers catéchumènes.

Le père Ricci avait formé depuis longtemps le projet de se rendre à la cour, persuadé que les moindres succès qu'il pourrait obtenir serviraient plus efficacement la cause qu'il avait embrassée, que tous les efforts qu'on voudrait tenter dans les provinces. Il résolut d'exécuter son dessein l'an 1595, et il partit effectivement à la suite d'un magistrat qui allait à Péking. Mais diverses circonstances le contraignirent de s'arrêter à Nan-Tchang-Fou, capitale de la province de Kiang-Si. Ce fut là qu'il composa un traité de la mémoire artificielle, et un dialogue sur l'amitié, à l'imitation du traité de Cicéron. On assure que ce livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser. A cette époque, le bruit s'était répandu à la Chine que Taïkosama, empereur du Japon, projetait une irruption en Corée et jusque dans l'empire. La crainte qu'il inspirait avait encore augmenté la défiance que les Chinois ont naturellement pour les étrangers. Ricci et quelques-uns de ses néophytes, s'étant rendus successivement à Nanking et à Péking, y furent pris pour des Japonais, et personne ne consentit à se charger de les présenter à la cour. Ils se virent donc obligés de revenir sur leurs pas. Le missionnaire fit ensuite quelque séjour à Nanking, où sa

réputation d'homme savant s'accrut considérablement.

Les Portugais lui ayant fait passer des présents destinés à l'empereur, il obtint des magistrats la permission de venir à la cour pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Il se mit en chemin au mois de mai 1600, accompagné du père Pantoja, Espagnol, et de deux jeunes catéchumènes. Malgré quelques traverses qu'il rencontra dans son voyage, il parvint à être admis dans le palais de l'empereur Chin-Tsong, ou Van-Lié, qui lui fit faire un bon accueil, et vit avec curiosité plusieurs de ses présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux à la Chine en ce temps-là. La faveur impériale une fois déclarée, le père Ricci n'eut plus qu'à s'occuper des soins qu'exigeaient les intérêts de la mission. Plusieurs conversions éclatantes furent le fruit de ses soins. Dans le nombre on cite Lig-Osun, Fumochan, et Li, le plus célèbre mandarin de ce siècle. Ils n'embrassèrent pas seulement le christianisme, ils en pratiquaient les préceptes avec une si parfaite docilité, que ce changement de croyance et de mœurs produisit la plus vive impression sur le peuple. Le peuple voulut donc à son tour connaître une religion que ses mandarins se faisaient une gloire de professer, et qui était si puissante sur leurs cœurs, qu'elle les forçait à devenir chastes. Un des principaux dignitaires de l'État se chargea

de prêcher lui-même la foi qu'il avait reçue : c'était Paul Sin, dont le nom est aussi illustre dans les annales de l'empire que dans celles de l'Église. Sin se fit missionnaire à Nanking, et, forts de l'appui que le père Ricci trouvait auprès de Van-Lié, ses compagnons, répandus dans les provinces, virent peu à peu fructifier leur apostolat. Les pères Catanion, Pantoja, François Martinez, Emmanuel Diaz et le savant Longobardi jetèrent à Canton et dans d'autres cités les semences de la foi. La multitude se pressait à leurs discours, et elle s'y montrait attentive. Les mandarins virent d'un œil jaloux cette égalité devant Dieu ; par un bizarre caprice de l'orgueil, ils accusèrent les jésuites de prêcher au peuple une loi que le Seigneur du ciel n'avait réservée qu'aux lettrés et aux chefs du royaume. Les magistrats, se rangeant à l'avis des doctes, prirent parti contre les classes inférieures, qu'il importait, selon eux, de tenir dans une dépendance absolue. Le christianisme tendait à les émanciper, la politique conseillait de ne jamais les initier à de pareils préceptes. Les jésuites reçurent ordre d'abandonner le peuple à ses passions et à sa superstitieuse ignorance. Le père Ricci, pour qui le salut d'un enfant du peuple était aussi précieux que celui d'un mandarin, tenta d'apaiser l'irritation. Il réussit, et put ainsi continuer à distribuer à tous la parole de vie et de liberté.

D'autres troubles s'élevèrent encore, et furent

aussi calmés par l'esprit conciliateur du père Ricci. Son nom avait acquis dans la capitale et au fond des provinces une telle célébrité, que les Chinois le comparaient à leur Confucius. Mais cette vaine renommée n'était pas ce qu'ambitionnait le saint missionnaire ; ce qu'il désirait avant tout, c'était la gloire de Dieu et l'affermissement de l'œuvre si péniblement ébauchée. Il établit à Péking un noviciat où il reçut de jeunes Chinois qu'il forma à la pratique des vertus, à la connaissance des lettres, à l'étude des mathématiques; puis, comme si tant de travaux n'étaient qu'un jeu pour sa vieillesse, il écrivait la relation des événements qui se passaient sous ses yeux; il ne cessait de recevoir les mandarins et les grands que la curiosité ou l'amour de la science conduisait vers lui. En dehors de ses occupations si diverses, Ricci composait en langue chinoise des ouvrages de morale religieuse, des traités de géométrie; il expliquait la doctrine de Dieu et les six premiers livres d'Euclide. La mort le surprit au milieu de ces travaux ; ce père expira le 11 mai 1610, à l'âge de cinquante-huit ans, laissant aux Chinois le souvenir d'un homme qu'ils respectent encore, et aux jésuites un modèle de fermeté et de sagesse (1).

(1) Le père Ricci (Matthieu) est désigné dans les annales de l'empire sous le nom de Li-Ma-Teou. *Li* est la première syllabe du nom de Ricci (les Chinois, n'avant pas d'*r*, remplacent cette lettre par un *l*) ; *Ma-Teou*, pour Matthieu.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent en Chine (1). Mais lorsque l'empereur tartare Cun-Chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall, jésuite, président du tribunal des mathématiques. Cun-Chi mourut, et pendant la minorité de son fils Khang-Hi la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions. Khang-Hi, devenu majeur, s'attacha au père Verbiest, jésuite français, successeur du père Schall, mort en 1666. Le jeune empereur fit examiner le christianisme par le tribunal des rites de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la religion chrétienne était bonne, qu'elle ne contenait rien de contraire à la pureté des mœurs et à la prospérité des empires. « Il était digne des disciples de Confucius, observe Chateaubriand, de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jésus-Christ. » Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savants jésuites qui ont porté l'honneur du nom français jusqu'au centre de l'Asie.

« Le jésuite qui partait pour la Chine, dit Chateaubriand, s'armait du télescope et du compas.

(1) Ces révolutions amenèrent la chute de la dynastie des *Ming* et élevèrent sur le trône la dynastie des *Tsing*, famille de princes de la nation des Tartares Mandchoux, qui règne encore aujourd'hui sur la Chine, mais qu'une révolte qui dura plusieurs années tendit à en expulser dans ces derniers temps, prétendant rétablir la dynastie des Ming. Les Tsing ou Tai-Tsing règnent depuis 1647.

Il paraissait à la cour de Péking avec l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortége des sciences et des arts. Déroulant des cartes, tournant des globes, traçant des sphères, il apprenait aux mandarins étonnés et le véritable cours des astres et le véritable nom de Celui qui les dirige dans leurs orbites. Il ne dissipait les erreurs de la physique que pour attaquer celles de la morale; il replaçait dans le cœur, comme dans son véritable siége, la simplicité qu'il bannissait de l'esprit : inspirant à la fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

« Il était beau pour la France de voir ces simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposait des questions de Péking à Paris; la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle fournissaient des sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres chinois étaient traduits en français, les français en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivait à l'Académie des sciences : « Messieurs, vous serez peut-être surpris que je vous envoie de si loin un traité d'anatomie, un cours de médecine, et des questions de physique écrites en une langue qui vous est inconnue; mais votre surprise cessera quand vous verrez que ce sont vos propres ouvrages habillés à la tartare. » (*Lettres édifiantes*, t. XIX.) « Il faut, ajoute Chateaubriand, lire d'un

bout à l'autre cette lettre, où respirent ce ton de politesse et ce style des honnêtes gens presque oubliés de nos jours. »

« En 1711, l'empereur de la Chine donna aux jésuites trois inscriptions, qu'il avait composées lui-même pour une église qu'il faisait élever à Péking. Celle du frontispice portait : AU PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. Sur l'une des deux colonnes du péristyle on lisait : IL EST INFINIMENT BON ET INFINIMENT JUSTE ; IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT, IL RÈGLE TOUT AVEC UNE SUPRÊME AUTORITÉ ET AVEC UNE SOUVERAINE JUSTICE. La dernière colonne était couverte de ces mots : IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT, IL N'AURA POINT DE FIN : IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT ; C'EST LUI QUI LES GOUVERNE ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR. — Quiconque s'intéresse à la gloire de son pays, remarque Chateaubriand, ne peut s'empêcher d'être vivement ému en voyant de pauvres missionnaires français donner de pareilles idées de Dieu au chef de plusieurs millions d'hommes : quel noble usage de la religion ! »

Le peuple, les mandarins, les lettrés embrassaient en foule la nouvelle doctrine : les cérémonies du culte avaient surtout un succès prodigieux. « Avant la communion, dit le père Premare, cité par le père Fouquet, je prononçai tout haut les actes qu'on peut faire en approchant de ce divin sacrement. Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affections du cœur, cela eut beaucoup

de succès... Je remarquai sur le visage de ces bons chrétiens une dévotion que je n'avais pas encore vue (1).

« Lou-Kang, ajoute le même missionnaire, m'avait donné du goût pour les missions de la campagne. Je sortis de la bourgade, et je trouvai tous ces pauvres gens qui travaillaient de côté et d'autre; j'en abordai un d'entre eux qui me parut avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai de Dieu. Il me parut content de ce que je lui disais, et m'invita par honneur à aller dans la Salle-des-Ancêtres. C'est la plus belle maison de la bourgade ; elle est commune à tous les habitants, parce que, s'étant fait depuis longtemps une coutume de ne point s'allier hors de leur pays, ils sont tous parents aujourd'hui et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, quittant leur travail, accoururent pour entendre la saine doctrine. » N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée ou plutôt de la Bible ?

« Un empire dont les mœurs inaltérables usaient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes, cet empire change à la voix d'un moine chrétien parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe et s'évanouit au seul nom du Dieu de l'Évangile. Au moment même où nous

(1) *Lettres édifiantes*, t. XVII, p. 145.

écrivons, dit Chateaubriand, sur le déclin de la révolution française, au moment où le christianisme est persécuté en Europe, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avait cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persécutions. Lorsqu'on massacrait le clergé en France et qu'on le dépouillait de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étaient sans nombre; les évêques proscrits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui voulaient voler au martyre. Cela prouve pour la millième fois combien ceux qui ont cru anéantir le christianisme en allumant des bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire des choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourments, la véritable religion s'accroît dans l'adversité: Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu (1). »

En 1685, six missionnaires jésuites partirent de Paris pour la Chine, en la compagnie de l'ambassadeur français à Siam : c'étaient les pères Bouvet, Gerbillon, Visdelou, Fontaney, Lecomte et Tachard. Ce dernier resta dans le royaume de Siam, y amena de nouveaux missionnaires, et accompagna, l'an 1688, les ambassadeurs que le roi de Siam envoya au pape Innocent XI et au roi Louis XIV. Les cinq autres, arrivés en Chine le 23 juillet 1687, furent appelés à Péking, d'où ils eurent la liberté

(1) Chateaubriand, *Génie du christianisme*, liv. IV.

de se retirer dans les provinces, à l'exception des pères Bouvet et Gerbillon, que l'empereur retint auprès de sa personne. Après qu'ils eurent appris par son ordre la langue tartare, l'empereur chargea le second, avec Pereyra, autre jésuite, de suivre, en qualité d'interprète, les ambassadeurs qu'il envoyait à Niptchou ou Nerkzinsk, pour régler avec les Russes, sous Pierre Ier, les limites des deux empires. Khang-Hi crut devoir récompenser Gerbillon en le choisissant avec Bouvet pour ses maîtres de mathématiques. Ce prince vivait avec eux si familièrement, qu'il leur faisait prendre place à côté de lui sur le même siége. Ils traduisirent et composèrent plusieurs livres pour son usage. Gerbillon, qui ne quittait presque plus l'empereur, et qui en obtenait tous les jours de nouvelles grâces, demanda l'exercice public de la religion chrétienne, ce qui lui fut accordé par un édit du 22 mars 1692.

La mort de Khang-Hi, en 1722, devint le signal d'une persécution contre les Chinois qui avaient embrassé le christianisme. Le nouvel empereur, Kong-Tching, chassa de la cour les missionnaires, en les reléguant à Macao. Le père Parennin fut cependant excepté de cette mesure, avec quelques-uns de ses confrères, à qui de grands talents avaient acquis l'estime des lettrés. La facilité avec laquelle il parlait l'italien et l'espagnol continua de le rendre l'interprète de presque tous les Européens, et il trouva encore l'occasion de leur être utile, entre

autres à l'ambassadeur portugais envoyé à la Chine en 1727. L'avénement de Kian-Loung au trône, en 1735, adoucit la condition des chrétiens. Le père Parennin consacra ses dernières années à l'instruction des néophytes qui accouraient se ranger sous sa conduite et s'édifier de ses exemples. Une maladie longue et douloureuse, qu'il supporta avec une pieuse résignation, termina ses jours à Péking, le 27 septembre 1741.

Le père Parennin était né dans les environs de Pontarlier, en Franche-Comté. Ses connaissances étaient aussi étendues que variées. La géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, etc., étaient de son ressort. Indépendamment de la traduction en mandchou d'un choix de *Mémoires* de l'Académie des sciences, dont il adressa huit volumes à l'Académie en 1722, on a de lui une traduction de l'*Anatomie* de Dionis, et seize lettres dans le recueil des *Lettres édifiantes*.

Au commencement du XVIIIe siècle, la mission de la Chine était une des plus considérables et des plus florissantes. Plusieurs religieux y avaient successivement pénétré à la suite du père Ricci, dans le cours du siècle précédent. Les dominicains en furent chassés à plusieurs reprises. Les jésuites, plus heureux, s'y maintinrent constamment. Depuis 1680 surtout, on y en envoya d'Europe un assez grand nombre. Ils n'avaient eu jusqu'alors que deux maisons, l'une à Péking, l'autre à Canton. Ils élevèrent

à cette époque d'autres établissements en différentes provinces, et bâtirent des églises. On comptait plus de cent églises dans la seule province de Nanking, et au moins cent mille chrétiens. La faveur des jésuites français auprès de l'empereur Kang-Hi multiplia les missions. Dans le même temps, d'autres missionnaires français arrivaient en Chine. Le séminaire des Missions-Étrangères, dont nous allons parler dans le chapitre suivant, venait d'être formé, et commençait à fournir des sujets pour l'Orient. Pour régler les travaux de tous ces ouvriers évangéliques, le pape partagea entre eux les différentes provinces de l'empire. Les jésuites, les dominicains, les franciscains, les prêtres du séminaire des Missions-Étrangères eurent chacun leur territoire assigné.

Jusqu'en 1690, toute la Chine était du diocèse portugais de Macao. Par une bulle du 10 avril de cette année, le pape Alexandre VIII l'en détacha, et y érigea deux évêchés en titre, celui de Péking et celui de Nanking, sous la métropole portugaise de Goa et le patronage du roi de Portugal. Toutes les provinces de la Chine furent partagées entre ces deux évêchés. Le pape Innocent XII, par une constitution du 15 octobre 1696, laissant à l'évêché de Péking trois provinces et deux à celui de Nanking, érigea les autres en vicariats apostoliques, avec juridiction épiscopale pour les vicaires, et avec mandement, du 22 octobre, à l'archevêque de Goa

et aux évêques de Macao et de Malacca, de faire observer la constitution de Clément X concernant cette juridiction. Par une autre bulle, du 23, il détacha du diocèse de Macao le royaume de Tonk-King. Il y avait neuf évêques à la Chine sur la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe.

CHAPITRE IX

Le père de Rhodes, premier apôtre du Tong-King et de la Cochinchine. — Son retour en Europe; objet de ce voyage. — Origine et fondation du séminaire des Missions-Etrangères. — MM. Pallu et de la Mothe-Lambert sont nommés vicaires apostoliques du Tong-King et de la Cochinchine. — Etablissement du séminaire des Missions-Etrangères dans la rue du Bac, à Paris. — Sa composition. — Séjour à Siam de MM. Pallu, évêque d'Héliopolis, et de la Mothe, évêque de Bérithe. — Conversion des Siamois. — Fondation d'un séminaire à Siam. — Voyage de Mgr d'Héliopolis en France. — Impression qu'il produit. — Passage d'un discours de Fénelon à ce sujet. — Mort de Mgr Pallu. — Mgr Maigrot lui succède. — Situation du catholicisme en Chine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. — État de la religion dans le Tong-King et la Cochinchine, ou empire d'Annam. — Révolution de cet empire en 1770 — L'évêque français de la congrégation des Missions parvient à faire remonter sur le trône le souverain légitime. — En reconnaissance, celui-ci permet aux chrétiens le libre exercice de leur religion. — Introduction du christianisme dans le royaume de Corée, en 1784. — État de la religion dans ce pays à la fin du XVIIIe siècle.

Vers l'an 1650, le père de Rhodes, jésuite, qui avait le premier prêché la foi dans le Tonquin (ou plutôt Tong-King) et la Cochinchine, et y avait converti un grand nombre d'infidèles, revint à Rome pour les affaires de ces églises naissantes, après environ vingt-cinq ans. Affligé de l'état déplorable où le défaut de ministres formés dans le pays même avait réduit celle du Japon, et craignant le même sort pour celle qu'il venait d'établir, il proposa au saint-siége de travailler à former dans

l'Orient un clergé indigène. Les souverains pontifes, de leur côté, en avaient déjà conçu la pensée et exprimé le désir. Le pape Innocent X applaudit à la proposition du père de Rhodes, et voulut le sacrer lui-même pour premier évêque du Tong-King ; mais cet humble religieux refusa constamment cette dignité, et l'on ne put jamais vaincre sa résistance à cet égard. Chargé par le souverain pontife de chercher des sujets d'un mérite distingué qui fussent dignes de l'épiscopat, capables de former un clergé indigène dans les contrées d'Orient, et remplis du courage et du dévouement nécessaires pour une telle entreprise, il tourna les regards vers la France, fille aînée de l'Église. Voici comment il exprime lui-même le consolant espoir qui l'animait en pensant à ce royaume : « Après avoir advancé autant qu'il m'étoit possible, dit-il, toutes les affaires qui m'avoient ramené du pays le plus éloigné de toute la terre, j'ai recommencé pour la troisième fois le mesme voyage ; mais je n'ai eu garde d'y retourner seul, maintenant que je suis vieux et quasi sur le point d'aller au tombeau. J'ay cru que la France, estant le plus pieux royaume du monde, me fourniroit plusieurs soldats qui aillent à la conqueste de tout l'Orient, pour l'assujettir à Jésus-Christ, et particulièrement que j'y trouverois moyen d'avoir des évêques qui fussent nos pères et nos ministres en ces Églises. Je suis sorti de Rome à ce dessein, le onzième décembre

de l'année 1652, après avoir baisé les pieds du pape (1). » Son espérance ne fut pas trompée. Douze jeunes étudiants, les uns initiés, les autres aspirant à l'état ecclésiastique, s'exerçaient, sous la direction du père Bagot, jésuite, à la pratique de toutes les vertus. Ils s'étaient dévoués à travailler au salut des âmes. A peine eurent-ils connaissance de l'œuvre pour laquelle le père de Rhodes cherchait des ouvriers, que tous s'offrirent pour aller prêcher la foi partout où il plairait au vicaire de Jésus-Christ de les envoyer. Ce fut le noyau du célèbre séminaire des Missions-Étrangères de Paris, séminaire qui jusqu'à présent n'a cessé d'envoyer des apôtres et des martyrs à l'Orient, et de mériter ainsi l'amour et la vénération de toute l'Église catholique.

Le père de Rhodes, en estimant la rencontre providentielle, n'hésita point à la faire concourir à la réalisation de son projet. Il proposa à la sacrée congrégation de la Propagande plusieurs membres de cette nouvelle société qu'il jugea fort capables d'être élevés à l'épiscopat. De ce premier choix sortit M. Nicolas Pallu (2), que l'on peut regarder comme le véritable fondateur de cette congrégation. Il fut nommé par Alexandre VIII, alors sou-

(1) *Voyages et Missions du père Alexandre de Rhodes*, IIIe partie, page 78.

(2) Ce vénérable prélat était né à Tours, d'une famille honorable qui subsiste encore dans cette ville.

verain pontife, évêque *in partibus* d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Tong-King. En même temps M. de Lamothe-Lambert, de la même société, ancien conseiller au parlement de Rouen, fut nommé évêque de Bérithe et vicaire apostolique de Cochinchine.

Mgr l'évêque de Bérithe partit en 1660, et Mgr l'évêque d'Héliopolis en 1662, l'un et l'autre accompagnés de quelques missionnaires de leur société. En quittant Paris, ils y laissèrent quelques-uns de leurs confrères chargés du soin de gérer leurs affaires, et surtout de travailler à l'établissement définitif d'un séminaire uniquement destiné à fournir des sujets pour les missions étrangères.

Ce séminaire fut fondé l'année qui suivit le départ de M. Pallu, en 1663. Dom Bernard de Sainte-Thérèse, carme déchaussé, évêque titulaire de Babylone ou de Bagdad, et vicaire apostolique de Perse, se trouvait alors à Paris, où des affaires importantes l'avaient appelé. Possesseur de plusieurs maisons rue du Bac, au coin de la rue qui a pris de lui le nom de *Babylone*, il les céda à MM. Gazil et Poitevin, premiers directeurs du séminaire des Missions-Étrangères. Louis XIV autorisa la formation du séminaire et l'acquisition des maisons : ce prince joignit quinze mille livres de rente aux fonds laissés pour le même objet par MM. les évêques de Bérithe et d'Héliopolis. Le car-

dinal Chigi, légat en France, et Mgr l'archevêque de Paris, confirmèrent cet établissement par leur approbation. Ce séminaire est composé d'un supérieur et de plusieurs directeurs, chargés de recevoir, instruire et préparer à leurs saintes fonctions les jeunes ecclésiastiques qui se destinent aux missions de l'Orient.

Il ne nous serait pas possible de suivre pas à pas les travaux des prêtres des Missions-Étrangères; même un résumé succinct dépasserait les bornes assignées à ce livre : nous ne pourrons que jeter un coup d'œil bien rapide sur l'histoire de leur apostolat, et sur l'état actuel de leurs établissements en Orient. Ceux qui voudraient des détails plus circonstanciés les trouveront dans les *Nouvelles Lettres édifiantes* et dans les *Annales de la propagation de la foi.*

Mgr de Bérithe s'était d'abord rendu à Siam, d'où il espérait pénétrer dans la Cochinchine. Il fut rejoint deux ans après par Mgr d'Héliopolis, et tous deux, retardés dans la poursuite de leur voyage, s'occupèrent avec ardeur de la conversion des Siamois, en attendant qu'ils pussent aller, l'un au Tong-King, l'autre à la Cochinchine. Leurs efforts furent couronnés de succès, et bientôt ils parvinrent à former une chrétienté florissante, composée non-seulement de Siamois, mais de Cochinchinois et d'autres étrangers qui se trouvaient dans le royaume de Siam. Toujours pénétrés de la grande pensée du

père de Rhodes, ils fondèrent un séminaire à Siam pour former un clergé indigène.

Après plusieurs années de travaux, jugeant qu'un voyage en Europe serait nécessaire pour faire disparaître les difficultés qui s'opposaient à l'extension de leurs relations, Mgr d'Héliopolis se rendit à Rome vers l'année 1679, afin d'exposer au souverain pontife le véritable état des choses, et les moyens d'amélioration que l'expérience lui avait suggérés. De Rome, Mgr d'Héliopolis vint à Paris, muni d'un bref du pape à Louis XIV pour lui demander sa protection pour les Églises d'Orient. Louis XIV n'eut pas de peine à souscrire au désir du souverain pontife; car depuis longtemps il avait regardé les missions, au point de vue purement politique, comme une œuvre digne de toute sollicitude, puisque le missionnaire, en portant la foi chez les peuples étrangers, y portait en même temps la connaissance et l'influence du nom français.

Lorsque Mgr Pallu parut en France, il y produisit une impression profonde dont on retrouve les traces dans le magnifique discours de Fénelon sur l'Épiphanie : « Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps vénérable courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire à tous, au milieu desquels il

passait ravi, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire: « Maintenant me voilà; je sais que vous ne verrez « plus ma face. » Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces contrées si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine, et l'Évangile qu'il devait à ce vaste empire était comme un feu dévorant au milieu de ses entrailles qu'il ne pouvait plus retenir. Allez donc, saint vieillard! Traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez, au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie précieuse qui devrait durer plus longtemps! ô douces espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu, taisons-nous. » La mort attendait, en effet, Mgr Pallu à son retour en Chine. Il expira, victime de son zèle, en 1685, n'ayant eu que le temps de léguer à Mgr Maigrot ses pouvoirs d'administrateur apostolique et ses nouveaux plans d'organisation.

Charles Maigrot, né à Paris en 1652, docteur en Sorbonne, prêtre des Missions-Étrangères, partit

en mars 1681 avec dix-neuf autres missionnaires. Il passa quelque temps à Siam, où son zèle ne fut pas oisif, et il s'embarqua l'an 1683 avec Mgr Pallu. Le bâtiment qui les portait fut forcé par la tempête de relâcher à l'île Formose, où ils séjournèrent cinq mois, et ils n'entrèrent dans la Chine qu'au commencement de 1684. Mgr Pallu le nomma vice-administrateur de toute la Chine et vicaire apostolique de quatre provinces. En 1688, le pape Alexandre VIII le nomma vicaire apostolique du Fo-Kien. Dix ans après, il fut nommé évêque de Conon par Innocent XII, et confirmé dans sa qualité de vicaire apostolique.

Dans le chapitre précédent nous avons parlé de la persécution qui s'éleva en Chine contre les chrétiens ; elle frappa les prêtres des Missions-Étrangères comme ceux des autres ordres religieux ; mais ils surent triompher de la persécution même, et leur zèle n'en devint que plus ardent et plus actif. Un apostat de Fo-Kien fut la première cause du soulèvement excité, en 1723, contre le christianisme, que le tribunal des rites proscrivit en vertu d'un arrêt confirmé par l'autorité impériale. Par cette sentence on reconnaissait l'utilité des seuls missionnaires employés comme savants dans la capitale. On ordonnait en conséquence que tous ceux des provinces seraient conduits ou à la cour ou à Macao, selon qu'ils pouvaient être employés ou non aux travaux scientifiques auxquels on les destinait.

Cet édit devint le signal des plus grandes vexations contre les chrétiens; on les maltraita sous divers prétextes, et l'on abattit ou l'on convertit à des usages profanes toutes les églises élevées pendant la paix. La mort de l'empereur persécuteur ne mit pas fin pour longtemps à la violence; car, deux ans après, les missionnaires étaient bannis de l'empire par Kien-Long.

Ainsi continuait à s'accomplir la destinée laborieuse de cette Église affligée, où l'on vit sans cesse le missionnaire catholique sous le poids des arrêts de mort portés contre les propagateurs de la foi évangélique. Le nombre des victimes, l'héroïsme de leur martyre rappelèrent un moment les jours de Dioclétien et des autres persécuteurs des premiers âges du christianisme. Mais Tertullien a dit que le sang est une semence féconde qui donne de nouveaux enfants à l'Église de Dieu. Si la Chine perdait un grand nombre de chrétiens au milieu du feu des persécutions, elle compensait ses pertes par des vertus plus pures dans ceux qui avaient embrassé la foi, et par un zèle plus ardent, plus intrépide dans ceux que Dieu lui donnait pour lui faire connaître la vérité. Telle a été la situation de la Chine pendant tout le reste du XVIIIe siècle; les chrétiens y furent exposés à des persécutions tantôt générales, tantôt locales. Cependant la persécution se ralentit sur la fin du règne de Kien-Long, qui abdiqua en 1796, et mourut en 1799. Depuis 1787,

les missionnaires avaient pu reprendre, avec certaines précautions, l'exercice de leurs fonctions.

Un autre empire voisin de la Chine, l'empire d'Annam, qui contient le Tong-King et la Cochinchine, fut aussi le théâtre du triomphe de la foi et de la constance des chrétiens dans les persécutions. L'Évangile y avait été annoncé dès 1627, et, à travers une alternative de persécutions et de paix, la religion chrétienne n'avait pas laissé d'y faire de grands progrès. On y comptait, dit-on, jusqu'à deux cent mille chrétiens, conduits par différents ecclésiastiques et religieux, lorsqu'en 1696, et ensuite en 1712, deux édits arrêtèrent un peu ces progrès et obligèrent les missionnaires à se cacher, ou même à sortir du pays. En 1721, la persécution recommença avec plus de force. On poursuivit les prêtres. Deux jésuites, les pères Messari et Bucchanelli, furent arrêtés. Le premier mourut dans sa prison; le second eut la tête tranchée, le 11 octobre 1723, avec neuf Tongkinois chrétiens, qui lui servaient de catéchistes. Plus de cent cinquante autres fidèles furent condamnés à une espèce d'esclavage. Cependant il paraît que le reste des chrétiens n'en fut point ébranlé, et qu'ils conservèrent la foi au milieu des dangers et des mauvais traitements.

Ils sentaient toutefois le besoin d'ouvriers évangéliques, quand six jésuites tentèrent d'y aborder en 1736; mais quatre de ces religieux furent pris,

interrogés et emprisonnés. Après neuf mois de prison ils furent condamnés à être décapités, et ils subirent leur supplice avec la plus parfaite résignation. Leurs noms étaient Barthélemi Alvarez, Emmanuel de Abreu, Vincent d'Acuna et Jean-Gaspard Cratz, les trois premiers, Portugais, et le dernier, Allemand. La persécution dura longtemps dans ce royaume; mais on assure que la foi du plus grand nombre se soutint au milieu de ces épreuves (1). La persécution n'était pas encore apaisée en 1745. Deux dominicains furent arrêtés, et eurent la tête tranchée le 12 janvier de cette année. Deux autres religieux du même ordre, l'un Espagnol, et l'autre Tongkinois, furent encore décapités, en 1773.

Cependant, vers l'an 1770, il y eut une révolution dans l'empire d'Annam. Le souverain légitime fut mis à mort par les rebelles avec un de ses neveux. Un autre de ses neveux, Gia-Long, parvint à s'échapper de leurs mains et se réfugia auprès du chef des missionnaires catholiques, M[gr] Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, et y resta caché pendant un mois. L'évêque, qui était Français, de la congrégation des Missions-Étrangères, lui procura la protection de Louis XVI, et lui amena des militaires français de l'Inde, qui lui formèrent le noyau d'une armée ; il l'aida surtout de ses conseils et l'encou-

(1) Picot, *Mémoires de* 1723 *à* 1737.

ragea de son exemple. Enfin, l'an 1798, il lui fit assiéger et prendre une des principales villes, ce qui bientôt le rendit maître de tout l'empire. L'évêque mourut vers la fin de la même année. Ce fut un deuil général. Après les funérailles les plus magnifiques, le roi Gia-Long éleva un monument sur son tombeau, et y établit à perpétuité une garde de cinquante hommes. En 1801, il permit aux chrétiens le libre exercice de leur religion dans tout son empire. En 1828, sur son lit de mort, il défendit strictement à Minh-Menh, son fils et son successeur, de jamais persécuter la religion chrétienne.

Nous verrons, dans le chapitre suivant, comment ce fils s'est montré obéissant envers son père, et reconnaissant envers les chrétiens à qui il devait son empire.

Entre la Chine et le Japon existe une immense presqu'île, formant un Etat indépendant, quoique tributaire de la Chine et du Japon. C'est le royaume de Corée, séparé de l'empire chinois par de hautes montagnes, et des îles du Japon par un détroit de huit myriamètres de large. Pendant cent soixante ans, le christianisme, qui avait commencé à s'introduire dans ce pays, y demeura inconnu. Une circonstance en apparence fortuite vint l'y rallumer après un si long temps. En 1784, un jeune seigneur coréen nommé *Li*, se trouvant à Péking avec son père, qui était ambassadeur, désira ardemment

d'étudier les mathématiques ; il s'adressa aux missionnaires européens, et leur demanda des livres qui traitassent de cette science. Ceux-ci profitèrent de l'occasion pour lui faire tenir des livres de religion. Le jeune homme fut frappé de la sublimité des dogmes et de la pureté de la morale du christianisme. L'ayant étudié à fond, il devint chrétien, et de chrétien apôtre. De retour en Corée, il prêcha la religion chrétienne ; ses parents et ses amis furent ses premiers disciples. Ceux-ci devinrent prédicateurs à leur tour ; les femmes montrèrent pour le moins autant de zèle que les hommes, et au bout de cinq ans à peine on comptait, à la ville royale et à la campagne, quatre mille chrétiens. En 1788, un des prédicateurs les plus zélés, Thomas Kin, fut arrêté, puis condamné à l'exil, où il mourut la même année. Les chrétiens, loin d'être intimidés par ce commencement de persécution, n'en devinrent que plus intrépides ; leur nombre s'augmentait de jour en jour.

Cependant cette merveilleuse chrétienté n'avait pas un seul prêtre. Comme il s'éleva des doutes qu'ils ne purent résoudre par eux-mêmes, ils envoyèrent consulter l'évêque catholique de Péking. L'ambassadeur de la nouvelle Église y reçut les sacrements de confirmation et d'eucharistie, assista aux solennités de l'office divin. De retour en Corée avec une lettre pastorale de l'évêque, il parla des belles cérémonies dont il avait été témoin, des

sacrements qu'il avait reçus, des missionnaires qu'il avait vus arriver des extrémités de l'Occident. Les Coréens, enflammés par ce récit de Paul *In*, car tel était le nom de l'ambassadeur, voulurent aussi avoir des prêtres pour participer aux saints mystères; ils députèrent encore Paul et le catéchumène *Où* vers l'évêque, pour lui demander un missionnaire. L'évêque leur en envoya un; mais il ne put entrer en Corée à cause d'une persécution dans laquelle Paul In et son frère Jacques Kuan souffrirent le martyre, le 7 septembre 1791.

Le premier missionnaire qu'il avait destiné aux Coréens étant mort, l'évêque de Péking leur en envoya un second, qui parvint à pénétrer dans le pays en 1793. Il était Chinois de naissance. Son arrivée causa une joie inexprimable; il administra les sacrements, entendit quelques confessions par écrit, célébra le saint jour de Pâques et donna la communion. Ce fut la première fois sans doute que le sacrifice de la nouvelle loi fut offert dans ces contrées. L'Évangile faisait de jour en jour des progrès sensibles : en 1800, on comptait déjà plus de dix mille chrétiens solidement convertis.

CHAPITRE X

Persécution exercée contre les chrétiens par Minh-Menh, empereur d'Annam. — Quelques détails. — Martyre de MM. Jaccard et Borie. — Mgr Retord, vicaire apostolique actuel du Tong-King occidental. — L'apparition de navires de guerre français fait ralentir la persécution. — Persécution en Corée. — Martyre d'un évêque et de deux prêtres. — Mgr Ferréol, son successeur, pénètre en Corée après de grandes difficultés. — André Kim, premier prêtre coréen. — État actuel du christianisme en Corée. — Situation du catholicisme en Chine pendant la première moitié du XIXe siècle. — Guerre de la Chine avec les Anglais. — Révolte et peut-être révolution en Chine.

Nous avons vu l'empereur d'Annam Gia-Long, roi de Cochinchine et du Tong-King, défendre sur son lit de mort, à Minh-Menh, son fils et successeur, de jamais persécuter la religion chrétienne. Loin d'obéir aux ordres de son père, qui devait le trône aux chrétiens de France et aux chrétiens de son empire, Minh-Menh se montra, dès le commencement de son règne, un des persécuteurs les plus cruels qu'ait jamais eus la religion chrétienne. Son capitaine des gardes, qui était chrétien, fut une des premières victimes de sa haine contre cette religion. Bientôt elle éclata par un sanglant édit de persécution, publié le 6 janvier 1833. Tous les chrétiens,

dont le nombre s'élève dans cet empire à plus de cinq cent mille, avaient ordre de fouler aux pieds la croix pour marque de leur apostasie, ou bien ils devaient mourir dans les plus cruels tourments. Pendant plus de sept ans cet édit s'est exécuté par la prison, par la torture, par la mort. Les principaux martyrs sont deux évêques, Ignace Delgado et Dominique Henarès; un grand nombre de prêtres, tant européens qu'indigènes, parmi eux cinq prêtres français, MM. Gagelin, Jaccard, Marchand, Cornay, Dumoulin-Borie, appartenant tous à la congrégation des Missions-Étrangères. Quant aux fidèles de tout âge et de tout sexe qui ont souffert pour Jésus-Christ, le nombre n'en est pas connu.

L'âge le plus tendre a ses héros. « Mandarins, dit un enfant de dix ans, donnez-moi un coup de sabre au cou, afin que je m'en aille dans ma patrie. — Où est-elle ta patrie? — Elle est au ciel. — Où sont tes parents? — Ils sont au ciel; je veux aller auprès d'eux: donnez-moi un coup de sabre pour me faire partir. » Les mandarins eurent pitié de sa jeunesse, et lui refusèrent le coup de sabre qu'il appelait de tous ses désirs.

L'espace nous manque pour raconter le martyre si héroïque de nos saints missionnaires et d'un si grand nombre de leurs disciples. Nous citerons seulement quelques traits pris au hasard. Le 27 septembre 1834, M. Jaccard marchait au supplice

avec un jeune Cochinchinois, Thomas Thien. En passant le fleuve et près d'arriver aux auberges où l'on a coutume de donner un repas aux criminels conduits au supplice, le jeune Thomas se retourna et dit en riant à M. Jaccard : « Père, prendrez-vous quelque nourriture ? — Non, mon enfant, repartit aussitôt avec un gracieux sourire M. Jaccard. — Ni moi non plus, ajouta Thomas ; au ciel donc, mon père. » Quelques instants après ils étaient l'un et l'autre devant le trône de Dieu.

Le supplice de Mgr Borie, vicaire apostolique du Tong-King occidental, fut affreux. Pendant que deux prêtres expiraient à ses côtés dans un prompt supplice, il fut réservé à une cruelle épreuve, pour montrer au monde ce que peut le courage chrétien. « L'exécuteur, à demi ivre, ne savait presque pas ce qu'il faisait ; un premier coup de sabre porta sur l'oreille du martyr, et descendit jusqu'à la mâchoire ; le second atteignit le haut des épaules et se replia sur le cou ; le troisième fut mieux dirigé, mais il ne sépara point encore la tête du tronc. A cette vue, le mandarin qui assistait à l'exécution recula d'horreur ; il y fallut revenir jusqu'à sept fois avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le saint prêtre ne poussa pas un seul cri. Aussitôt après l'exécution, chrétiens et païens, mandarins et soldats se jetèrent à l'envi sur les dépouilles des saints martyrs, et se les disputèrent comme autant de trésors. Quelques fidèles récla-

mèrent et obtinrent la permission de leur donner la sépulture. » Ne croirait-on pas lire quelques-uns des actes des martyrs durant les persécutions des premiers chrétiens, sous les Néron et les Domitien ?

La mort de Mgr Borie laissait le Tong-King occidental sans vicaire apostolique. Mais bientôt Mgr Retord, prêtre des Missions-Étrangères, fut sacré et désigné pour le remplacer, et sa présence soutient encore aujourd'hui cette mission désolée, jusqu'à ce que des jours plus calmes luisent pour elle.

La mort de Minh-Menh, arrivée le 20 janvier 1840, ne mit pas fin aux persécutions. Son fils et successeur Thien-Tri ne valait pas mieux : il avait tous les vices de son père, et moins de capacité que lui. L'arrivée de vaisseaux français sur les côtes de la Cochinchine mit un frein à l'acharnement des persécuteurs. Nos marins firent rendre la liberté à tous les missionnaires français qui se trouvaient en prison, et la présence de quelques navires de guerre eut plus d'effet que la reconnaissance et l'humanité n'avaient pu en produire. La persécution se ralentit. Depuis la mort de Thien-Tri (4 novembre 1847), on s'attend à plus de calme sous le règne de son second fils, Tu-Duc, qu'on dit d'un caractère pacifique. Cependant, le 1er mai 1851, l'abbé Augustin Schœffler, du diocèse de Nancy, a été martyrisé dans le Tong-King occidental.

Nous avons vu, à la fin du dernier chapitre, comment le christianisme s'était introduit dans la Corée, et les progrès qu'il y avait faits à la fin du siècle dernier. Au commencement de ce siècle, cette Église naissante fut éprouvée par une violente persécution. Le missionnaire chinois que l'évêque de Péking y avait envoyé fut un des premiers à recevoir la couronne du martyre avec plus de cent cinquante néophyte coréens, parmi lesquels on cite surtout deux femmes, dont l'admirable constance fortifia beaucoup le courage des confesseurs de la foi.

De nouveau dépourvue de prêtres, l'Église de Corée fut condamnée à passer plusieurs années sans pouvoir en obtenir, à cause du petit nombre qui se trouvait à Péking. Enfin, en 1833, un missionnaire chinois nommé Pacifique Ly pénétra heureusement dans la Corée, et s'établit dans la capitale. Un vicaire apostolique, Mgr Brugnière, s'acheminait vers le même pays, à travers la Chine et la Tartarie, lorsqu'il mourut presque subitement dans un village de la Mongolie, n'ayant eu que le temps de recevoir l'extrême-onction des mains du père Ko, prêtre chinois qui l'accompagnait.

En 1836, deux missionnaires français, MM. Maubant et Chartan, pénétrèrent en Corée; ils furent bientôt suivis d'un nouveau vicaire apostolique, Mgr Imbert. Ce prélat, et deux prêtres français avec un prêtre chinois, composaient tout le clergé de

la nouvelle Église de Corée. Leurs succès furent rapides, malgré les persécutions et les vexations auxquelles il étaient continuellement en butte. A leur arrivée, le nombre des chrétiens était à peine de quatre mille; il y en avait plus de neuf mille deux ans après. Enfin l'évêque Imbert et ses deux prêtres français souffrirent le martyre, le 21 septembre 1839. Une centaine de chrétiens reçurent avec eux ou peu de temps après la couronne du martyre, et dans ce nombre on compte plusieurs jeunes vierges dont quelques-unes n'avaient pas dix ans.

L'évêque martyrisé eut assez promptement un successeur : ce fut Mgr Ferréol, sacré par Mgr Verroles, évêque de Mandchourie; mais il ne put pénétrer en Corée que le 12 octobre 1845, après six ans de tentatives. Il vint de la Chine par mer, dans une barque montée par douze hommes, fils, frères ou parents de martyrs. Le conducteur de la barque était André Kim, premier prêtre coréen, nouvellement ordonné en Chine par l'évêque Ferréol, qu'il cherchait depuis longtemps à introduire dans sa patrie. Il fut secondé dans ses efforts par des officiers de la marine anglaise. On portait alors le nombre des chrétiens de Corée à vingt mille. Pour pratiquer plus facilement leur religion, ils ont presque tous quitté les villes, et se sont retirés dans les montagnes, où ils forment des groupes de deux, trois et jusqu'à vingt cabanes isolées des ha-

bitations païennes. Il faut lire les détails touchants que donne de cette chrétienté Mgr Ferréol dans le dix-neuvième volume des *Annales de la propagation de la foi*, n° 110.

André Kim, premier prêtre indigène de l'Église coréenne, en a été le premier prêtre martyr. En 1842, sur la fin de la guerre anglo-chinoise, l'amiral français Cécile ayant manifesté l'intention de visiter les côtes de la Corée, on lui offrit André pour lui servir d'interprète dans ses rapports avec la Chine. Dans cette position, ses idées grandirent, son caractère prit de l'assurance; peu à peu une rare intrépidité se développa dans son âme, et le disposa à remplir les vues que la Providence avait sur son avenir. Dès lors les expéditions hasardeuses, loin de l'effrayer, ranimaient son courage. C'est lui, comme nous avons vu, qui introduisit le dernier évêque en Corée. Il venait de remplir une commission du prélat pour le bien de la mission, lorsqu'il fut arrêté, traduit devant le gouverneur de la province, mené dans la capitale, et, après bien des tortures, décapité le 16 septembre 1846. Il était âgé de quarante-cinq ans, et descendait d'une ancienne famille royale du pays. Malgré ces persécutions, le christianisme se soutient et s'étend en Corée, grâce au zèle infatigable de nos intrépides missionnaires.

Nous avons vu quelle était la situation du catholicisme en Chine à la fin du XVIIIe siècle, nous allons

voir ce qu'elle est depuis le commencement du xixe siècle jusqu'à présent (1854).

Kia-King, successeur de Kien-Long, se montra aussi peu favorable aux chrétiens que son père; en 1815, il rendit un édit prononçant l'expulsion des catholiques de tout l'empire chinois; mais les troubles intérieurs qui signalèrent ce règne ne permirent pas la stricte exécution de cet édit. Kia-King mourut le 2 décembre 1820, et eut pour successeur son second fils, Mian-Ning. En 1828, celui-ci chassa complétement les missionnaires de Péking, où on les avait tolérés jusqu'alors pour la rédaction du calendrier. Cependant les édits des empereurs n'étaient pas rigoureusement exécutés, et les chrétiens de la Chine furent assez tranquilles jusqu'en 1839, qu'une nouvelle persécution éclata avec fureur. Le 15 septembre de cette année, dans la chrétienté de Kout-Chen, plusieurs mandarins, à la tête d'une centaine de soldats, cernèrent tout à coup la demeure des missionnaires. MM. Perboyre, Baldus, lazaristes, et un franciscain qui venait de dire la messe, n'eurent que le temps de s'évader, sans pouvoir emporter autre chose que les habits dont ils étaient vêtus. Leur habitation, aussitôt envahie, fut pillée par les soldats, puis entièrement consumée par les flammes. Trois jours après, M. Perboyre fut arrêté, et, après avoir pendant près d'un an enduré d'horribles tortures, il fut martyrisé par strangulation, le 11 septembre 1840.

Il était âgé de trente-huit ans. Plusieurs chrétiens de la Chine souffrirent la mort, la prison, l'exil. Beaucoup d'autres se montrèrent prêts à les suivre et à tout souffrir pour la foi de Jésus-Christ.

Cependant l'événement le plus important du règne de Mian-Ning, et peut-être même de toute l'histoire de la Chine, s'accomplissait alors, et dut amener une diversion puissante en faveur des chrétiens. Nous voulons parler de la guerre qui s'éleva entre la Chine et l'Angleterre, et qui se termina par le traité de paix du 26 août 1842, en vertu duquel, outre Canton, seul port ouvert autrefois aux Européens, quatre autres le furent également, savoir : Amoy, Fou-Tcheou-Fou, Ning-Po et Chang-Hay. Les Anglais obtinrent encore la cession de l'île de Hong-Kong, l'admission des consuls de leur nation dans les cinq grands ports de l'empire, la complète égalité des deux gouvernements dans leurs rapports officiels, etc. Il fut encore stipulé que les villes et ports de l'intérieur de la Chine seraient ouverts à toutes les puissances européennes, qui auront le droit de se faire représenter par des consuls de leur nation. Par suite de ces événements, le gouvernement français a signé avec la Chine un traité d'amitié et de commerce, et obtenu du gouvernement chinois des conditions de plus en plus avantageuses pour les chrétiens de l'empire. Ce traité, signé le 24 octobre 1844, a été ratifié le 25 août 1845. Ainsi l'élément occidental, que ce pays avait toujours

repoussé, y fut introduit; personne ne peut prévoir les changements qui en résulteront pour l'avenir de la civilisation chrétienne dans l'extrême Orient.

L'empereur Mian-Ning (1) est mort le 24 février 1850, après avoir désigné pour son successeur le quatrième de ses fils, Ins-Hou, qui règne aujourd'hui. Le nouvel empereur a confirmé les traités conclus par son père. Mais des événements d'une haute gravité se passent dans ses États depuis le peu d'années qu'il occupe le trône, et menacent même de l'en précipiter et de chasser la dynastie des Mandchoux. Dès l'année 1851 des bandes de rebelles se sont montrées à diverses reprises et dans différentes contrées de l'empire, et ce n'est que fort incomplétement qu'on est parvenu à en avoir raison. A Kouang-Si et dans une partie de Kouang-Tong, des bandes de ce genre ont même organisé un gouvernement régulier. Un prétendu descendant de la dynastie Ming, anéantie déjà depuis deux siècles, est à la tête de ce mouvement et a été solennellement reconnu par les siens en qualité de *fils du ciel*, titre qu'on donne à l'empereur seul. Sa période de règne a déjà reçu la dénomination de *Tien-Té*, c'est-à-dire vertu du ciel. Les Ming-Ching ou gens de Ming, ainsi

(1) Cet empereur est plus connu en Europe sous le nom de *Tao-Kouang*, qui est celui de la période de son règne.

que se font appeler les insurgés, gagnent de plus en plus du terrain. Il serait donc possible qu'ils parvinssent à chasser la dynastie tartare, ou que de ces convulsions intérieures il sortît une séparation du territoire en empire du Sud et en empire du Nord, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois en Chine. Dans tous les cas, l'immixtion des étrangers aux affaires de la Chine est inévitable, et l'on peut dès à présent prévoir les profondes perturbations intérieures de même que la révolution radicale qui devront en résulter pour toute la situation politique de l'Asie orientale et centrale.

Ces révolutions seront-elles favorables à la propagation du catholicisme ? S'il fallait s'en rapporter à des lettres reproduites par les journaux anglais, le chef des révoltés résidait il y a six à sept ans à Canton, où il était venu étudier les dogmes chrétiens, pour lesquels on le dit très-favorablement disposé.

D'un autre côté, ces mêmes journaux prétendent que l'impératrice actuelle de la Chine est chrétienne, fille d'un chrétien, et que l'empereur lui-même est déjà plus qu'à moitié converti : d'où ils concluent que les grandes puissances maritimes devraient offrir à l'empereur leur intervention pour aider à comprimer l'insurrection, service en récompense duquel ces puissances exigeraient et obtiendraient sans peine liberté complète pour la

civilisation chrétienne de s'étendre dans le Céleste Empire, dont le commerce cesserait aussi d'être soumis à aucune restriction de la part du gouvernement chinois. Il est difficile, en tout cas, de ne pas reconnaître que la Chine est entrée de nos jours dans une phase décisive de son histoire; mais ne nous livrons pas trop facilement à des espérances qui pourraient n'être en réalité que de trompeuses illusions. Ce qu'il y a de certain, c'est que nos intrépides ouvriers évangéliques continueront avec plus d'ardeur encore, s'il est possible, à répandre dans ces contrées la semence de la parole divine, laissant à Celui pour qui seul l'avenir n'a point de voile, à Celui qui sonde les reins et les cœurs, de fixer l'heure où la moisson aura atteint sa maturité. Cependant, si nous nous en rapportons à certains signes précurseurs, cette heure ne tardera pas à sonner. Entre un grand nombre de faits arrivés dans ces dernières années, et qui tous semblent annoncer cet heureux résultat, nous citerons les deux suivants.

Un chrétien chinois de la province de Hou-Kouang avait perdu sur la voie publique un exemplaire du catéchisme. Ce livre, ramassé d'abord par un païen de Xam-sin-Sien, parcourut, l'une après l'autre, les familles les plus distinguées de la ville. On le lut, on le relut; une doctrine si nouvelle et si raisonnable fit naître chez ces païens, si égarés sur notre compte, une tout autre idée de l'Évangile.

Tous voulaient voir le catéchisme des chrétiens ; il n'était bruit dans toutes les boutiques de thé que des vérités qu'il renferme, et chacun en restait émerveillé. Le pauvre néophyte qui l'avait perdu craignait une poursuite des mandarins et voulait racheter son livre, fût-ce au prix de sa fortune. Il ne put en venir à bout. Les païens l'appréciaient trop pour s'en priver aussi vite. Ennemis du christianisme avant d'en connaître sommairement les maximes, ils en eurent à peine entrevu l'esprit, qu'ils devinrent ses plus chauds défenseurs. Pour satisfaire à tous les désirs, un docteur idolâtre se fit l'apôtre de ses concitoyens, et se chargea d'expliquer ce catéchisme à toute la ville et au mandarin lui-même.

L'autre fait, arrivé à Sum-si-Sien, a quelque analogie avec le premier. Le mandarin du lieu s'imagina, sur un faux rapport, que les chrétiens d'un hameau soumis à sa surveillance étaient membres d'une société secrète dont les principes tendaient directement à renverser le trône impérial, ou plutôt la dynastie tartare. Il s'y transporta par deux fois en personne, et, pour mieux s'assurer de leur doctrine, il saisit parmi leurs livres un catéchisme et un abrégé des preuves de notre sainte religion. Il passa trois jours à les examiner ; puis, n'y ayant rien trouvé de suspect, il les renvoya par un de ses gardes. Ce soldat, accoutumé au vol, retint en secret le catéchisme. Mais, contre toute

espérance, ce fut pour Dieu un moyen d'appeler à la foi ce fripon. La curiosité lui fait ouvrir le livre dérobé; ses yeux se dessillent au flambeau de la vérité catholique, et c'est maintenant, avec un autre employé du tribunal du mandarin, un fervent catéchumène (1).

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XVIII, p. 351.

CHAPITRE XI

Mission de l'Océanie. — Coup d'œil sur la géographie et l'histoire de cette cinquième partie du monde. — Races d'hommes qui l'habitent. — Mœurs, religion, superstitions de ces peuples. — Les missionnaires protestants ont précédé les catholiques dans l'Océanie. — Effets des prédications protestantes. — Caractère des missions protestantes. — Opposition des ministres protestants aux prédications des prêtres catholiques. — Caractère du missionnaire catholique. — Premières missions en Australie. — Mission des iles Gambier ou Mangaréva. — Détails sur cette mission. — Son origine; ses progrès; son état actuel. — Relation de M. Dumont-d'Urville à ce sujet. — Mission de Taiti; obstacles qu'elle rencontre. — Mission de Nouka-Hiva; lenteur de ses progrès; son état actuel. — Mission de Sandwich. — Mission de l'Océanie occidentale. — Subdivisions : Nouvelle-Zélande, Océanie centrale, Mélanésie, Micronésie, Nouvelle-Calédonie. — Mission d'Ouvéa ou iles Wallis. — Sacre de Mgr Bataillon. — Impression produite par la vue des missionnaires sur l'équipage d'un bâtiment français. — Changement dans les mœurs des habitants d'Ouvéa.—Mission de Tonga.—Difficultés qu'éprouvent les missionnaires. — Calomnies des protestants. — Succès des missionnaires à Tonga-Tabou. — Mission de la Nouvelle-Calédonie. — Mission de la Mélanésie et de la Micronésie. — Tableau des sauvages convertis par un missionnaire. — Indication des ouvrages à consulter pour l'histoire des missions.

Nous avons vu les merveilles opérées par la foi catholique dans l'ancien monde, dans l'Amérique, dans les Indes, dans le Japon, en Chine et dans tout l'Orient; nous allons la voir pénétrer dans la cinquième partie du monde, l'Océanie, et là communiquer aux sauvages les plus féroces, aux anthropophages, la douceur et la docilité de l'agneau. Les faits miraculeux que nous avons à

raconter auront d'autant plus d'attrait pour nos jeunes lecteurs, qu'ils se sont accomplis de nos jours, qu'ils se renouvellent continuellement et dans le moment même où nous écrivons ces lignes ; ajoutons que les courageux soldats de la foi appelés à ces conquêtes pacifiques sont pour la plupart nos compatriotes, et quelques-uns peut-être nos parents ou nos amis. Ces titres sont plus que suffisants pour attirer sur eux au moins quelque chose de cet intérêt qui s'attache à nos braves guerriers quand ils portent glorieusement sur la terre étrangère le nom et le drapeau de la France. Mais avant de parler des travaux et des succès de nos missionnaires, nous croyons utile de donner une idée succincte du théâtre où ils accomplissent leurs exploits évangéliques, et de la nature des hommes qu'ils ont à dompter et à assouplir au joug de la religion.

Entre les côtes occidentales des deux Amériques et les rives orientales de l'ancien monde s'étend une vaste mer couvrant plus du tiers de la surface du globe, et qui pour cette raison a reçu le nom de grand Océan. Au sein de cette mer, sur une ligne de trois mille lieues, surgit un labyrinthe d'îles, un immense archipel, au milieu duquel on distingue une vingtaine de grandes terres, dont la principale est un continent presque égal à l'Europe en superficie. C'est cet amas d'îles innombrables que les géographes modernes ont considéré comme

une cinquième partie du monde et ont nommé Océanie.

Pendant trois siècles les puissances maritimes de l'Europe se sont contentées de faire explorer ces mers par leurs navigateurs, qui semblaient n'avoir d'autre mission que d'étudier les routes et les moyens de se diriger à travers cet immense labyrinthe d'archipels et d'îles dont les abords sont quelquefois si dangereux; mais aucune d'elles ne songea à y former d'établissements sérieux. Enfin, en 1788, les Anglais, qui venaient de perdre leurs colonies de l'Amérique septentrionale, voulurent pour se dédommager fonder une colonie dans les mers du Sud. Ils choisirent sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande ou Australie une baie découverte par Cook en 1770, et nommée par lui *Botany-Bay*. C'est là qu'une petite escadre, commandée par le capitaine Philips, débarqua dix-sept cents personnes, au nombre desquelles étaient sept cent soixante *convicts* ou condamnés à la déportation. Le reste se composait de colons libres et de troupes. Bientôt, la situation de ce lieu paraissant défavorable, on alla un peu plus loin, au nord, à Port-Jackson, et l'établissement fut définitivement fixé à Sydney-Cove, le 26 janvier 1738. C'est sur cette plage que fut fondée la ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, aujourd'hui la plus florissante des colonies anglaises.

Les navigateurs qui ont parcouru le grand

Océan pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, et même au commencement du XIXe, se sont contentés de donner des noms aux îles, aux archipels, aux terres qu'ils découvraient ou qu'ils croyaient découvrir les premiers, de sorte que ces mêmes îles ou terres ont reçu quelquefois quatre ou cinq noms différents; mais aucun d'eux ne s'est occupé de la question de savoir si l'ensemble de ces terres appartenait à telle ou telle partie du globe déjà connue, ou si elles devaient en former une nouvelle sous un nouveau nom. Ce sont les savants géographes de ce siècle qui, après avoir reconnu qu'il était impossible de regarder les îles du grand Océan comme faisant partie de l'Asie, moins encore de l'Amérique, ont conclu qu'elles devaient être considérées comme une cinquième partie du monde, à laquelle ils ont d'abord donné le nom d'*Océanique*, puis enfin d'Océanie.

Quant aux divisions à adopter pour grouper d'une manière distincte les diverses parties dont se compose cette cinquième partie du globe, nous n'avons pas à nous occuper ici des différents systèmes présentés par les géographes et les navigateurs. Nous ferons seulement usage de celui qui est le plus généralement suivi, parce qu'il est le plus simple et qu'il a été adopté par le saint-siége pour fixer la circonscription des principaux vicariats apostoliques de cette partie du monde. Ce système consiste à diviser l'Océanie en quatre

parties : l'Océanie occidentale, l'Océanie centrale, l'Océanie septentrionale et l'Océanie orientale. Ces quatre divisions, déterminées par leur position géographique, ont reçu en outre chacune une dénomination tirée des circonstances particulières à chacune d'elles. Ainsi, la première a été appelée *Malaisie,* parce qu'elle est habitée par des peuples de race malaise; la seconde, *Mélanésie,* à cause de la couleur noire de ses habitants; la troisième, *Micronésie,* à cause de la petitesse des îles qui en font partie et dont la plupart sont inhabitées; enfin la quatrième, *Polynésie,* à cause du grand nombre d'îles qui la composent.

Différentes races d'hommes habitent l'Océanie. La plus nombreuse est la race malaise, qui est répandue dans toute l'Océanie occidentale et dans les grandes îles de l'archipel Indien. La plus grande partie de ces peuples sont mahométans; quelques-uns sont encore idolâtres. Les îles Philippines, qui font partie de cette division, et qui appartiennent à l'Espagne depuis plusieurs siècles, sont catholiques. Cette partie de l'Océanie est la plus anciennement connue, et les missionnaires catholiques ont été les premiers à l'explorer. Parmi ces premiers apôtres on peut citer les noms des pères Clain, Cantova, Legobien, Zuniga, Taillandier, Duperron, Cortil, Gervaise, Bernardo de la Fuente, etc. Mais ces missions appartiennent plutôt aux anciennes missions de l'Inde qu'à celles de l'Océanie

proprement dite : aussi nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Les races noires de l'Océanie centrale et la race jaunâtre qui peuple les îles de la Polynésie n'ont d'autre religion que le *polythéisme*, le *panthéisme*, une espèce de *sabéisme*, ou le plus grossier *fétichisme*. Quelques peuplades de Bornéo, de Luçon, de l'Australie, de la terre de Van-Diémen et de la Nouvelle-Calédonie, ne paraissent avoir aucune espèce de religion ; la plupart des Mélanésiens n'ont d'autres croyances que celle de l'existence de mauvais génies et une idée vague d'une nouvelle vie. A la Nouvelle-Zélande, à Taïti et dans un grand nombre d'îles de la Polynésie, on adore ou l'on adorait plusieurs dieux appelés *Atouas*; mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils comptaient comme leurs dieux principaux le *Noui-Atoua*, le maître du monde, le père, dieu le fils, et dieu l'oiseau ou l'esprit. D'où leur est venue cette idée de la Trinité chrétienne? Cette question est difficile à résoudre, et l'on manque des documents nécessaires pour y répondre d'une manière satisfaisante. Tout ce que l'on peut conjecturer de plus vraisemblable à ce sujet, c'est que, d'après l'opinion des savants qui se sont occupés d'anthropologie et d'ethnographie, les peuples de la Polynésie sont originaires de l'Inde, où le christianisme avait pénétré à une époque très-ancienne et bien antérieure aux prédications des missionnaires portugais et

espagnols (1), et que les îles de la Polynésie, où cette croyance à la Trinité s'est répandue, ont été visitées ou peuplées par quelques-uns de ces Indiens déjà instruits, quoique confusément, de quelques vérités du christianisme. Mais ce rayon de lumière fut bientôt obscurci par les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Une foule de divinités étaient adorées après ces grands *Atouas;* on leur sacrifiait souvent des victimes humaines, et dans un grand nombre d'occasions ces victimes étaient mangées par les prêtres et ceux qui assistaient à la cérémonie. Ce sont ordinairement des prisonniers faits à la guerre qui sont ainsi offerts aux dieux et dévorés; mais dans certaines circonstances, quand on manque de prisonniers et que les prêtres jugent à propos d'apaiser leur divinité par du sang humain, la victime est choisie dans la tribu même ou dans certaines classes du peuple, et désignée par le sacrificateur. Dans la Mélanésie et même dans quelques îles de la Polynésie, les prisonniers sont dévorés par leurs vainqueurs, sans que cet acte soit accompagné d'aucune cérémonie religieuse.

(1) Le brahmanisme et le bouddhisme, deux religions qui se partagent l'Inde, ont pour dogme commun l'unité de l'Être suprême; une idée informe de trinité divine, dont la seconde personne a été incarnée un grand nombre de fois. Le savant M. Abel Remusat met hors de doute que les philosophes indiens aient emprunté quelques-unes de ces idées aux missionnaires catholiques envoyés dans l'Asie dès le XII[e] et le XIII[e] siècle.

L'absence de toute religion, ou la religion grossière pratiquée par quelques-uns de ces peuples, les livre aux plus absurdes superstitions. Ceci n'a rien d'étonnant, et l'on en pourrait trouver plus d'un exemple ailleurs que chez ces pauvres sauvages, et au milieu même des nations policées de l'Europe. Ils ne croient pas en Dieu, et ils croient aux sorciers, aux présages, aux songes, aux maléfices. Ils n'hésitent pas à tuer un homme, à le faire cuire et à le manger, et ils n'oseront pas toucher à un fruit, à un objet quelconque, animé ou inanimé, qui aura été déclaré *tabou.*

Le *tabou* est une de leurs superstitions, la plus bizarre et la plus généralement répandue dans toutes les îles de l'Océanie. C'est une espèce de loi ou d'institution religieuse fort ancienne, en vertu de laquelle tel ou tel objet est sacré ou interdit, et il est rigoureusement défendu aux individus soumis à cette loi de toucher cet objet, quelquefois de le regarder, même de prononcer son nom. La violation de cette loi entraîne la peine de mort, et si le coupable ne reçoit pas des hommes le châtiment qu'il a mérité, l'*Atoua,* dont il a outragé les ordres, se charge lui-même de le punir, et, selon les idées de ce peuple, il n'échappe jamais à ce pouvoir invisible. L'opinion générale est qu'il sera frappé de mort ou atteint du *kovi,* maladie affreuse qui tient de la lèpre et de l'éléphantiasis.

Le tabou est général ou relatif, permanent ou temporaire : ainsi les dieux, les prêtres consacrés au culte d'une seule divinité ou de toutes les divinités, les temples, la personne, même le nom du roi ou des chefs, ainsi que leurs familles, toutes les propriétés et tous les objets appartenant à ces êtres privilégiés, sont constamment *tabou*. Dans quelques îles, les animaux consacrés à la divinité étaient *tabou* pour les femmes, et il en était de même à leur égard de quelques aliments particuliers servis à la table des hommes.

Le tabou général et permanent existe de temps immémorial ; quant au tabou relatif et temporaire, il est prononcé par les prêtres, qui peuvent ainsi défendre de faire tel ou tel acte, de manger tels ou tels aliments, de toucher à tel ou tel objet, pendant un temps déterminé ou suivant telle ou telle circonstance.

En l'absence de tout principe religieux, de tout frein moral, on conçoit que la dépravation des mœurs doit être excessive. Elle l'était, en effet, et malheureusement elle a encore été augmentée par le contact d'un grand nombre de navigateurs européens, de déserteurs des marines militaires et marchandes d'Angleterre, d'Amérique et de France. Ces hommes qui avaient connu les bienfaits de la civilisation, n'en apportaient aux sauvages que les vices, et, loin de se montrer disposés à les éclairer des lumières de la religion, ils

étaient souvent les premiers à combattre l'œuvre des missionnaires, et même à exciter contre eux des persécutions.

Tel était il y a peu d'années l'état de tous les peuples de la Polynésie et de la Mélanésie, et malheureusement il n'y a encore qu'un bien petit nombre d'exceptions. On ne saurait se faire une idée de la situation misérable de ces hommes, qui habitent pourtant des terres fertiles et où règne un printemps éternel, et qui souvent sont réduits par la disette à se manger entre eux. Après cela, que penser des déclamations de nos prétendus philosophes sur l'excellence de l'*état de nature?* Écoutons ce que nous dit à ce sujet un savant voyageur moderne dont l'autorité ne saurait être suspecte en pareille matière. « J'ai visité récemment, dit-il, un grand nombre de peuples de l'Océanie, et j'ai reconnu, en dépit de Rousseau et des philosophes de son école, que le soi-disant *état de nature* était un mot vide de sens... Ces sauvages, ces prétendus *enfants de la nature,* m'ont offert, à quelques exceptions près, les traits de la peur, de l'hypocrisie, du vol, des plus honteuses superstitions, de la plus révoltante férocité, et même de l'anthropophagie. Les Dayas (habitants de Bornéo), les Vitiens, les Maïndaniens, les Nouveaux-Zélandais, les Mangaréviens, les Nouveaux-Calédoniens, les Noukahiviens, et grand nombre d'autres Océaniens, nous en fournissent la preuve.

Leur physionomie expressive peint toutes les passions avec une mobilité difficile à saisir. Tantôt c'est la menace et la fureur, tantôt c'est une gaieté folle; mais toujours elle conserve quelque chose de faux et de sinistre. La défiance et l'ingratitude sont au fond de leur caractère. Les présents excitent leur cupidité; ils essaient d'enlever par la force ce qu'on leur a refusé, sans que les dons qu'ils ont reçus leur inspirent le moindre sentiment de justice ou de bienveillance. Ils méconnaissent l'autorité même du père de famille; ils sont paresseux et vindicatifs... Chez eux, les femmes sont généralement esclaves; du moins elles ne sont considérées que comme des bêtes de somme, des animaux sans âme, destinés aux travaux les plus pénibles et les plus abjects (1). »

Voilà les hommes que nos missionnaires ont entrepris de convertir à la civilisation par la religion; car la religion seule, avec ses grands principes de justice et de morale, pourra faire disparaître les vices de ces peuples, et développer en eux le germe des qualités et des vertus dont ils ne sont pas plus dépourvus que les autres hommes, comme la culture pourra décupler la valeur des produits de leur sol, et y introduire des plantes étrangères qui en augmenteront la richesse. Déjà on peut juger des résultats qu'il est permis d'espérer par les heureux

(1) Domeni de Rienzi, *Océanie pittoresque*, t. Ier.

essais tentés dans quelques îles de la Polynésie. Ainsi, aux îles Gambier ou Mangaréva, à Tonga, à Fidgi, à Foutouna, à Taïti, aux Sandwich et dans quelques autres localités, les peuples, éclairés des lumières de la foi, ont atteint un certain degré de civilisation, qui ne permet plus de les confondre avec les sauvages perfides et anthropophages dont nous parlions tout à l'heure. Les temps marqués par la Providence pour appeler ces peuples à entrer dans la grande famille des nations chrétiennes semblent être arrivés, et c'est avec un juste sentiment d'orgueil que nous voyons la France contribuer pour une large part à cette grande œuvre de régénération sociale.

Ce ne sont pourtant pas les missionnaires catholiques qui ont tenté les premiers d'annoncer l'Évangile à ces peuples. Les guerres maritimes de la fin du dernier siècle et des quinze premières années de celui-ci ne permettaient pas aux navires français d'entreprendre d'aussi lointains voyages. Longtemps encore après la paix, notre marine fréquentait peu les mers australes, tandis que les navires anglais et américains n'avaient cessé de sillonner en tous sens le grand Océan. Les protestants voulurent profiter de cette absence forcée des prêtres catholiques dans ces parages pour aller y prêcher leurs erreurs. Eux qui, pendant trois siècles, ne se sentant pas le courage d'annoncer l'Évangile aux idolâtres, non-seulement se moquaient des missions

catholiques, mais encore les blâmaient comme une témérité inexcusable, les voilà qui tout à coup sont saisis d'un beau zèle pour les missions, et ils prétendent surpasser de beaucoup tout ce que l'Église catholique a jamais pu faire en ce genre. Il est vrai qu'ils se présentaient dans la lice armés de toutes les ressources que la prudence humaine peut se procurer pour assurer le succès. Protection des puissances de la terre, sommes énormes mises à leur disposition, rien ne leur a manqué (1). Et cependant ils ont échoué presque partout. Aux îles Marquises, après des tentatives réitérées pendant quarante ans, ils avaient fait à peine deux ou trois prosélytes; à la Nouvelle-Zélande, où ils ont de magnifiques possessions, le nombre de leurs prosélytes est tel, qu'un journal anglais protestant, calculant ce qu'avait coûté la conversion de chaque indigène par la dépense occasionnée pour la mission, trouvait que chaque baptême revenait à cinquante mille francs.

Quant aux îles où leurs succès ont été plus complets, comme à Taïti, aux Sandwich, à Wallis, à Camao, à Vavao, à Tonga, etc., ils se sont emparés

(1) Les associations établies en grand nombre en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Prusse et en Amérique ont fourni plus de cent cinquante millions pour l'impression et la distribution de la Bible, traduite dans toutes les langues. Ces mêmes associations fournissent en outre, chaque année, une somme d'au moins trente millions pour les frais de voyage et l'entretien de cinq à six mille missionnaires anglicans, méthodistes, anabaptistes, etc. etc. etc.

peu à peu du pouvoir et ont établi des lois qui semblent plutôt dictées par l'intérêt privé des législateurs que par l'intérêt de la morale et de la religion. Écoutons ce que dit des missionnaires protestants un auteur qui est loin de leur être défavorable, et qui en fait plus souvent l'éloge que la critique : « Les méthodistes, dans leur rigidité, semblent ne pas oublier leur intérêt personnel; c'est en prêchant aux sauvages la charité, l'oubli de soi, le mépris des biens de la terre, l'humilité, etc., qu'ils se sont implantés chez les peuples océaniens. Là ils possèdent des troupeaux et de grandes terres; ils sont les plus riches propriétaires de l'endroit; leur presbytère est un vaste magasin où le sauvage trouvera des vêtements avec lesquels on lui ordonnera de se vêtir, mais qu'il n'obtiendra qu'en les payant fort cher (1). » Il n'est pas jusqu'aux bibles que la Société de Londres fait imprimer à ses frais pour être distribuées gratuitement, que les missionnaires protestants ne fassent payer à leurs néophytes. Cette avidité pour le gain, cet amour des richesses, qui fait un si grand contraste avec le désintéressement des missionnaires catholiques, n'a rien qui surprenne quand on pense que la plupart des missionnaires protestants sont mariés, qu'ils ont souvent une nombreuse famille, que presque tous n'ont de leur chef aucun patrimoine,

(1) M. Vincendon-Dumoulin, *Considérations sur la colonisation dans l'Océanie.*

et qu'ils n'ont embrassé la profession de ministres de l'Évangile que comme un moyen d'élever et de placer leurs enfants. Aussi voici comment un écrivain protestant qui a lui-même habité longtemps l'Océanie, parle de la solidité des conversions faites par de tels prédicateurs : « La crainte des châtiments, et non la conviction, empêche les insulaires de se livrer à toutes leurs anciennes habitudes, et chaque fois que l'occasion se présente, ils la saisissent avec ardeur. Qu'ont fait les missionnaires (protestants)? Ils croient avoir corrigé les mœurs, et la démoralisation est à son comble; ils croient avoir fait des chrétiens, et ils n'ont fait que des hypocrites... Tels sont donc les résultats des missions protestantes; la Bible a été traduite et répandue par milliers d'exemplaires; des temples ont été construits; les naturels ont été forcés de suivre des exercices sans comprendre la portée de leurs actes; les missionnaires se sont enrichis en aggravant les privations et les souffrances des indigènes. En prêchant les dogmes de l'Évangile, que tous ne suivent pas, ils sont tombés peu à peu dans la déconsidération et se sont acquis la haine des naturels. Enfin ces peuples, après avoir fait le premier pas vers la civilisation, sont menacés d'une réaction violente partout où les missionnaires protestants ont exercé leur empire (1). »

(1) MM. Barrot, consul général de France, et Vincendon-Dumoulin,

C'est vers la fin du XVIII[e] siècle, en 1797, que la société des Missions de Londres équipa à ses frais un navire pour porter trente missionnaires protestants sur les différents groupes de l'Océanie. Dès lors, chaque année, de nouveaux missionnaires ont suivi les premiers, et depuis plus de trente ans ils étaient en possession d'exploiter seuls les différents archipels de l'Océanie, lorsque parurent les premiers missionnaires catholiques envoyés dans ces parages. Il y eut un cri général de réprobation poussé par les ministres de toutes les sectes à l'apparition des véritables apôtres de l'Évangile. Aux îles Sandwich et à Taïti, où les méthodistes américains et anglais exerçaient la plus grande influence sur les chefs indigènes, au point qu'ils s'étaient complétement emparés du pouvoir, ils signalèrent les catholiques à l'inimitié des populations, en les montrant comme des païens, et en quelque sorte comme une espèce de bêtes malfaisantes, contre lesquelles tout acte d'injustice et de cruauté était permis et même légitime (1). Plusieurs fois notre marine militaire fut obligée d'intervenir pour protéger nos compatriotes missionnaires contre les vexations que leur faisaient subir les ministres protestants. C'est à la suite d'un de ces actes de répression que le protectorat de la France fut imposé à Taïti, et personne n'a oublié le rôle bizarre et com-

ingénieur hydrographe de la marine, *Considérations sur la colonisation dans l'Océanie.*

(1) M. du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, t. I[er], p. 339.

plexe que joua dans cette affaire M. Pritchard, missionnaire protestant, consul d'Angleterre, négociant, conseiller intime de la reine Pomaré, etc. etc. Enfin, grâce à l'énergie déployée par nos marins, grâce à la protection de la France, qui occupe plusieurs points importants dans l'Océanie, nos missionnaires n'ont plus rien à redouter du mauvais vouloir des ministres protestants, et ils n'ont plus qu'à surmonter les obstacles, si pénibles d'ailleurs et si multipliés, que leur présente la carrière dans laquelle ils sont courageusement entrés.

Il y a dix-huit ans à peine que les premiers missionnaires catholiques se montrèrent en Océanie; ils étaient peu nombreux, dénués de toutes richesses, de toutes ressources temporelles. Ils ne portaient avec eux pour tout bagage qu'un crucifix, un zèle ardent et une foi vive. Il n'en fallut pas davantage pour faire plus en quelques mois que les protestants en trente ans. Ce qui touche surtout le sauvage dans le missionnaire catholique, c'est l'abnégation, le désintéressement, le dévouement absolu de cet homme qui abandonne sa patrie, sa famille, son bien, qui renonce à toutes les jouissances, à tous les plaisirs du monde, pour venir lui enseigner sa religion. Quelque bornées que soit les lumières de son esprit, il a cependant assez d'intelligence pour comprendre ce qu'il y a de beau, de sublime, dans un pareil dévouement, qui ne craint ni les fatigues, ni la pauvreté, ni les plus dures privations,

qui affronte tous les dangers, les persécutions et la mort même, pour lui ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile. Et quand il compare ce dévouement au froid égoïsme du ministre protestant, est-il étonnant que sa préférence et son affection se portent sur le prêtre catholique?

C'est au centre même de la puissance anglaise dans l'Océanie, c'est en Australie et dans les établissements de la Nouvelle-Galles du Sud que les missionnaires catholiques ont commencé leur œuvre évangélique. En 1820, il n'y avait encore en Australie ni prêtre ni autel; et depuis, cette vaste contrée est devenue, sous la direction de Mgr Polding, une province ecclésiastique où l'on comptait, dès 1846, l'archevêché de Sydney, les évêchés d'Adélaïde, d'Hobartown et de Perth, une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente et une écoles, cinquante-six missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et les colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de l'Australie et de la terre de Van-Diémen. Ce qui s'y trouve de plus effrayant, ce sont les colonies pénales de l'Angleterre, peuplées de cinquante mille condamnés, tant pour délits que pour crimes : population la plus gangrenée de l'univers, et qui allait se corrompant de plus en plus. Les plus criminels, les plus indomptables sont confinés dans l'île de Norfolk. Ils paraissent tellement incorrigibles, que jamais ministre protestant n'avait

pensé à mettre le pied dans cette île. Depuis dix à onze ans, un prêtre catholique, par quelques visites temporaires, y a produit des changements miraculeux : des criminels qui depuis bien des années ne connaissaient que le blasphème, le crime, la débauche, pleurent leur vie passée, s'en confessent, et sont trouvés dignes de s'assoir à la table sainte. Ces prodiges étonnent la population protestante de l'Australie, et ébranlent dans son sein les hommes de bonne foi. Dieu se sert de la conversion des plus mauvais pour toucher et convertir ceux qui le sont moins.

C'est le 8 janvier 1846 que Mgr Brady, premier évêque de Perth, dans la Nouvelle-Hollande, prit possession de son diocèse. A sa suite, trente personnes, parmi lesquelles on aime à compter des enfants de saint Benoît, des religieux du Saint-Cœur de Marie, des sœurs de la Merci, sont descendues sur ce lointain rivage au chant des hymnes sacrés. La pieuse colonie ne semblait s'adresser qu'au Ciel, et déjà sur la côte sa voix avait été entendue ; quelques sauvages accouraient à la nouveauté de ce spectacle ; des blancs quittaient leurs travaux aux accents de cette prière inaccoutumée, et, réunis sous les bénédictions de leur commun père, semblaient présager l'heureux jour où ces diverses nations seraient confondues dans l'unité d'une famille chrétienne (1).

(1) Rorhbacher, *Histoire de l'Église catholique*, t. XXVIII.

Outre la province ecclésiastique de l'Australie, dont nous venons de parler, le souverain pontife, depuis une quinzaine d'années, a divisé le reste de l'Océanie en deux autres immenses diocèses ou provinces : l'Océanie orientale et l'Océanie occidentale.

Le vicariat apostolique de l'Océanie orientale réunissait d'abord sous sa juridiction les archipels situés à l'ouest du 160e degré de latitude occidentale, tels que les îles Gambier ou Mangaréva, les Marquises ou Nouka-Hiva, Taïti, les Sandwich, etc.; mais cette année (1864) Taïti a été érigé en évêché dont la juridiction s'étend sur les îles Marquises, les Sandwich et une partie des Iles-Basses ou Pomotou. Le premier évêque titulaire de Taïti appartient à la congrégation de Picpus, et il s'est embarqué dernièrement pour prendre possession de son siége épiscopal.

Les habitants de cette partie de l'Océanie se rapprochent beaucoup, pour la forme, du type européen ; la plupart avaient des mœurs plus douces que celles des Océaniens occidentaux : il faut en excepter toutefois les habitants des Marquises et des îles Gambier, signalés par leur férocité et leurs habitudes d'anthropophagie. C'est dans ce dernier archipel que les missionnaires catholiques commencèrent leurs travaux évangéliques dans cette partie du monde. Nous allons donner quelques détails sur les résultats qu'ils ont obtenus en peu d'années, et

nous terminerons par l'état actuel de la mission dans ces îles.

Ce groupe fut découvert en 1797 par le navire anglais qui portait, comme nous l'avons vu, des missionnaires protestants en Océanie. Le navire n'aborda pas, et le capitaine se contenta de donner à cet archipel le nom de *Gambier*, amiral anglais, un des plus ardents protecteurs de la société des Missions de Londres.

Ces îles furent visitées pour la première fois en 1826 par le capitaine anglais Beechey; ses habitants sont signalés par ce navigateur comme les plus inhospitaliers et les voleurs les plus audacieux de la Polynésie. Une rixe s'éleva entre les Anglais et les naturels, et Beechey se vit obligé de faire usage de son artillerie. Quelques indigènes furent tués, et les Anglais s'éloignèrent. Cet événement a laissé des traces profondes dans l'esprit des naturels, et fait époque dans leur histoire.

Quelques petits navires de commerce voulurent tenter d'aborder dans ces îles; mais les naturels se montrèrent constamment hostiles et peu traitables, et toute tentative de ce genre de la part des Européens fut abandonnée.

Enfin, le 7 avril 1834, deux missionnaires apostoliques de la société de Picpus, MM. Laval et Caret, amenés sur un navire anglais, abordèrent aux îles *Gambier* ou *Mangaréva*, et, nonobstant la réputa-

tion des habitants, ils se proposèrent d'y travailler à la conversion de ces peuples. Il se firent déposer sur une petite île du groupe nommé *Ao-Kena :* c'est là que ces hommes intrépides, ayant fait abnégation de leur existence, commencèrent à prêcher la parole de Dieu. Les habitants les reçurent froidement d'abord; mais ils ne leur firent subir aucun mauvais traitement. Les nouvelles doctrines qu'ils entendaient ne produisaient qu'un étonnement stérile sur les insulaires, qui pouvaient à peine les comprendre, tant elles faisaient disparate avec leurs mœurs, leurs habitudes et leurs croyances. Cependant, à force de résignation, de persévérance, de courage et de sacrifices, après avoir donné des soins aux malades et des conseils pour tirer un plus grand parti des ressources de l'île, ils finirent par gagner la confiance des insulaires. Ceux-ci en vinrent à offrir spontanément à leurs hôtes des vivres et une cabane, puis ils les traitèrent avec amitié et respect; enfin ils se laissèrent baptiser, et la majeure partie d'Ao-Kena fut bientôt chrétienne.

Encouragés par ce succès, les apôtres entreprirent d'aller convertir les habitants des autres îles, en commençant par Mangaréva, la plus grande, la plus peuplée, et de plus la résidence du chef ou roi, dont la souveraineté s'étendait sur l'archipel entier. Les missionnaires s'y rendirent sur une frêle embarcation; mais à peine eurent-ils mis le pied

sur le rivage, que le peuple, excité par quelques fanatiques et par les prêtres des idoles, les reçut à coups de pierres. Poursuivis et traqués, les dignes missionnaires, qui étaient préparés au martyre si telle était la volonté du Ciel, jugèrent cependant avec raison qu'il serait plus utile pour le succès de leur cause de chercher à sauver leur vie. Dans leur fuite ils purent gagner les hautes graminées qui couvrent une montagne, la seule de l'île, et ils y trouvèrent un abri protecteur contre les poursuites des sauvages. Ceux-ci, dans la rage qui les animait, mirent le feu aux roseaux, espérant que les blancs ne pourraient pas échapper à ses atteintes. Mais le vent, tout en excitant l'incendie, suscita aussi des tourbillons d'une fumée épaisse qui déroba les fugitifs à la vue de leurs ennemis : grâce à cette circonstance, ils purent s'élever dans la montagne, et vers deux heures du matin ils parvinrent au sommet.

De temps en temps, aux lueurs de l'incendie qui couvrait les flancs de la montagne, ils pouvaient distinguer les bandes de sauvages en armes qui les cherchaient pour les égorger. Mais ce n'était pas tout : exténués de fatigues et de faim, ils étaient torturés par une soif ardente sans voir la possibilité d'être soulagés. S'armant de courage et de patience, ils se préparaient à passer la nuit parmi les ruines d'une cabane située près de la cime du mont, lorsqu'un bruit soudain vint ranimer leurs frayeurs.

C'était sans doute l'ennemi qui approchait, et cette fois il ne leur restait plus qu'à recommander leur âme à Dieu; c'est ce qu'ils firent en effet. Cependant, en prêtant l'oreille plus attentivement, ils remarquèrent que ce bruit partait toujours du même endroit et ne se rapprochait point; enfin ils reconnurent que ce n'était autre chose que le murmure d'une petite cascade qui tombait à quelque distance. Leurs craintes se changèrent en actions de grâces à la Providence, qui leur envoyait ce soulagement inattendu dans leur détresse. Après s'être désaltérés à l'eau de la cascade, ils attendirent tranquillement la fin de la nuit.

Cependant les sauvages, ennuyés de l'inutilité de leurs recherches, s'étaient retirés chacun chez eux. Aux premières lueurs de l'aurore, les missionnaires purent réussir à sortir de leur retraite, et avec beaucoup de précautions ils parvinrent à retrouver leur canot échoué au rivage, et se hâtèrent de regaguer Ao-Kena.

Quelque temps après, le fils d'un des principaux chefs de Mangaréva, étant venu visiter l'île d'Ao-Kena, y tomba dangereusement malade; les missionnaires lui prodiguèrent tous leurs soins, et eurent le bonheur de le sauver.

Le bruit de ce succès miraculeux se répandit à Mangaréva; chacun en fut ému, et le roi Mapouteoa témoigna le désir de voir les auteurs de cette guérison. Les missionnaires se rendirent avec em-

pressement à ce désir, et cette fois ils furent favorablement accueillis. Aussitôt ils se mirent à prêcher leur doctrine. Il est digne de remarque que les hommes des classes supérieures furent les premiers à comprendre et à goûter les vérités qu'on leur annonçait. A leur tête se distinguait Matoua, l'oncle du roi, grand prêtre et sacrificateur des idoles, qui abandonna les pratiques sanguinaires de sa religion pour embrasser le christianisme avec le plus vif empressement. On ne peut douter que son exemple n'en ait entraîné bon nombre d'autres, particulièrement dans la classe du peuple. Les baptêmes commencèrent à avoir lieu et se succédèrent rapidement. Les habitants d'Aka-Marou se rangèrent bientôt à la nouvelle foi. Ceux de Taravaï furent les plus tardifs, et leur conversion n'eut lieu qu'en 1836. Ainsi deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée des pères Laval et Caret, et la population tout entière des îles Gambier, chefs et peuple, prêtres des idoles, sans distinction, s'était convertie.

Ce fut aussi à cette époque, en 1836, que Mgr Rochouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, arriva à Mangaréva avec un renfort de prêtres et M. Fleury de la Tour, qui, quoique simple laïque, s'était volontairement dévoué à venir partager les travaux des missionnaires. La conduite et les manières du prélat furent si douces, si conciliantes et si persuasives, qu'il sut

gagner tous les cœurs. Sa tenue pleine de dignité et la pompe des cérémonies n'ajoutèrent pas peu à l'attachement que les naturels ressentaient pour leur nouveau culte.

En peu de temps les travaux des missionnaires produisirent des résultats merveilleux. Dès l'année 1838 il s'était opéré, dans les mœurs, les habitudes, les goûts, les croyances des sauvages, un changement qui les rendait méconnaissables aux navigateurs depuis longtemps habitués à fréquenter les peuplades de l'Océanie. Il faut lire dans la relation des voyages de l'amiral Dumont-d'Urville les détails de sa relâche à Mangaréva pendant le mois d'août 1841, l'impression que produisit sur lui et sur tous les officiers de son état-major l'étonnante conversion opérée chez ces hommes, la veille encore idolâtres et anthropophages. Nous regrettons que l'espace ne nous permette de donner que de courts extraits de cette relation, en choisissant les passages qui nous ont paru les plus intéressants.

« Les naturels qui vinrent visiter notre navire au moment de son arrivée, dit M. d'Urville, étaient tous jeunes, bien conformés, alertes et vigoureux. Ils sont d'une humeur douce et paisible, se montrent sensibles aux avances d'amitié qu'on leur fait, et disent à chaque instant qu'ils sont catholiques; ils ne mettent pas un morceau à la bouche sans faire le signe de la croix, et paraissent surtout très-heureux quand quelques-uns de nos hommes en font

autant et leur débitent quelques mots de prières. Chez ces nouveaux chrétiens règne toute l'ardeur du néophyte. »

M. Dumont-d'Urville, après avoir visité l'évêque de Nilopolis et le roi Mapouteoa, à qui il fit des présents, ainsi qu'à son oncle Matoua, l'ex-grand prêtre des idoles, voulut parcourir le village en compagnie des missionnaires et des principaux habitants. On lui montra d'abord l'église, qui n'était encore qu'un hangar couvert de feuilles de pendanus, puis l'habitation des missionnaires, « assez modeste, dit M. d'Urville, mais large et bâtie à la manière des cases des naturels, où tout indique le mépris et l'insouciance des commodités de ce monde. Je me rappelais à ce sujet celles des missionnaires protestants que j'avais observées dans un de mes précédents voyages à Taïti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande. Dans ces dernières, au contraire, tout respirait le confortable, une sorte de luxe bien supérieur à la condition primitive de leurs propriétaires, qui provenaient des plus basses classes de la société.

« De là on me fit voir l'ancien temple, beau hangar de vaste dimension et d'une solide construction. Les dieux qui l'habitaient ont tous disparu; leurs propres adorateurs, convaincus de leur impuissance, les ont livrés aux flammes, à la suggestion des missionnaires. Quelques poteaux en bois sculptés au sommet attestent seuls l'ancienne

destination de cet édifice, et tout l'intérieur est encombré par de beaux blocs de corail taillés par les naturels, et destinés à la construction de l'église qui sera élevée sur le même emplacement (1). Je vis bientôt un autre grand travail, tout récemment exécuté par les naturels, à l'exhortation des missionnaires. C'était une belle route large, unie, qui traversait la vallée entière dans l'étendue de plus d'un mille, en longeant le bord de la mer. Ses deux côtés sont couverts de jolies plantations de taros, de cocotiers, de bananiers bien entretenus, et l'on a ménagé les arbres, dont quelques-uns poussent au milieu de la route et en font une promenade délicieuse. Tout cet espace était jadis inculte et presque impénétrable : à l'instigation des missionnaires, qui joignent l'exemple au précepte, les naturels ont poussé cette besogne avec une telle vigueur, qu'ils ont accompli ces beaux travaux en moins de deux ans.

« Quelques cases sont éparses près de la route. L'une d'elles appartient à un des oncles du roi. Près de là on me montra l'endroit où, quatre à cinq ans auparavant, un homme avait été offert au dieu *Tou,* divinité principale de l'île, puis tué et mangé. Quelques-uns des assistants confessaient

(1) Cette église a été achevée quelques années après ; chacune des trois autres îles du groupe a aussi son église ; mais celle de Mangaréva est la plus belle et la plus grande. Elle est telle, dit un missionnaire dans une de ses lettres, que peu de nos petites villes de France en possèdent de pareilles.

avoir pris part à ce festin; mais ils ne faisaient pas cet aveu sans montrer un certain embarras. »

Le dimanche 12 août 1841, M. Dumont-d'Urville assista à la messe avec les états-majors et les équipages des deux corvettes qu'il commandait, *l'Astrolabe* et *la Zélée*. Rien de plus touchant que cette cérémonie, qui ne produisit pas moins d'effet sur les indigènes que sur les marins français. Voici ce que raconte à ce sujet un des officiers de l'*Astrolabe*, M. Rauquemorel.

« Un autel avait été dressé en plein air, dans l'angle formé par les deux côtés de l'église. L'édifice, encadré par les arbres à pain, dont les branches entrelacées formaient le voile, n'avait d'autres décorations que quelques pavillons tendus autour du sanctuaire. Le sol était couvert des étoffes du pays. Deux fauteuils pour le commandant, et des siéges pour les états-majors des deux corvettes, avaient été préparés à droite de l'autel. A gauche étaient un fauteuil pour le roi et un siége pour ses trois oncles. Les femmes occupèrent la droite, et les hommes se placèrent à la gauche. Le détachement prit place en face de l'autel, derrière les assistants, qui, accroupis sur leurs talons, attendaient avec recueillement que la cérémonie commençât. Dès que l'évêque eut paru à l'autel, entouré de tous ses diacres, l'un d'eux, se tournant du côté des assistants, entonna un verset en langue du pays. Aussitôt un millier de voix, au timbre grave

et sonore, s'éleva avec un ensemble et une harmonie qui pénétrèrent nos âmes de l'émotion la plus vive. Jamais les pompes de nos cathédrales, ni la musique guerrière de nos armées, n'ont étonné mon oreille et fait vibrer mon âme autant que ce chant religieux, ce simple chant des sauvages qui bénissaient le Dieu des chrétiens (1).

(1) Ce cantique a été composé par le P. Cyprien Liausu, l'un des missionnaires de Gambier. L'air est à peu près celui d'*O filii et filiæ*. En voici les quatre premières strophes, avec la traduction :

Ora noa, ora noa,
Ora noa, ora noa.

Koua ora toti aporo.
Kouao maï te ao
Noto tatoou atoua.
Ora noa, ora noa, etc.

Ha te papa te ma ara
Roua riro tatoou oua.
Ki te matoua parotou.
Ora noa, etc.

Ko Jetou Kirito noti
Koua tomo oki koi
Ki te monava no tatou oua.
Ora noa, etc.

Koua ne Porotoue
Koua tomo oki koe
Ki te monava no tatou oua.
Ora noa, etc. etc. etc.

Vie nouvelle! vie nouvelle!
L'empire du démon a disparu. Le jour de notre Dieu est arrivé.
Vie nouvelle! etc.

Par le baptême nous avons tous passé à un bon père.
Vie nouvelle! etc.

Jésus-Christ, tu es entré, toi aussi, dans le cœur de nous tous.
Vie nouvelle! etc.

Esprit bon, tu es entré, toi aussi, dans le cœur de nous tous.
Vie nouvelle! vie nouvelle! etc.

« J'avoue, dit un autre officier, M. de Montravel, que je n'ai jamais été témoin d'une scène plus délicieuse que celle que j'avais alors sous les yeux; j'étais ému, et, je le demande, qui ne l'eût été à ma place? D'un côté la civilisation avec tous ses vices cachés sous des habits dorés, de l'autre un peuple simple et vertueux comme les premiers chrétiens : c'était un assemblage fait pour inspirer bien des pensées à un philosophe, et faire faire des comparaisons peu à notre avantage. »

Nous terminerons nos citations par celle où M. Dumont-d'Urville signale les améliorations matérielles apportées par les missionnaires à la condition des sauvages. « Non contents d'avoir réformé le moral de ces hommes, les missionnaires s'occupèrent aussi avec activité des améliorations matérielles. Par leurs soins, des plantes nouvelles furent introduites, celles qu'ils possédaient déjà furent mieux cultivées; des animaux inconnus leur furent apportés, et nourris avec soin, pour leur assurer de nouvelles ressources à l'avenir. Les cabanes devinrent plus logeables; enfin des efforts furent tentés pour leur ménager des habillements plus solides que ceux qu'ils avaient auparavant. » Ces efforts dont parle M. d'Urville ont été couronnés d'un plein succès. Voici ce qu'écrivait à ce sujet, en 1842, le père Cyprien Liausu, alors supérieur de la mission : « Notre but en venant parmi ces peuples a été, avant tout, d'en

faire des chrétiens, et puis aussi d'améliorer leur existence matérielle, en leur apprenant les arts de première nécessité et les connaissances qui sont pour l'homme un bienfait. Il fallait d'abord songer à les nourrir, à les vêtir et à les loger : c'est aussi de ce côté que s'est portée d'abord notre attention. Dieu a béni nos efforts, et nous n'en sommes plus maintenant à de simples essais; nous avons, à la grande île seulement, huit métiers de tisseranderie, lesquels ont confectionné cette année deux mille trois cents brasses de toile. Tout le coton (que les indigènes ne connaissaient pas autrefois) a été filé en deux mois et demi et tissé en sept mois. La quantité d'étoffe qui est revenue aux fileuses a été, aux unes de trois à cinq brasses, et aux autres de dix à onze, proportionnellement à leur travail. »

« Toujours les missionnaires, continue M. Dumont-d'Urville, se montrèrent empressés de secourir et d'aider de tous leurs moyens les naturels dont ils avaient pris la direction. En même temps, toujours simples et modérés dans leurs besoins, contents de la modeste soutane qui les couvre, ils savaient aussi se borner aux aliments du pays, et même aux mets que les naturels leur avaient préparés. Toute leur ambition, tout leur luxe se réduisaient à la construction d'édifices plus imposants pour le culte divin.

« Par cette conduite sage, louable et modeste,

ils avaient réussi à se concilier l'estime et l'attachement des naturels, qui les considéraient comme leurs véritables pères. Leur respect et leur enthousiasme pour M. Nilopolis ne pouvaient pas être surpassés. Presque tous mes compagnons s'unirent à moi pour applaudir aux succès de nos dignes compatriotes; et je crus m'apercevoir que les étrangers eux-mêmes, Anglais et Américains, nonobstant leurs préjugés et leurs préventions religieuses et nationales, ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à la conduite exemplaire, à la modestie et à la charité sans bornes de nos missionnaires : vertus qui contrastaient si fort avec la cupidité, l'orgueil, l'intolérance des méthodistes, vices arrivés à un tel degré, qu'ils étaient devenus le sujet de la réprobation universelle.

« Le bruit des succès de la mission française de Mangaréva se répandit jusqu'à Taïti, et la conduite de ces nouveaux apôtres toucha vivement les habitants de cette île, déjà bien fatigués des leurs et de leurs exactions continuelles. Dans leur langage naïf, « les Français, disaient-ils, donnent toujours, et « ne demandent jamais; mais les Anglais nous de-« mandent toujours, et ne nous donnent jamais « rien. » Aussi bon nombre désiraient-ils vivement changer leurs directeurs spirituels (1).

(1) Dumont-d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, t. III, pages 130 et suiv. jusqu'à 214.

En 1844, l'île de Mangaréva fut visitée par le capitaine Penaud, commandant la frégate *la Charte;* son témoignage n'est pas moins explicite que celui de M. Dumont-d'Urville. « C'est, dit-il, une des populations les plus bienveillantes que l'on puisse rencontrer, et chez laquelle la propriété est le plus religieusement respectée. Des vêtements décents ont remplacé l'entière nudité commune aux sauvages de l'Océanie. » Après avoir fait un juste éloge des missionnaires qui en si peu de temps ont opéré un changement aussi extraordinaire, M. Penaud cite comme un des plus zélés néophytes, dont il ne pouvait se lasser d'admirer la ferveur, l'oncle du roi, Matoua, ancien grand prêtre des idoles. Cet homme, d'une corpulence colossale, jouissait autrefois par ses fonctions d'une immense influence, et s'adjugeait une très-grande partie des offrandes faites aux divinités; c'était sous sa direction que les victimes humaines étaient sacrifiées, rôties, distribuées. Eh bien, ce même homme passait l'après-midi du dimanche à chanter des psaumes et à rouler un chapelet dans ses larges mains, accoutumées autrefois à égorger des hommes en sacrifice (1)! »

La ferveur de ces nouveaux chrétiens s'est soutenue, et les nouvelles qu'on a reçues de ces îles

(1) Rapport du commandant Penaud au ministère de la marine. (*Annales de la marine et des colonies.*)

dans ces dernières années (1852 et 1853) continuent à nous présenter les Mangaréviens comme offrant un tableau parfait des mœurs, de la foi et de la charité des chrétiens de la primitive Église.

Nous nous sommes étendu avec quelques détails sur la mission de Mangaréva, parce qu'elle a été la première établie dans cette partie de l'Océanie, et qu'elle peut faire juger des obstacles qu'ont eu à vaincre nos missionnaires, et des heureux succès qui ont couronné leurs efforts. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas d'en faire autant à l'égard des autres missions; on y verrait les mêmes obstacles, et de plus grands encore, surmontés avec la même persévérance et le même courage. Nous allons indiquer sommairement l'origine et les progrès des autres établissements des missionnaires catholiques dans l'Océanie.

Nous avons vu que le bruit des succès de la mission française de Mangaréva s'était répandu jusqu'à Taïti, et que les habitants de cette île désiraient l'arrivée des prêtres français. MM. Laval et Caret, les premiers apôtres de Mangaréva, instruits des dispositions des Taïtiens, s'embarquèrent pour cette île en 1836. Mais, arrivés à leur destination, ils furent expulsés de l'île par l'ordre de la reine Pomaré, cédant à l'influence des ministres protestants, et surtout de M. Pritchard. Nous avons dit déjà qu'à la suite des vexations subies par nos compatriotes, l'amiral Dupetit-Thouars exigea des ré-

parations et un traité de la reine Pomaré. Puis, ce traité ayant été violé, le même amiral prit possession des îles Taïti au nom de la France; mais cette annexion fut changée en un protectorat qui laisse à la reine et aux chefs le pouvoir de l'intérieur dans l'île, abandonnant à la France toute la souveraineté extérieure.

Dès lors l'action de nos missionnaires n'a plus été entravée à Taïti par le gouvernement de l'île; mais elle n'a pas fait des progrès aussi rapides qu'à Mangaréva, parce qu'une partie de la population taïtienne est restée attachée au protestantisme, et qu'une autre, égarée et gâtée par les étrangers de toutes les nations fixés dans ces îles, est tombée dans l'indifférence en matière de religion. Cependant les efforts de nos missionnaires ne se ralentissent pas, déjà ils ont ramené au bercail bon nombre de ces brebis égarées, et ce nombre ne manquera pas de s'accroître à l'arrivée du premier pasteur, qui leur est envoyé.

A Nouka-Hiva (îles Marquises), les missionnaires catholiques n'ont pas trouvé un seul indigène protestant; car, malgé les efforts des ministres anglais ou américains, renouvelés à plusieurs reprises pendant près de quarante ans, ils n'étaient parvenus à former aucun néophyte. MM. Deveaux et Borgelle, appartenant à la société de Picpus, furent débarqués sur ces îles en 1838. Ils rencontrèrent de la part des habitants de plus grandes difficultés

encore qu'à Taïti; mais il n'en persévérèrent pas avec moins d'ardeur. En 1841, ils n'avaient encore admis à recevoir le sacrement de baptême que vingt-cinq de leurs catéchumènes; mais depuis que ces îles ont été déclarées colonies françaises, et qu'elles sont gouvernées par des autorités françaises, l'action de nos missionnaires s'est fait sentir avec une influence beaucoup plus marquée. Aujourd'hui le nombre des catholiques s'est tellement accru, que la chapelle de la mission ne peut plus suffire au nombre toujours croissant des néophytes, et que le gouvernement vient d'ordonner l'érection d'une église de trente-cinq mètres de long sur vingt-deux mètres de large. La première pierre de cet édifice a été posée avec une grande solennité, le 28 janvier 1854.

Aux îles Sandwich, les méthodistes américains avaient eu les mêmes succès que leurs confrères anglais à Taïti. La population tout entière, le roi Tamehamea en tête, s'était fait baptiser. Quand les missionnaires catholiques se présentèrent dans ces parages, ils éprouvèrent aussi les mêmes vexations de la part des autorités locales; mais, grâce à l'intervention de notre marine, il leur fut enfin possible d'annoncer librement la parole de Dieu. Aujourd'hui la moitié au moins de la population des îles Sandwich a quitté le protestantisme pour embrasser la religion catholique. Ces îles viennent, dit-on, d'être annexées aux États-Unis; cette me-

sure, nous l'espérons, ne changera rien à la situation de nos missionnaires, car aux États-Unis la liberté la plus complète est accordée à toutes les religions.

L'immense étendue de l'Océanie occidentale, dont il nous reste à parler, en a nécessité le partage en plusieurs subdivisions, où sont établis dès évêchés et des vicariats apostoliques. Ces subdivisions sont :

La Nouvelle-Zélande, qui comprend deux évêchés, dont les siéges sont établis à Auckland et à Wellington;

L'Océanie centrale, formant un vicariat général, dont les principales stations sont les îles Wallis, Futuna, Tonga, l'archipel des Navigateurs et l'archipel Fidji;

La Mélanésie et la Micronésie, formant ensemble un vicariat apostolique : la Nouvelle-Calédonie, quoique appartenant à la Mélanésie, forme un vicariat apostolique séparé, ayant dans sa dépendance l'île des Pins, et les autres îles du voisinage, telles que les Loyalti, les Nouvelles-Hébrides, etc.

Le premier évêque de l'Océanie occidentale, Mgr Pompallier, partit de France, le 24 décembre 1836, avec quatre prêtres de la société de Marie, dits Maristes, et trois frères coadjuteurs de la même société. Un de ces premiers mission-

naires, le père Bret, mourut pendant la traversée. Le premier novembre 1837, le navire s'arrêtait à Wallis, et y déposait dans l'île principale, appelée Ouvea, le père Bataillon, sans autres armes que la croix contre l'hérésie, dont les ministres étaient depuis longtemps installés dans tous les archipels voisins, et contre l'idolâtrie, protégée par tous les rois et chefs de ces îles. Plus tard, il eut pour coopérateur le père Viard, qui partagea ses travaux et ses succès; car en peu d'années ces zélés missionnaires obtinrent des résultats aussi remarquables que leurs confrères de Picpus en avaient obtenu à Mangaréva. L'île Futuna, à une journée de distance de Wallis, recevait quelques jours après le père Chanel. Premier apôtre de cette île, il en devint trois ans après le premier martyr : il avait préparé une abondante moisson, qu'il arrosa de son sang, et que les missionnaires recueillent aujourd'hui dans la joie; car Futuna est en ce moment une des stations de ces parages où la religion est la plus florissante. Enfin, le 10 janvier 1838, Mgr Pompallier débarquait à Hokianga, dans la Nouvelle-Zélande. Il rencontra sur cette grande terre quelques colons catholiques d'Angleterre et d'Irlande, plusieurs tribus déjà gagnées au protestantisme, et l'immense majorité de la population encore infidèle. L'évêque fixa son siége dans la partie du nord, et son église fut dès lors constituée.

Les nombreux archipels de l'Océanie occidentale étant séparés par de vastes étendues de mer, et peu fréquentés des navires, le saint-siége, comme nous l'avons dit, voulut y multiplier les vicariats apostoliques. Mgr Bataillon fut nommé à celui de l'Océanie centrale, et sacré à Wallis le 3 décembre 1843, avec le titre d'évêque d'Énos. Sa juridiction comprend, entre autres archipels, celui de Fidji, qui reçut en 1844 deux prêtres et un frère coadjuteur, et celui des Navigateurs, où furent inaugurées, un an plus tard, deux nouvelles missions. Ce vicariat compte en ce moment environ vingt-cinq religieux de la société de Marie.

Mgr Bataillon fut sacré par Mgr Douare, évêque d'Amata, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, pendant que ce dernier se rendait à sa destination. Voici ce que nous lisons à cette occasion dans le rapport du capitaine Lafferrière, commandant la gabare *le Bucéphale,* chargé de conduire Mgr Douare et les missionnaires qui l'accompagnaient à la Nouvelle-Calédonie : « Le 29 novembre, nous jetâmes l'ancre près du village de Saint-Joseph (nom que les missionnaires ont donné au principal village d'Ouvea), en vue d'une grande croix de mission érigée par Mgr Pompallier en 1842. Le lendemain, Mgr Douare descendit à terre pour aller annoncer lui-même au père Bataillon son élévation à l'épiscopat, et la mission qu'il avait à remplir auprès de lui pour lui conférer cette dignité.

Il revint à bord avec les deux missionnaires. Leur arrivée produisit sur nous tous une heureuse et profonde impression : leur figure grave et portant des traces de leurs fatigues, leur air modeste et plein de dignité, leur regard pénétrant, leur longue chevelure, leur costume presque pauvre, avec un grand crucifix pendu à leur cou, nous représentèrent le missionnaire dans toute la vérité du caractère apostolique. »

Le sacre eut lieu, comme nous l'avons dit, le 3 décembre. Cette époque était bien remarquable pour le nouvel évêque; car c'était le même jour, fête de saint François Xavier, que six ans auparavant il avait célébré la première messe qui eût été dite à Ouvea. Toute la population de l'île et des îles voisines prit part à cette fête, qui fut célébrée avec toute la pompe que pouvait comporter la localité, augmentée de la présence de l'état-major et de l'équipage du *Bucéphale*.

M. Lafferrière, après de longs détails sur ce qu'était autrefois la population d'Ouvea et sur ce qu'elle est aujourd'hui, résume ainsi ses observations : « Mgr Bataillon a su en former une excellente famille chrétienne. Les habitants de toutes les classes m'ont paru des modèles de piété, remplis d'affection et de dévouement pour leur premier pasteur et de bienveillance pour les étrangers, à quelque religion qu'ils appartiennent, quoiqu'il y ait nécessairement une petite préférence pour ceux,

tels que les Français, qu'ils appellent *leurs parents, leurs frères,* en qualité d'enfants de l'Église mère. Autrefois ce peuple était fourbe, voleur de profession, pirate et anthropophage; aujourd'hui la douceur domine dans son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol en horreur. Ici l'on n'a plus besoin de serrure : le missionnaire peut laisser fruits, vin, argent, effets, sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent (1). »

Dans le même voyage, le *Bucéphale* eut occasion de relâcher à Tonga-Tabou, où résidaient les pères Chevron et Grange, de la société de Marie. Le commandant invita aussitôt les deux missionnaires à venir dîner à bord. « Les révérends pères, dit M. Lafferrière, s'empressèrent de se rendre à notre invitation. Il serait difficile de peindre la joie de ces bons missionnaires de se trouver à bord d'un bâtiment de guerre français, et à table avec un évêque de leur société religieuse venant coopérer à leur sainte œuvre, apportant la récompense des travaux d'un de leurs confrères, pouvant enfin les entretenir d'un de leurs intérêts les plus chers, même de leurs familles; mais on la comprendra lorsqu'on saura que depuis plus d'un an ils étaient sans nouvelles de leur propre évêque, Mgr Pompallier, sans secours

(1) Rapport du capitaine Lafferrière, commandant la gabare *le Bucéphale,* au ministre de la marine. (*Annales de la marine et des colonies,* année 1844, partie non officielle.)

d'aucune sorte, dans un dénûment à faire pitié, vivant presque de la charité des naturels. La goëlette *l'Atlas*, en déposant les pères Grange et Chevron à Tonga, au mois d'octobre 1842, avait bien laissé à ces messieurs une certaine quantité de biscuits et de riz; mais ces provisions s'étaient avariées et avaient duré peu de temps : en sorte qu'ils s'étaient bientôt vus forcés de s'imposer les plus grandes privations pour sauver, aux yeux de leurs prosélytes, la dignité de leur caractère. »

Cette position était d'autant plus fâcheuse, que les missionnaires protestants, établis depuis longtemps dans les îles de cet archipel, en profitèrent pour décrier les missionnaires catholiques, et les représenter aux yeux des naturels comme de *misérables aventuriers* appartenant à une nation impuissante à les protéger. Ces allégations, appuyées par le luxe et la richesse des ministres protestants, et la présence fréquente des bâtiments de guerre anglais dans ces parages, étaient de nature à produire une impression très-défavorable à nos missionnaires, d'autant plus qu'aucun navire français appartenant à la marine de l'État n'avait paru sur ces rivages depuis 1827 : encore celui qui s'y était montré à cette époque avait-il laissé de fâcheux souvenirs (1).

(1) C'était l'*Astrolabe*, commandée par M. Dumont-d'Urville. — Les habitants de Tonga ayant enlevé une de ses embarcations, il fut obligé

Malgré ces désavantages, les deux missionnaires français n'en avaient pas moins travaillé avec succès à la conversion des insulaires, et déjà un changement notable se faisait remarquer dans les mœurs et le caractère de ces peuples. « A juger les Tonga, dit M. Lafferrière, par ce que nous avons vu, on serait loin de se douter que ce sont là les mêmes sauvages qui, il y a quelques années à peine, enlevaient les étrangers, pillaient les embarcations, commettaient toutes sortes de méfaits. Nous n'avons pas non plus la moindre chose à dire contre la moralité des femmes. Tonga est donc, sous les rapports essentiels, en bonne voie de civilisation, etc. »

Enfin, le 21 décembre 1843, le *Bucéphale* arriva à la Nouvelle-Calédonie, où il laissa M[gr] d'Amata avec deux prêtres et deux frères. Le 29 décembre fut installée cette mission, si longtemps éprouvée. Il faut lire dans les *Annales de la propagation de la foi* le récit des travaux et des souffrances qu'eurent à endurer les premiers missionnaires envoyés sur cette terre inhospitalière, habitée, comme la plupart des îles de l'Océanie occidentale et surtout de la Mélanésie, par des peuples anthropophages, et l'on aura une faible idée de ce qu'il faut de courage, de zèle apostolique, d'abnégation et surtout de charité à ces hommes intrépides pour tenter de

de recourir à la force, et d'employer son artillerie pour les contraindre à rendre les hommes de l'embarcation qu'ils avaient faits prisonniers.

pareilles entreprises et persévérer jusqu'à leur accomplissement. Deux fois forcés de quitter la Nouvelle-Calédonie, après avoir vu leur établissement brûlé par les sauvages et un de leurs frères massacré, les missionnaires y étaient revenus de nouveau, et à force de persévérance ils étaient parvenus à former une station prospère dans l'île des Pins, et une autre sur la Grande-Terre, lorsqu'au mois de septembre 1853 parut dans ces parages une petite escadre française, qui venait, au nom de l'empereur Napoléon III, prendre possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances. Le procès-verbal de cette prise de possession a été signé, comme on a pu le voir dans les journaux, par des missionnaires français qui se trouvaient alors à la Nouvelle-Calédonie et à l'île des Pins. Cet événement, il faut l'espérer, aura pour effet de garantir à l'avenir la sécurité de nos missionnaires, et de les préserver des attaques auxquelles ils étaient trop souvent en butte, non-seulement dans la Nouvelle-Calédonie, mais encore dans tout le reste de l'Océanie. Les Nouvelles-Hébrides, qui font partie des dépendances de la Nouvelle-Calédonie et de son vicariat apostolique, n'ont pas encore reçu de missionnaires.

Le vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie fut établi en 1844. Mgr Épalle, évêque de Siam, qui en était le titulaire, avait amené avec lui douze prêtres ou frères maristes. Premier évêque

de cet archipel, il en fut aussi le premier martyr, comme le père Chanel l'avait été à Futana. Il fut massacré par les sauvages de son diocèse, le 19 décembre 1845. La mission s'y est rétablie en 1846, et il a été remplacé par Mgr Clomb, son coadjuteur nommé, qui porte aujourd'hui le titre de vicaire apostolique.

L'espace nous manque pour pouvoir rendre compte des progrès merveilleux que la religion a faits dans cette partie du monde, et parmi des peuples considérés naguère comme les plus féroces de l'hémisphère austral. « Ces hommes, écrit un missionnaire, sans la lumière de l'Évangile, sont par leur hideux tatouage, par leurs yeux vifs et leur air féroce, l'image du démon; mais, devenus catéchumènes et surtout néophytes, ils ne sont plus reconnaissables, malgré leur tatouage, qui ne s'efface jamais; leur regard est bon, leur air affable, leurs paroles sensées; leurs procédés officieux et leurs manières inspirent la confiance. » Il faut lire ces scènes touchantes, ces actes d'une foi vive et sincère qui rappelle toutes les vertus des chrétiens de la primitive Église, pour comprendre les consolations qu'éprouvent les missionnaires au milieu de leurs rudes épreuves. C'est encore aux *Annales de la propagation de la foi* que nous renvoyons nos lecteurs pour connaître ces intéressants détails.

Nous voici arrivé à peu près au terme de notre tâche, avec le regret d'avoir été obligé de ne repré-

senter qu'un tableau si restreint et si raccourci d'un sujet aussi vaste et aussi fécond. Pour avoir une idée à peu près complète de l'œuvre des missions catholiques dans la période de temps que nous avons embrassée, il faut lire les *Lettres édifiantes* publiées dans le siècle dernier, les *Nouvelles Lettres édifiantes*, publiées en 1818, et enfin les *Annales de la propagation de la foi*, qui se publient depuis quelques années. Ces ouvrages sont en quelque sorte une continuation des *Actes des apôtres*. On pourra lire aussi d'autres ouvrages que nous avons indiqués dans ce livre, tels que l'*Histoire du Japon*, par le père Charlevoix; l'*Histoire du Canada ou de la Nouvelle-France*, par le même; l'*Histoire universelle de l'Église*, par l'abbé Rohrbacher, etc. etc.

Nous croyons utile de terminer cet ouvrage par un aperçu des établissements formés dans les diverses parties du monde par les missionnaires français appartenant à différentes congrégations.

CHAPITRE XII

Principales congrégations de France qui se consacrent aux missions. — Séminaire des Missions-Étrangères. — Congrégation des prêtres de la Mission (*Lazaristes*). — Congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration perpétuelle (Séminaire de Picpus). — Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. — Congrégation de Sainte-Marie (de Lyon), *Maristes*.

SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

Nous avons donné précédemment des détails sur l'origine et la fondation de cet établissement. Nous ajouterons seulement qu'après avoir été supprimé, comme toutes les autres congrégations religieuses, en 1792, il a été rétabli par une ordonnance du 3 mars 1825, dans son ancien local, rue du Bac, 128. — Voici l'état des missions dépendantes de cette congrégation.

ASIE

Corée. — Érigée, comme nous l'avons vu récemment, en vicariat apostolique, dont le titulaire

actuel est Mgr Ferréol; il est secondé par trois prêtres missionnaires.

Japon. — Un vicaire apostolique et deux missionnaires.

La Mandchourie forme un vicariat apostolique dont le titulaire actuel est Mgr Verroles; il a avec lui sept prêtres missionnaires.

Su-Tchuen. — Un vicaire apostolique et un coadjuteur avec quatre missionnaires.

CHINE

Yun-Nan. — Un vicaire apostolique, un coadjuteur et quatre missionnaires.

Kouei-Tchéou. — Un vicaire apostolique et quatre missionnaires.

Canton et Kouang-Si. Un procureur général supérieur, six missionnaires.

Tong-King méridional. — Un vicaire apostolique et un coadjuteur, quatre prêtres missionnaires.

Tong-King occidental. — Un vicaire apostolique, un coadjuteur et six prêtres missionnaires.

Cochinchine orientale. — Un vicaire apostolique, sept prêtres missionnaires.

Cochinchine occidentale. — Un vicaire apôstolique, deux prêtres missionnaires.

Cochinchine septentrionale. — Un vicaire apostolique, deux missionnaires.

CAMBODGE ET LAOS. — Un vicaire apostolique, trois missionnaires.

THIBET. — Un supérieur de la mission, deux prêtres.

SIAM. — Un vicaire apostolique, sept missionnaires.

MALAISIE. — Un vicaire apostolique, dix-huit missionnaires; un séminaire général, composé d'un supérieur et de cinq directeurs.

INDE

PONDICHÉRY. — Un vicaire apostolique, trente prêtres missionnaires.

MAÏSSOUR. — Un vicaire apostolique, quatorze missionnaires.

COÏMBATOUR. — Un vicaire apostolique, dix prêtres missionnaires.

CONGRÉGATION DES PRÊTRES DE LA MISSION

(LAZARISTES)

La congrégation des prêtres de la Mission a été fondée par saint Vincent de Paul, vers 1617. Elle fut approuvée par l'archevêque de Paris en 1624, et enfin elle fut érigée en compagnie ou congrégation sous le titre de la *Mission,* en janvier 1632, par une bulle du pape Urbain VIII. Pendant qu'on

poursuivait la bulle dont nous venons de parler, les prêtres de la congrégation se fixèrent dans le prieuré de Saint-Lazare, appartenant aux chanoines réguliers de Saint-Victor. De là leur est venu le nom de Lazaristes, sous lequel ils sont généralement connus.

Cette maison a fait de rapides progrès, non-seulement en France, mais dans tous les pays étrangers; et saint Vincent de Paul, son fondateur et son premier général, a eu la satisfaction de voir établir de son vivant vingt-cinq maisons de son institut, dont la dernière fut fondée à Turin en 1654. En 1689, elle comptait environ quatre-vingt-quatre maisons, tant en France qu'à l'étranger. Outre ces maisons, la duchesse d'Aiguillon fit, en 1645, une fondation destinée à entretenir quelques missionnaires en Afrique pour des secours spirituels et temporels à donner aux pauvres esclaves de Barbarie, et le pape Innocent XII en envoya comme missionnaires, en 1697, en Chine; pour travailler avec les missionnaires des autres congrégations à la conversion des peuples de cet empire.

Les prêtres qui composent cette congrégation ont pour but principal de travailler à leur propre perfection, de se consacrer au salut des pauvres gens de la campagne, à la conversion des infidèles, et de s'appliquer à procurer l'avancement spirituel des personnes ecclésiastiques. Il est à remarquer que cette institution est du corps du clergé séculier,

quoique les particuliers qui y entrent y fassent, après un séjour de deux ans, quatre vœux simples, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité, dont ils ne peuvent être dispensés que par le pape ou par le supérieur général.

Cette sainte et utile congrégation fut supprimée, comme toutes les maisons religieuses, en 1792; mais elle a été la première rétablie par un décret impérial de Napoléon Ier, en 1804. Enfin elle a été approuvée par l'ordonnance royale du 8 mars 1815, qui rétablit la société des Missions-Étrangères de la rue du Bac.

L'administration de cette congrégation réside dans la personne du supérieur général, nommé à vie par une assemblée de députés de toutes les provinces où elle est établie. Le supérieur général demeure dans la maison mère, située à Paris, rue de Sèvres, 95.

La congrégation se divise en plusieurs provinces, et les provinces se divisent en maisons. A la tête de chaque province est un visiteur nommé par le supérieur général; c'est ce visiteur qui, sous la dépendance du supérieur général, gouverne la province.

Les rapports de la congrégation avec le saint-siége ne concernent en général que la juridiction spirituelle dans les missions étrangères : il y a pour cela un procureur général résidant à Rome. Quant aux rapports de la congrégation avec le gouvernement français, elle n'a qu'à se louer de la bienveil-

lance et de la protection qui lui est accordée en toute circonstance. Les missionnaires s'entendent très-bien avec les ambassadeurs, résidents ou consuls français des divers pays étrangers où ils sont en contact avec eux; ils trouvent généralement en eux un concours actif et puissant pour procurer le bien de la religion.

Voici l'état actuel des missions étrangères confiées à cette célèbre congrégation.

TURQUIE

La congrégation possède des établissements sur trois points de l'empire turc : à Constantinople, à Smyrne et à Salonique.

1° Constantinople. — Cet établissement étant le plus important, à raison de sa position au centre même du mahométisme, est aussi celui qui a reçu les plus grands développements. Il y a pour le desservir dix prêtres et neuf frères coadjuteurs. La moitié des prêtres est fixée à Constantinople même, dans le faubourg de Galata, où ils prêchent et confessent dans toutes les langues du pays, savoir : le français, l'italien, le turc, le grec et l'arménien; ils dirigent en outre l'établissement des frères des Écoles chrétiennes et des sœurs de la Charité, confessant et catéchisant tous les enfants qui fréquentent ces écoles, ainsi que ceux de toutes les écoles catholiques du pays. Cinq autres prêtres dirigent

le collége de plein exercice fondé à Bébek, à huit kilomètres de Constantinople, sur le rivage du Bosphore. Ce collége, qui ne compte guère que quelques années d'existence, réunit déjà près d'une centaine d'élèves des premières familles de Constantinople et de tout le Levant.

2° SMYRNE. — Cette mission compte en ce moment sept prêtres et trois frères coadjuteurs. Outre les secours qu'ils donnent aux paroisses de la ville pour les confessions, les retraites et les prédications, ils desservent encore l'église appartenant à la congrégation, et dans laquelle se font tous les offices; on y prêche en français, en italien et en grec. De plus, Mgr l'archevêque de Smyrne a confié il y a quelques années la direction de son collége à la congrégation. A Smyrne comme à Constantinople, la congrégation s'est adjoint les frères de la Doctrine chrétienne et les sœurs de Charité.

3° SALONIQUE. — La congrégation possède dans cette ville une église et une maison qui ont dû être élevées des ruines causées par un violent incendie arrivé en 1830. Deux prêtres sont attachés au service de l'église, et donnent les secours spirituels aux catholiques du pays.

GRÈCE

La congrégation possède deux établissements dans ce royaume, Santorin et Naxia.

A Santorin il y a deux missionnaires avec deux frères coadjuteurs, qui desservent l'église de la mission et tiennent une école pour les garçons. Ils dirigent aussi l'établissement des sœurs de Charité, établies par la congrégation dans cette île, où elles se vouent avec un grand succès au soulagement des pauvres et des malades, et ont des écoles très-fréquentées par les jeunes filles, et un internat pour les orphelines.

A Naxia, il y a quatre missionnaires et un frère coadjuteur. Ils tiennent un collége pour les jeunes gens, une école externe, et exercent toutes les œuvres du saint ministère dans l'église qui appartient à la mission.

PERSE

Trois missionnaires et un frère coadjuteur s'occupent à donner des soins aux catholiques nombreux de la vallée d'Ourmiah, et à ramener au sein de la véritable Église les hérétiques nestoriens, en très-grand nombre dans ces contrées. Malgré les persécutions continuelles qu'a essuyées cette mission naissante de la part des ministres protestants et de

l'ambassadeur de Russie, ils ont déjà obtenu des succès consolants.

SYRIE

La congrégation possède dans ce pays, si intéressant par ses malheurs, quatre missions principales avec quelques missions intermédiaires : Antoura, Tripoli, Alep et Damas.

La mission d'Antoura possède cinq missionnaires et trois frères coadjuteurs. Outre la direction d'un collége, où sont élevés de jeunes Arabes, ils font encore des missions dans le Liban, et donnent des retraites aux ecclésiastiques.

Tripoli, étant très-rapproché d'Antoura, n'a ordinairement qu'un missionnaire, qui est aidé au besoin par ses confrères d'Antoura.

A Alep et à Damas il y a deux missionnaires qui desservent l'église de la mission et élèvent de jeunes clercs. A Damas, il y a une école pour les jeunes filles.

ÉGYPTE

La congrégation a commencé depuis peu d'années à Alexandrie un vaste établissement dans le genre de ceux de Smyrne et de Constantinople, avec des sœurs de la Charité et des frères de la Doctrine chrétienne. Déjà les sœurs occupent deux établissements, l'hôpital européen et les écoles pour les jeunes filles.

ABYSSINIE

Cette mission n'est aussi fondée que depuis peu. Elle possède deux établissements qui promettent beaucoup, l'un à Adoua, capitale de l'un des royaumes de cette contrée, et l'autre à Karteurs, où déjà a été fondé un collége pour l'éducation des garçons. Il y a six missionnaires et deux frères coadjuteurs.

ALGER

Le grand séminaire diocésain d'Alger est confié aux lazaristes, qui ont en outre sous leur direction les orphelins confiés aux sœurs de la Charité.

CHINE

La congrégation possède dans cet immense empire six vicariats apostoliques : celui de Péking, celui de la Tartarie-Mongole, celui de Ho-Nan, celui de Kiang-Si, celui du Tche-Kian et celui de Macao, duquel relèvent les deux provinces du Kouang-Tong et du Kouang-Si. Les vicaires apostoliques sont lazaristes. Chacun de ces vicariats renferme une immense étendue de pays et plusieurs milliers de chrétiens. Un noviciat est attaché à chaque vicariat pour former des prêtres et des missionnaires indigènes. Dans ces diverses missions il y a vingt-cinq missionnaires européens et une tren-

taine d'indigènes. De plus, un procureur pour les missions de la Chine réside à Macao, où se trouvent toujours trois missionnaires européens et un ou deux indigènes.

AMÉRIQUE

La congrégation est établie sur trois points du nouveau monde : aux États-Unis, au Texas et au Mexique.

Aux États-Unis, il y a cinquante missionnaires, répandus dans treize établissements, au nombre desquels sont plusieurs grands séminaires diocésains. Leurs occupations sont les missions dans les villes et les campagnes, chez les sauvages, la direction des séminaires, les retraites ecclésiastiques, et généralement toutes les fonctions du ministère apostolique.

Le Texas a été érigé en vicariat apostolique en 1840. Le vicaire apostolique est un membre de la congrégation. Il y a quatre missionnaires, qui sont aidés par plusieurs autres prêtres séculiers.

L'établissement du Mexique ne compte encore que peu d'années d'existence; mais il s'annonce comme devant prendre beaucoup d'extension.

CONGRÉGATION DES SACRÉS-COEURS ET DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

(SÉMINAIRE DE PICPUS)

Cette congrégation, qui a spécialement pour but les missions et l'enseignement dans les colléges et les séminaires, possède plusieurs établissements en France, en Belgique, dans le Chili, au Pérou et en Californie. Le saint-siége lui a confié les missions de l'Océanie orientale, et elle a des établissements aux îles Marquises, aux îles Gambier, aux îles Sandwich, à O'Taïti, etc.

La maison mère de cette congrégation est rue Picpus, 33, à Paris.

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-COEUR DE MARIE

Cette congrégation, établie en 1703, supprimée en 1792, rétablie en 1805, supprimée en 1809, rétablie définitivement par ordonnance royale du 3 février 1816, a sa principale maison rue des Postes, 30, à Paris. Cette congrégation dirige le séminaire du Saint-Esprit, qui est le séminaire diocésain des trois évêchés de la Basse-Terre (Guadeloupe), de Saint-Denis (île de la Réunion) et de Fort-de-France (Martinique).

MISSIONS DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT EN AFRIQUE

GUINÉE

Un vicaire apostolique des deux Guinées, résidant au Gabon, avec son vicaire général et deux prêtres. — Cette mission a en outre des stations à Saint-Jacques, au King-George et à Saint-Joseph-des-Bengas. Six frères coadjuteurs de la congrégation sont attachés à cette mission, ainsi que six sœurs de l'Immaculée-Conception.

SÉNÉGAMBIE

Station de *Dakar*, un évêque et huit prêtres missionnaires; station de *Sainte-Marie-de-Gambie*, quatre prêtres; de *Joal*, deux prêtres; de *Galam*, deux prêtres; du *Grand-Bassam*, deux prêtres; de *Mibourg*, un prêtre.

Onze frères coadjuteurs de la congrégation sont attachés à cette mission, ainsi que neuf sœurs de l'Immaculée-Conception.

GUYANE FRANÇAISE

Cette colonie est desservie par des prêtres de cette congrégation, ayant à leur tête un préfet apostolique. Il y a dans cette mission vingt-un frères de la Doctrine chrétienne, vingt-deux sœurs de Saint-Joseph et douze sœurs de Saint-Maurice de Chartres.

SÉNÉGAL

Un préfet apostolique, un curé à Saint-Louis, un curé et un vicaire à Gorée.

Cette congrégation possède encore des établissements dans les Indes, dans les petites îles de Madagascar, aux îles Saint-Pierre et Miquelon, et à l'île Maurice.

CONGRÉGATION DE SAINTE-MARIE, DE LYON

(MARISTES)

Cette société, fondée depuis une vingtaine d'années seulement, a été approuvée par une bulle du pape Grégoire XVI du 29 avril 1836. Sa maison mère est à Lyon; elle a une succursale à Paris, rue du Mont-Parnasse, 31.

Les missions de l'Océanie occidentale lui ont été confiées par le saint-siége. C'est elle qui occupe toutes les stations et vicariats apostoliques dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent. C'est elle enfin qui a déjà opéré tant de merveilles dans cette partie du monde, qu'elle a arrosée du sang de plusieurs martyrs.

Telles sont les principales congrégations qui en France s'occupent des missions. On voit que la France soutient dignement son titre de fille aînée

de l'Église, et ne le cède à aucune autre nation dans l'œuvre de la propagation de la foi.

Mais, puisque nous parlons d'établissements destinés à former des missionnaires, nous ne pouvons mieux faire que de terminer ce chapitre en faisant connaître en peu de mots l'établissement modèle duquel tous les autres du même genre relèvent dans toute la chrétienté : nous voulons parler du collége de la Propagande, fondé à Rome, en 1627, par le pape Urbain VIII.

« Ce collége est spécialement destiné aux jeunes gens des nations étrangères, et surtout des nations orientales, qui se destinent à l'état ecclésiastique. Par ordre d'Alexandre VII, tous les élèves de la Propagande s'obligent par serment à n'entrer dans aucun ordre régulier sans la permission du saint-siége, à recevoir les ordres sacrés sur l'avis de la congrégation de la Propagande, et à prêcher l'Évangile dans leur pays. Ces jeunes gens, envoyés la plupart par les missionnaires, ne dépensent rien ni pour leur voyage, ni pour leur entretien, ni pour leur éducation, ni pour leur retour : la charité apostolique se charge de tous les frais. L'étude des sciences sacrées et profanes, enseignées par des maîtres habiles, occupe tous leurs moments; une vaste bibliothèque et un riche musée sont à leur disposition. Le collége de la Propagande possède aussi une imprimerie composée de toutes sortes de caractères étrangers, pour éditer

les missels, bibles, catéchismes et autres livres à l'usage des peuples nouvellement convertis. Ses nombreux appartements servent d'hôtellerie aux nouveaux chrétiens et aux pauvres évêques qui se rendent à Rome. Depuis sa fondation, la Propagande a été une pépinière de missionnaires zélés, de vicaires apostoliques, d'évêques, d'archevêques et de martyrs.

« La fête patronale de la maison, c'est l'Épiphanie, première manifestation du Sauveur aux nations étrangères. Ce jour-là, les prêtres des différents rites de l'Orient et de l'Occident qui se trouvent à Rome viennent offrir le saint sacrifice dans le cénacle d'où partent incessamment des apôtres de toutes les nations. Vous voyez successivement à l'autel un prêtre ou évêque grec, arménien, copte, maronite, syriaque, avec leurs ornements et leurs cérémonies variées, mais dont le fond est le même. L'office achevé, ils se réunissent dans une même salle pour célébrer ensemble les agapes ou repas de charité. Occidentaux et Orientaux, Grecs, Arméniens, Coptes, Maronites, frères qui ne s'étaient jamais vus et qui probablement ne doivent plus se revoir, tous mangent le même pain, parlent la même langue, éprouvent les mêmes sentiments.

« Pour compléter le spectacle de l'unité vivante du catholicisme, aux agapes succède la *fête des langues*. En présence des cardinaux et d'une docte

assistance, les jeunes élèves de la Propagande viennent célébrer les mystères de l'Épiphanie dans les langues de tous les peuples. On entend tour à tour l'hébreu, le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le turc, l'arménien, le persan, le sabéen, le grec, le péguan, le tamoul, le kurde, le géorgien, l'irlandais, l'écossais, l'illyrien, le bulgare, le polonais, l'allemand, l'anglais, le hollandais, l'indien, l'espagnol, le portugais, le français, l'albanais, le copte, l'éthiopien et le chinois de toutes les espèces. Chaque partie de l'univers a là ses représentants et ses organes, proclamant, chacune dans son idiome, la grande unité catholique (1).

(1) Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, t. XXVIII.

FIN

TABLE

INTRODUCTION

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

TOURS. — IMPR. MAME.